

3



326

JOURNAL ETRANGER, OUVRAGE PERIODIQUE.

JUIN 1754.

Externo robore crescit. Claud.



A PARIS;

Au Bureau du Journal Etranger, rue S. Louis
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie
des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.
PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN le fils, au Palais.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

JOHN M. A.

ST. LOUIS, MO.

CONTRACT PERIODICALS

—————

JUN 17 1890

—————

Patrons receive credit



PARIS

Library of the University of Paris
Bibliothèque de la Ville de Paris



DURAND
BISSET
SAUCAT

—————

LE DCC EIV

—————

0-18-0-1332 - III
8°-6373



JOURNAL ETRANGER.

Dell'origine e della antichità della
Moneta Viniziana, ragionamen-
to di Girolamo Zanetti.

*Dissertation sur l'origine & l'ancien-
neté de la Monnoye Venitienne ,
par Jérôme Zanetti. Venise, 1750.*



E titre de cet ouvrage sem-
ble annoncer deux objets dis-
tincts: mais, dans le vrai, ce
ne sont que deux expressions
synonymes, par où l'auteur n'a voulu dire
autre chose que *l'origine ancienne*, ou

l'ancienneté de l'origine de la monnoie de Venise; & en effet, sa dissertation ne roule que sur ce seul point.

» ON ne sauroit, dit-il, marquer avec
 » certitude la véritable époque du tems,
 » où l'illustre république de Venise com-
 » mença à faire battre monnoie à son
 » coin : *Il vero e determinato tempo*
 » *in cui l'inclita Viniziana repubblica in-*
 » *cominciassè a battere propria moneta*
 » *non puo con certezza assègurarsi*; & ce
 » point remarquable de notre histoire
 » demeure encore caché & enseveli dans
 » les profondes ténèbres des siècles bar-
 » bares. *E questo notabil punto della nos-*
 » *tra historia fra le altissime tenebre*
 » *de barbari secoli involto ancora e nas-*
 » *costo rimane.* »

L'AUTEUR, après avoir élevé sur des fondemens solides les preuves de l'ancienneté de la monnoie Venitienne, répond aux objections que certains écrivains ont déjà faites, ou que d'autres pourroient encore faire contre son opinion. On sent d'avance que les preuves ne doivent pas lui manquer. Une république la plus ancienne de l'Europe, puissante & redoutable presque dès son origine,

à sans doute depuis long-tems une monnoie marquée à son coin.

LES habitans de Padoue & des villes circonvoisines, fuyant devant Attila, se réfugièrent sur quelques rochers au fond du golfe Adriatique. M. Zanetti croit, avec raison, que ce fut vers l'an 421. qu'ils commencerent à s'y établir une demeure fixe, & à y jeter les fondemens de leur ville, qui n'eut cependant sa véritable forme que vers la fin du septieme siecle. La ruine d'Héraclée & d'Aquilée fut la source de la grandeur de Venise; elle eut dès-lors non seulement l'apparence d'une ville, mais d'une ville capitale. On construisit des ponts sur ses lagunes; les rochers, qui lui servoient de fondemens, porterent une quantité prodigieuse de temples & de palais; la mer fut couverte de ses vaisseaux; & ses habitans, autrefois fugitifs, inspirerent à leur tour la terreur aux autres nations.

CETTE légère digression, & quelques autres de cette espece, que l'on trouve dans le corps de l'ouvrage de M. Zanetti, dénotent un citoyen zélé pour la gloire de sa patrie; mais elles ne font presque point de tort à la solidité des preuves

qu'il avance pour établir son sentiment. Les témoignages les plus authentiques s'accumulent sous sa main : chartres, archives, manuscrits rares ; tout est consulté, confronté, discuté.

Le premier monument qu'il cite, & le plus favorable à l'antiquité des monnoies Venitiennes, est une convention ou traité de paix fait l'an 848. entre l'empereur Lothaire & le doge Pierre Cradonigo ; ou pour mieux dire, entre le même empereur & le peuple de Venise, savoir, les habitans de *Rivoalti*, de *Castro-Olivoli*, de *Muriani*, de *Matamauci*, &c. Voici ce qu'on lit dans ce traité. *Volumus ut pro sex marcosis solidis* (c'étoit une monnoie d'or de France) *ab uno homine sacramentum recipiatur, & ita usque ad duodecim libras Veneticorum semper addendo per duodecim juratores electos perveniat, ut quante sint libre, tanti sint etiam juratores : nam si ultra duodecim libras, quod si fuerit, &c.*

A cette premiere preuve déjà très-concluante en faveur de l'ancienneté de la monnoie Venitienne, l'auteur en ajoute une autre, tirée en partie du meilleur & du plus accrédité des croniqueurs.

(c'est le célèbre doge André Dardolo)
 & en partie, de la source même où ce
 croniqueur l'a puisée *. » Rodolfe, dit
 » Dardolo, déclara, la quatrieme année
 » de son regne, que le doge de Venise
 » avoit le droit de faire battre monnoie,
 » parce qu'assurément les doges anté-
 » rieurs en avoient joui. ».

ON voit, dit M. Zanetti, » combien
 » notre historien est digne de foi, par les
 » paroles expressees de Rodolfe roi d'I-
 » talie, paroles qu'on trouve dans l'acte
 » public de la déclaration de ce prince,
 » ainsi conçue : *Simulque in nummis mone-*
 » *tam, secundum quod eorum provincie du-*
 » *ces, à priscis temporibus, consuetu more*
 » *habuerunt* » Cet acte fut fait l'an 926,
 ou même 925.

» LA maniere dont s'exprime Ugon
 » d'Arles, roi d'Italie, continue M. Za-
 » netti, ne differe gueres de celle de Ro-
 » doise. On lit dans un diplôme donné
 » par ce roi, la premiere année de son re-
 » gne, qui répond à l'an de grace 926 :
 » *Simulque* * *nummorum monetam, secun-*

* C'est un manuscrit qui se trouve dans la
 bibliotheque publique de S. Daniel en Frioul.

* * *Nummorum* au lieu de *in nummis*.

» dum quod eorum provincia duces , à priscis temporibus, consueo more habuerunt. »

Si donc, dès l'année 925 ou 926, selon les témoignages uniformes de Rodolfe & d'Ugon, les doges de Venise jouissoient déjà depuis long-tems du privilège de battre monnoie : » ne s'ensuit-il pas, » dit notre auteur, que pour rendre la » valeur de l'expression, *à priscis temporibus*, il faut placer les premières monnoies de Venise, au moins deux siècles avant que les deux rois nommés ci-dessus se fussent expliqués dans leurs déclarations aussi précisément; & peut-être même, l'espace de deux cens ans paroîtra-t-il trop court à ceux qui voudront donner aux termes, *à priscis temporibus*, toute leur étendue. »

A la suite de ces deux premières preuves de l'ancienneté de la monnoie Vénitienne, M. Zanetti en ajoute quelques autres non moins solides, que nous passerons sous silence, pour en venir à l'examen d'un testament assez singulier par ses détails & par sa simplicité, & dont les termes sont aussi très-favorables à la prétention de M. Zanetti. Il est tiré d'un ancien registre, qui contient les sentences

manuscrites d'un magistrat de Venise , nommé anciennement , *Magistratus publicorum*, puis de *plovegi*, & aujourd'hui de * *proveditori di commune* ; ce qui revient à la charge d'inspecteur général de tout ce qui concerne les biens de la république de Venise , tant pour les recherches & pour les perquisitions , que pour les recouvrements.

Voici quelques articles de ce testament dicté l'an de grace 1197, par Mathieu Calbani, qui y parle de cette sorte.

» AYANT fait venir chez moi Pierre
 » Stermine , prêtre de l'église S. Apol-
 » naire (apparemment Apollinaire) &
 » notaire , je l'ai prié d'écrire mon testa-
 » ment , dans lequel je charge de mon
 » fidéi-commis (ce qui peut signifier de
 » l'exécution de mon testament) ma fille
 » bien aimée Ota , femme de *Marini*
 » *Justiniano de confinio sancti Pantaleo-*

* Moreri parle, dans l'article de Venise, de certains provéditeurs , qu'il dit être des gouverneurs que la république envoie dans les provinces , avec un commandement absolu pour toutes les affaires relatives à la paix & à la guerre. Cette magistrature est , selon les apparences , différente de la première.

» *nis*; afin que, quand le Seigneur, créa-
» teur de toutes choses, aura mis fin à
» cette mienne vie fragile & mortelle,
» elle exécute & donne, après ma mort,
» ce que pendant ma vie j'aurai réglé,
» & voulu qu'elle donne. »

» JE constitue & je délègue cent livres
» de deniers de Venise, *pro meo decimo*,
» (apparemment pour mon dixième.)
» Je laisse à S. Nicolas, où mon corps
» doit reposer, cent cinquante livres de
» deniers de Venise, & un habit que je
» porte sur moi. Je laisse à S. Laurent,
» vingt-cinq livres de deniers de Venise;
» à S. André de *Amiano*, vingt-cinq liv.
» de deniers de Venise. »

» JE veux qu'Ota ma fille ci-dessus
» nommée, chargée de mon *fideli-com-*
» *mis*, fournisse durant sa vie des robes
» & des souliers à ma fille Frixia sa sœur.
» S'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise,
» que ma fille Ota mourût avant ma
» fille Frixia, je veux que les enfans de
» ma fille Ota fournissent des robes &
» des souliers à ma fille Frixia, sa vie
» durant. »

» JE laisse au prêtre Vitali, mon parain
» spirituel, cinq livres de deniers de Ve-

» nise. Je veux qu'on chante huit cent
 » messes pour le repos de mon ame. Je
 » donne la liberté à Stane, ma servante,
 » & je lui laisse *culcitram unam*, & *capit-*
 » *tale unum*, & *coopertorium unum*, &
 » *roganam unam*, & *crofinam unam meam*
 » *de vulpibus coopertam de bruna*, & *unum*
 » *meum mantellum*, & *unum seclum*, &
 » *unum lavegium*, & *unam catenam*, &
 » *unam arzellam* *, & *insuper libras de-*
 » *nariorum Veneciae viginti septem*, quas
 » volo ut *Johanes Miliano compater meus*
 » *ei det atque deliberet*. Et nonobstant tout
 » cela, vingt-sept livres de deniers
 » de Venise, que je veux que Jean
 » Miliano, mon compere, lui donne
 » & délivre. (Voilà une servante bien
 » favorisée.) Je laisse à Gallizia cinq li-
 » vres de deniers de Venise, que je veux
 » que mon compere Jean Miliano lui
 » paye. Et en outre, je laisse au même
 » Gallizia, *suos drapos*, (sans doute se-
 » draps.) Je suis obligé de laisser à l'éco-
 » le, où j'ai été élevé, dix livres de de-
 » niers de Venise, *per deganum* (devi-
 » ne qui pourra ce que c'est que *deganum*.)

* Le lecteur pourra, dans ces mots tous barba-
 res, à l'exception de deux ou trois, supposer
 tout ce qu'il voudra.

» Je veux qu'Ota, chargée de mon *fideli-*
» *commis*, acquitte aussi cette dette. »

VOILA quelques-uns des principaux articles de ce testament, où le testateur n'a pas oublié sa femme, quoiqu'il l'ait placée à la suite de ses parains, de ses comperes & de ses servantes. Il lui laisse une robe, neuf anneaux, & cinquante livres de deniers de Venise.

UNE chose à remarquer dans ce testament, c'est la fréquente dénomination de deniers Venitiens, pour signifier la monnoie de Venise, ce qui atteste son ancienneté. M. Zanetti prouve même, que dès les neuvième & dixième siècles, elle avoit cours dans les villes voisines. Il ajoute, que ce n'étoit pas par privilège, par concession, ou par tolérance de la part de quelque prince étranger, que l'on battoit monnoie à Venise. » Car, dit-il, si un pareil droit avoit été accordé à notre république, il devroit en rester encore quelque monument semblable aux déclarations d'Ugon d'Arles & de Rodolfe, citées au commencement de cette dissertation, & tel qu'il en reste pour tant d'autres villes ou républiques d'Italie, qui obtinrent ce droit

» de quelque empereur , ou de quelque
» autre souverain. Aquilée, par exem-
» ple, l'obtint de Conrad II. dans l'an-
» née 1028. Ravenne, d'Henri I V. l'an
» 1063. Genes , de Conrad III. l'an
» 1139 , & ainsi de plusieurs autres. Ou-
» tre cela , si l'on observe que l'on bat-
» toit déjà monnoie à Venise , & qu'elle
» y avoit cours dès le neuvieme siecle ,
» c'est-à-dire , dans un tems où de sem-
» blables concessions ne se faisoient point
» encore , puisqu'on n'en trouve aucune
» dattée de ce tems-là ; il faudra nécessai-
» rement conclurre que , ce droit souve-
» rain dont la seigneurie de Venise jouis-
» soit , elle ne le tenoit que de sa propre
» autorité, & non d'un pouvoir étranger.»

M. Zanetti ajoute à tout ce qu'il a
dit jusques ici de l'ancienne monnoie de
Venise, sa dénomination. Parmi les pie-
ces qui la composoient , étoient les *da-
nari* , *lire di danari* , les *soldi* , & les *lire
di piccioli* : Deniers, liards de deniers ,
sols , & liards de *pachaux* , terme usité
en Provence pour signifier deux deniers.
Il conclud enfin par dire , que l'usage de
battre monnoie à Venise est presque
de même date que la ville ; puisque ,

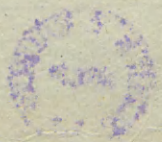


selon les preuves tirées des déclarations d'Ugon d'Arles & de Rodolfe, il commença à s'y pratiquer au septieme siecle, ou immédiatement après.

Ces preuves, qui suffisoient pour constater l'ancienneté de la monnoie Venitienne, une fois développées, M. Zanetti répond en peu de mots aux objections qu'on pourroit lui faire. C'est ce qui forme la seconde partie de sa dissertation, que quelques-uns préféreront encore à la premiere.

» Il ya, dit-il, deux objections qu'on
» oppose à notre sentiment sur la vraie
» époque de la monnoie Vénitienne. Ces
» objections, revêtues d'une légère appa-
» rence de vérité, ont eu assez de force
» pour induire en erreur quelques-uns
» de nos écrivains, ou crédules, ou peu
» attentifs. »

LA premiere porte sur le distique suivant, qu'on lit sous le portrait du doge Pierre Candiano III. On y assure que le droit de battre monnoie fut accordé aux Vénitiens par Berenger II. en l'année 950. Voici le distique :



Multa Berengarius mihi privilegia fecit ;

*Is quoque monetam cadere posse dedit.**

Berenger m'accorda bien des privilèges ; entre autres , celui de faire battre monnoie.

» ON peut, dit M. Zanetti, démontrer
 » en peu de mots la fausseté de cette ob-
 » jection ; & voici comment il le fait. Si
 » dans l'année 840 , & dans les suivantes
 » 925 & 926 , ainsi que nous l'avons
 » prouvé antérieurement , on avoit déjà
 » battu à Venise la monnoie appelée *lire*
 » *Venetorum* , ou liards de Venise , &
 » d'autres différentes de celle-là , com-
 » ment Berenger aura-t-il pû accorder
 » aux Vénitiens un droit , que non-seule-
 » ment ils avoient avant l'année 950 ,
 » tems où regnoit Berenger , mais dont
 » ils étoient dès-lors anciennement en
 » possession ? Quelle croyance , ajoutez-
 » t-il , peuvent donc mériter deux vers ,
 » que l'ignorance & la barbarie de quel-

* Marino Sanudo , dans ses vies des doges de Venise , page 461 , rapporte ces deux vers à la fin de la vie de Pierre Particiaco , ou Badoaro ; mais il change le second de cette manière :

Arque monetam auris cadere posse dedit.

» qués mauvais poëtes aura jettés dans
» les siècles postérieurs sous le portrait du
» doge Cándiano ? »

» Il y a, dit-il encore, quelques écri-
» vains qui prétendent que ce droit fut
» accordé par Berenger premier, au do-
» ge Participazio; mais c'est une erreur
» démontrée par l'anachronisme sur quoi
» elle porte. Berenger premier regna
» depuis l'année 904. jusqu'à l'année 924.
» selon le sentiment des meilleurs chro-
» nologistes; & Participazio ne fut élevé
» à la dignité de doge que dans l'année
» 939. »

La seconde objection, appuyée sur peu
d'autorités, & que notre auteur rejette avec
le mépris qu'elle mérite, se tire de la fa-
meuse lettre de Cassiodore, adressée aux
tribuns maritimes, *tribunis maritimorum*.
Voici ce qu'on lit dans cette lettre : *Mo-
neta illic quodam modo percutitur victualis*.
On y bat une espece de monnoie, pour
subvenir aux besoins des choses nécessai-
res à la vie. On battoit donc, disent
ces écrivains, une monnoie à Venise,
dès le tems du regne de Théodoric &
de Cassiodore, c'est-à-dire, dès le cin-
quieme siecle. M. Zanetti répond à

cette objection, que la lettre de Cassiodore ne fut point adressée aux tribuns de la Venise naissante, *non a tribuni della nascente citta di Vinegia, ma bensì a que della Venezia litorale*, mais à ceux de la Venise de terre-ferme, qui étoit une province, & non une cité; les paroles même de Cassiodore le montrent clairement. On lit dans la lettre de Cassiodore ces mots: *Venetia predicabiles quondam plene nobilibus*; la célèbre Venise, autrefois remplie de personnes nobles.

» Comment, ajoute M. Zanetti, a-t-on
 » pû dire que la cité de Venise, qui nais-
 » soit à peine dans le tems où Cassiodore
 » parle, fût autrefois célèbre par le nom-
 » bre & la noblesse de ses habitans? »

CE raisonnement est suivi de quelques autres de la même force.

» MAIS, continue M. Zanetti, pour
 » achever d'éclaircir la matiere que
 » nous traitons, il faut maintenant spéci-
 » fier qu'elles furent les premières mon-
 » noies de Venise. »

DEUX pieces seules ravies par hasard à la voracité du tems destructeur, ont paru jusqu'à présent aux yeux du public.

Due fino a nostri giorni ne uscirono alla

publica luce tolte venturamente alla ingordia del tempo distruggitore. La première fut publiée & défendue avec chaleur par Muratori. La seconde, par le célèbre Liruti ; celle-là est d'argent de bas aloi , & comme disent nos orfèvres , au-dessous du fin de 400 carats ; de façon qu'à considérer sa valeur intrinsèque , elle peut être estimée environ cinq sous de notre monnoie courante ; elle est mince , un peu creuse ; elle a un coin , qui , par sa cavité , peut se rapporter précisément à celui que les Grecs des derniers âges appelloient *Καυχις*. Le champ droit présente une croix enfermée dans un cercle ; la légende qu'on lit dans le contour est , KRISTVS IMPER. c'est-à-dire , *Christus imperat* , le Christ commande. Dans le revers , au dedans du frontispice d'un temple assez mal tracé , on lit VENECI , & plus bas A , c'est-à-dire , *Venecia* , Venise. M. Zanetti dit avoir vû jusques ici cinq pieces de cette sorte de monnoie. Il croit que c'étoit le denier Venitien. L'autre est aussi d'argent , & précisément du même aloi que la première ; dans le champ droit de celle-ci , est un demi-buste fort grossièrement travaillé ; la légende est , SMARCVS VENECIA.

Dans le revers , KNDNVS IMPERA ,
 c'est-à dire , *Christus , dominus noster ,*
imperat ; notre seigneur J. C. comman-
 de. Elle pese deux carats & demi ; & c'é-
 toit , selon les apparences , la moitié du
 denier Venitien. » On ne sauroit révo-
 quer en doute , dit M. Zanetti , qu'elle
 » n'appartienne à notre Venise : le nom
 » de S. Marc en est une preuve indubita-
 » cle ; & je ne saurois m'imaginer qu'il
 » se trouvât encore sur cela quelque con-
 » tradicteur, »

» On ne peut pas , ajoute M. Zanetti ,
 » donner les mêmes assurances sur la pre-
 » miere de ces deux monnoies. Quelques-
 » uns veulent qu'elle appartînt à l'empire
 » François , & non à la république de
 » Venise. Il y a deux opinions différen-
 » tes à ce sujet ; les uns prétendent que
 » c'est une monnoie de Vannes , en latin ,
 » *Venetia* , ville de France très-ancienne ,
 » & autrefois république dans la basse
 » Bretagne. D'autres la tiennent pour
 » monnoie de la Venise de terre-ferme ,
 » qui étoit autrefois une province d'Ita-
 » lie ; & ils soutiennent qu'elle a été bat-
 » tue sous l'empire François , depuis le
 » regne de Charlemagne ; mais, continue

» notre antiquaire , je crois qu'on peut »
» par des raisons très - fortes , prouver »
» clairement la fausseté de ces deux opi- »
» nions, & démontrer que cette monnoie »
» doit, sans difficulté , se rapporter à no- »
» tre seule république de Venise. » Puis ,
continuant d'appuyer son sentiment de
celui de Muratori & de Liruti qu'il a
déjà cités , il y ajoutë encore l'avis du
sénateur Domenico Pasqualigo , qui ,
dans une dissertation sur la même
pièce de monnoie , a employé les preu-
ves qui suivent.

SUR les monnoies Françoises , soit de
Vannes, soit de la Venise de terre-ferme,
ou de quelqu'autre ville soumise aux
François , dans le tems dont nous par-
lons , on lit constamment le nom du mo-
narque , sous le regne duquel elles furent
frappées , tandis que la monnoie que nous
indiquons ne porte aucun nom de cette
espece , mais seulement la légende , *Chris-
tus imperat*. Pourquoi cette différence ?

LE BLANC , fameux antiquaire , parle
de dix-sept pièces de monnoie , qui , sem-
blables en partie à celle ci , portent tou-
tefois le nom du prince qui les fit battre à
son coin. Deux de ce nombre méritent

une observation particuliere; car, outre la ressemblance de la forme, elles portent encore le nom de Venise. » Et c'est de ces » deux pieces de monnoie, dit M. Zanetti, que les partisans des deux opinions, que je viens de citer, empruntent la principale force des argumens qu'ils nous opposent. »

Les deux pieces de monnoie, dont il s'agit, sont d'argent. La premiere a dans le champ droit, HLVDOVVICVS IMP. & au revers, VENECIAS. La seconde a HLOTARIVS IMP. AV. dans le champ droit, & VENECIA sur le revers. Ces monnoies appartiennent sans contredit aux François; elles ne peuvent être attribuées qu'à eux seuls, soit qu'elles soient de Vannes, ou de la Venise de terre-ferme; le nom du prince en est une preuve évidente, *il nome del principe n'è chiara prova.* » Si donc, conclut M. Zanetti, celle que nous avons doit être mise au nombre des monnoies de l'une de ces deux villes, d'où vient qu'elle ne porte pas sur elle, comme les autres, le nom du roi, ou de l'empereur, qui la fit marquer à son coin? »

M. Zanetti acheve de détruire par une

seule raison, les conséquences que l'on pourroit tirer de la ressemblance des monnoies, pour les ranger dans la même classe. » Ce n'est pas, dit-il, la différence des formes qui les distingue, mais celle des légendes. *HLOTA-RIVS HLVDOVICVS VENECIA*, marquent les Françoises; *Berengarius Papiæ*, les Lombardes; *Christus imperat*, sans nom de monarque, & *Venecia*, les monnoies Venitiennes. »

NOTRE auteur, non content de cette preuve, qui vaut seule toutes celles qu'il a déjà fournies, en ajoute encore plusieurs autres d'une moindre force, mais qui ne laissent pourtant pas d'être propres à convaincre tout critique, dans l'esprit duquel il resteroit quelques doutes légers. On eut désiré qu'il eût mis un peu plus d'ordre dans sa dissertation; qu'il eût supprimé les hors-d'œuvres; qu'il eût abrégé ces citations; & qu'il neût emprunté des chartres, des archives, ou des manuscrits qu'il cite, que ce qui lui étoit précisément nécessaire pour remplir son objet. Ses raisonnemens en seroient devenus plus forts, ses preuves plus vives & mieux soutenues entr'elles. Il faut pourtant con-

venir, qu'en général, cet écrit a le mérite intrinsèque des meilleures dissertations; que l'auteur n'a rien épargné pour faire des recherches sûres; qu'avec un style aisé & coulant, il a fort bien prouvé l'ancienneté de l'origine des monnoies Vénitiennes; & qu'il a même su déterminer au juste leur qualité, leur forme, & leur poids.



DISSERTATION sur le pourpre des anciens, de M. Templemann : tirée du Magasin de Décembre, 1753.

PLINE, au IX^e. livre de son histoire naturelle, chapitre 36, range tous les poissons à écailles qui donnent la teinture du pourpre, sous deux especes; la premiere comprend les petites especes de *buccinum*, nom donné par les anciens à ces poissons, dont la figure de l'écaille ressembloit à un cor de chasse; la seconde comprend les poissons à écailles, qui portent le nom de *pourpre*, aussi-bien que la teinture qu'ils fournissent.

COLUMNNA pense, par des raisons assez probables, qu'on donnoit encore à cette même espece de poissons le nom de *murex*; ces deux appellations lui étant également applicables pour diverses raisons. Le nom de *murex* donne l'idée des pointes cannelées ou échancrées, dont

leurs

leurs écailles hérissées, de-même que le nom de *pourpre* donne celle de la couleur, que l'on tire d'eux.

Nos côtes sur l'Océan ne fournissent pas de cette dernière espèce de poissons à écailles; mais on y trouve très-fréquemment une petite espèce de *buccinum*, qui donne une teinture de pourpre; du moins on l'assure positivement; & il en est fait mention dans les *Transactions philos. v. II. p. 823.* pour moi je n'y en ai pas vû, & j'y ai même rarement trouvé l'espèce que *Columna* a fait graver dans son traité du pourpre, comme le vrai *Buccinum* des anciens. Peut-être que la différence des mers, ou des saisons, dans lesquelles je fis mes observations, en est la cause.

La plus grande des espèces de *buccinum*, que l'on trouve sur nos côtes, est de douze à treize lignes en longueur, & de sept à huit de diamètre à l'endroit le plus gros, ayant presque la figure de nos limaçons de jardins. Cette grosseur s'accorde parfaitement avec ce que *Pline* nous dit du *buccinum* qu'il appelle *minor concha*; il y en a de couleurs différentes; les uns blancs, les autres bruns, & d'autres qui ont des raies de couleur de sable le long

des écailles, sur un fond brun & blanc : la surface de ces écailles est ordinairement inégale ; & ces inégalités s'étendent quelquefois en longueur, quelquefois en travers en croisant les lignes spirales de l'écaille.

LEUR mouvement progressif s'exécute de la même manière que celui des limaçons, par le moyen d'une partie musculuse, à laquelle nous pouvons donner le nom de *pie*. Toutes les autres especes de poissons à écailles ressemblent beaucoup à celui-ci, & ont le même mouvement. Cette partie musculuse ne se voit jamais, que quand ils veulent se mouvoir ; en d'autres tems elle est retirée dans l'écaille ; elle sert même à les y renfermer par le moyen d'un petit couvercle, qui est attaché au bout : le petit couvercle est d'une substance un peu moins dure que l'écaille, & les renferme de tous côtés, de-même que le poisson à écailles nommé le *bivalvular*. On peut aisément s'imaginer comment ces animaux bouchent l'ouverture de leurs écailles avec ce couvercle comme avec une especes de porte : il faut observer que ce couvercle est attaché à la surface supérieure du bout

de leur pié ; or , quand ces poissons ont retiré leur pié dedans l'écaille , en le pliant de maniere que la partie inférieure , ou celle qui étoit la plus près de la terre , soit retirée vers la tête ; il est aisé de concevoir que ce couvercle bouche l'ouverture de l'écaille , puisque le bout du pié , auquel il est attaché , se trouve par ce moyen directement à l'ouverture ; & la figure du couvercle est la même que celle de l'ouverture de l'écaille.

EN rompant l'écaille à quelque distance de son ouverture ou de la tête du *buccinum* , & en tirant dehors les morceaux rompus , on découvre une petite veine , pour me servir de l'expression des anciens , ou , pour mieux dire , un petit réservoir , rempli d'une liqueur propre à donner la teinture de pourpre. La couleur de la liqueur , contenue dans ce petit réservoir , diffère de celle de la chair de l'animal. *Aristote & Plin*e disent qu'elle est blanche ; & ils ont certainement raison ; car elle est d'une blancheur jaunâtre : on ne peut la mieux comparer qu'au pus qui sort des ulceres. Le petit réservoir , où elle est contenue , n'est pas toujours de la même capacité ; il est ordinairement

d'une ligne de largeur, & de deux ou de trois de longueur. On peut aisément concevoir sa position, si l'on considère le *buccinum*, comme un limaçon de jardin; & il est effectivement de la classe des limaçons de mer. Ainsi, qu'on suppose le limaçon de jardin dépouillé d'une partie de son écaille, & laissant à découvert son collier, ou cette masse de chair qui environne son col; c'est sur ce collier que le petit réservoir est placé. Son origine est à la distance de quelques lignes du bord de ce collier, & sur la partie la plus élevée; c'est-à-dire, sur cette partie qui est supérieure, lorsque l'ouverture de l'écaille est près de terre. Le réservoir s'étend en une direction conforme au corps de l'animal; c'est-à-dire, depuis la tête jusqu'à la queue, non pas en ligne droite, mais en serpentant.

LES anciens ôtoient ce réservoir du *buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il contenoit; & ils répétoient séparément, sur chaque poisson, la même opération; ce qui étoit un travail bien ennuyeux, si l'on considère le peu qu'on en tire; car on ne trouve pas une ample goutte dans chaque réservoir. Il n'est donc pas

étonnant que le pourpre fût si cher, si rare & si précieux chez eux. *Aristote* & *Plin* disent que les artistes s'exemptoient d'ôter ces réservoirs aux poissons de cette espèce, qui étoient trop petits : on les écrasoit dans des mortiers ; & on faisoit ainsi beaucoup d'ouvrage en peu de tems. *Vitrue* semble insinuer que c'étoit la pratique ordinaire, *Architect. lib. VII. cap. 13.* On ne conçoit pourtant pas aisément, comment on pouvoit avoir une belle couleur de pourpre par ce moyen ; les excréments de l'animal devoient changer beaucoup la couleur, par la chaleur du broyement, après qu'elle étoit mêlée avec de l'eau : car la matière excrémentale est d'un verd brunâtre, couleur qui devoit beaucoup altérer celle du pourpre, puisque la quantité de cette matière étoit supérieure à celle de la liqueur.

Ce qui me persuade encore plus de cette altération de couleur, c'est que j'ai observé que, plus on mêloit de la chair de l'animal avec la liqueur, moins la couleur étoit belle.

La peine de tirer le petit réservoir de chaque *buccinum* étoit suivie d'une autre. Ils jettoient tous ces petits réservoirs

en une grande quantité d'eau, qu'ils tenoient pendant dix jours sur un feu modéré. Il n'étoit pas nécessaire de tenir l'eau si long - tems sur le feu, pour lui donner la couleur de pourpre ; je suis convaincu, par un grand nombre d'expériences, que l'eau s'en chargeoit beaucoup plutôt : mais ils observoient cette manœuvre, afin de la dépouiller de la chair & de la peau, qui contenoit la liqueur, qui étant dissoute, dans de l'eau chaude, s'élevoit en écume à la surface, d'où l'on avoit soin de l'enlever.

Le chaudron, dont on se servoit, étoit d'étain : nous les prenons aussi de ce métal pour teindre l'écarlate ; ceux de cuivre alterent trop la couleur.

Les anciens dissolvoient beaucoup de sel marin dans l'eau mêlée avec la liqueur du *buccinum*, ou des pourpres : je ne crois pas qu'ils supposassent que ce sel pût rendre la couleur plus belle ; mais peut-être l'employoient - ils seulement pour préserver la chair de la corruption, tant qu'elle seroit dans le chaudron ; car en se pourrissant, elle auroit gâté la couleur, comme je l'ai éprouvé. Plusieurs expériences m'ont aussi convaincu, que

le sel ne rend pas la couleur plus belle.

ON a décrit, dans le journal des savans de l'an 1686, les différens changemens de couleur qui arrivent à la liqueur du *buccinum*. Si, au lieu d'ôter le réservoir qui contient la liqueur, comme faisoient les anciens, on l'ouvre seulement, pour avoir la liqueur en le grattant, le linge ou autre étoffe, soit de soie ou de laine, qui aura été imbibé de la liqueur, sera teint d'une couleur jaunâtre, semblable à celle du pus qui sort des ulceres; mais le même linge, exposé à la chaleur modérée du soleil du matin, prend des couleurs bien différentes; le jaune commence à paroître un peu plus verdâtre, & prend la couleur de citron: à cette couleur de citron succede une couleur verte plus vive; ce vert devient très-foncé, puis se change en violet, après quoi vient la belle couleur de pourpre.

CES changemens se font plus ou moins vite, selon les degrés de la chaleur du soleil; à peine à t-on le tems de les distinguer clairement, lorsque le linge est exposé aux rayons du soleil du midi en été.

LA chaleur du feu produit les mê-

mes effets ; il est cependant à remarquer , que les mêmes degrés de chaleur du feu & du soleil ne produisent pas les mêmes couleurs ; il faut que la chaleur du feu soit plus grande que celle du soleil pour produire le même changement de couleur dans la liqueur , selon que je l'ai éprouvé par l'expérience.

L'AIR , sans les rayons du soleil , ou la chaleur du feu , produira les couleurs , mais plus lentement. Si la liqueur est épaisse , comme elle l'est souvent lorsqu'on la tire de son réservoir , il faut l'exposer au grand vent ; & alors elle prend aussi promptement les mêmes couleurs , que si elle étoit exposée aux rayons modérés du soleil.

ON peut être surpris de ce qu'*Aristote* & *Plin* n'ont pas fait mention de ces changemens de couleurs si dignes de remarque , ayant beaucoup parlé de la teinture de pourpre , & du poisson à écailles qui la fournit. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Seroit-ce que de leur tems cette particularité étoit assez connue ? Je crois tout simplement , que c'est qu'ils ne connoissoient pas ces changemens , parce qu'ils n'avoient gueres examiné ces pois-

sons eux-mêmes, & qu'ils ne nous ont donné à ce sujet, comme sur bien d'autres, que les relations qui leur avoient été communiquées par les ouvriers employés à cette manufacture, ou par des personnes qui les avoient vû travailler, & qui ne pouvoient rien dire sur un changement qui n'arrivoit pas dans la préparation ordinaire du pourpre: car il faut observer que la liqueur passe tout d'un coup à la couleur rouge, lorsqu'elle est délayée dans une grande quantité d'eau; & comme nous avons dit, leur méthode étoit de la mêler ainsi.

L'auteur de cet article ajoute ensuite une très-longue tirade d'un mémoire de M. de Reaumur, où ce savant naturaliste parle d'une sorte de rains, qui lui paroissent être la pâture de ce petit poisson, & la source où il puise sa teinture. Mais ce seroit m'écarter du plan de ce journal, que de copier ici un ouvrage François, qu'on peut se procurer quand on voudra.



*Amusement physique sur les insectes ;
par Auguste Jean Rœsel , peintre
en Miniature ; in-4°. à Nuremberg
chez l'auteur.*

CET ouvrage , que M. Rœsel a commencé à publier en 1743. & qu'il continue encore actuellement , a été reçu en Allemagne avec une approbation générale. Au commencement , il en fut régulièrement distribué par mois deux planches , accompagnées d'une feuille , qui contenoit la description des insectes gravés. Mais M. Rœsel ayant entrepris , depuis quelques années , de faire paroître un autre ouvrage sur les grenouilles , dont nous parlerons par la suite , il s'est vû obligé de changer les termes de la distribution du premier. Ses planches , exactes jusques dans les plus petits détails , & enluminées d'une maniere qui imite parfaitement la nature , ont mérité l'estime des artistes & des connoisseurs ; & ses observations judicieuses sur les insectes

lui ont acquis celle des savans. M. Rœsel a écrit ses observations lui-même ; mais le style de son ouvrage a été retouché par M. le Docteur Huth. Pour ne rien laisser à desirer, dans ses amusemens sur les insectes, dont il suit l'histoire jusqu'à leur anéantissement, il commence par considérer les œufs desquels ils éclosent. Tout ce que notre auteur rapporte sur les insectes de son pays, est le résultat de sa propre expérience ; & il ne parle de ceux des pays étrangers, qu'il n'a pas pû examiner lui-même, que rarement, & pour rendre la description d'une classe plus complete ; ce qu'il a fait, par exemple, dans l'histoire des hannerons, & sur tout dans celle des sauterelles, qui a paru dans le tems où ces insectes ravageoient la Hongrie, la Pologne & une partie de l'Allemagne.

Voici comment M. Rœsel détermine, dans sa préface, l'idée qu'on doit se former des insectes en général. » Si l'on n'entend, dit-il, par insectes, que les animaux qui ont le corps composé de parties différentes & distinguées les unes des autres par des incisions ; ce terme n'embrasse pas tous les genres d'insectes.

» res. Les sang-sues, par exemple, &
» les escargots sont réputés insectes,
» quoique ni ceux-ci, ni celles-là, n'aient
» le corps séparé par segmens. Plusieurs
» autres sont dans le même cas. D'autres
» auteurs ont cru que l'on pouvoit mieux
» caractériser les insectes, en les définis-
» sant des animaux, dont les vaisseaux ne
» contiennent ni sang, ni autre humi-
» dité qui y ressemble par la couleur; &
» il est vrai, en effet, que la plupart des
» insectes n'en contiennent point; & que
» ceux mêmes qui se nourrissent du sang
» des animaux, n'en ont pas toujours
» eux-mêmes; mais on en trouve qui en
» ont. Qu'on écrase la tête d'un cousin
» commun, ou de ceux-mêmes qui ne
» se sont point nourris de sang, il en sor-
» tira; & les papillons, qu'on appelle
» *diurnes*, jettent, pour se purger, une
» humidité rouge, après être sortis de
» leurs chrysalides. « On a la même ob-
» jection à faire aux auteurs, qui pensent
» trouver, dans le changement de forme,
» le caractère des insectes; car il y en a un
» grand nombre, qui n'éprouvent aucune
» métamorphose, & qui conservent constamment la forme qu'ils ont prise en sortant de leurs œufs; tandis qu'au contraire,

il y a des animaux, tels que sont les grenouilles, qui n'arrivent à la perfection de leur forme, que par une espece de métamorphose, sans cependant pouvoir, pour cela, être mis au nombre des insectes. Il passe sous silence d'autres opinions, qui ne sont pas mieux fondées; & se borne à remarquer qu'on a besoin de plus d'un caractère, pour se former une notion exacte des insectes en général; puis il détaille ceux dont il croit la réunion nécessaire pour constituer un insecte.

LE premier, que l'animal n'ait ni os, ni ossemens, ni arrêtes, comme on en trouve dans les quadrupedes, dans les oiseaux, dans les poissons & dans les serpens.

LE second, qu'il soit pourvû, ou d'une trompe, ou d'un aiguillon, ou d'une bouche qui s'ouvre ou se ferme, non d'en haut & d'embas, comme dans les autres animaux, mais de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche.

LE troisieme, qu'il n'ait point, comme les autres animaux, de paupieres, ou rien de semblable, avec quoi il puisse ouvrir

ou fermer les yeux à son gré, soit qu'il en ait de grands ou de petits, de visibles ou d'imperceptibles.

Le quatrieme & dernier, qu'il ne respire pas l'air avec la bouche comme les autres animaux, mais qu'il le pompe & l'exhale par la partie supérieure de son corps, & par de petites ouvertures sur les flancs, qu'on appelle *points à miroirs*; on peut observer cette sorte de respiration en jettant un insecte dans un verre clair, rempli d'eau.

APRÈS avoir établi les caractères des insectes, M. Roessel en propose la distribution suivante. » En premier lieu, dit-il, les *insectes* sont ou *terrestres* ou *aquatiques*, & les uns & les autres peuvent se métamorphoser, ou ne pas se métamorphoser. Il y a donc des insectes *terrestres* qui se métamorphosent, & d'autres qui ne le font pas; des *aquatiques* qui changent de forme, & d'autres qui gardent leur forme première.

» En second lieu, certains insectes ont des piés & d'autres n'en ont pas. Parmi les insectes terrestres, qui se métamorphosent, il y en a qui ont six piés; il faut

» y rapporter les vers dont se forment
 » les hannetons terrestres , &c. d'autres
 » en ont dix & seize , comme les chenil-
 » les des papillons ; d'autres dix-huit ,
 » vingt & vingt-deux , comme les che-
 » nilles des guêpes , appelées en Alle-
 » mand *Blattvespen*.

» PARMI ceux qui n'ont point de piés ,
 » on doit compter les vers des cousins ,
 » des moucheron, des guêpes, des abeil-
 » les, des bourdons, & ceux dont se for-
 » ment les puces & les fourmis , &c.

» PARMI les insectes terrestres , qui ne
 » souffrent point de métamorphose , il y en
 » a qui ont six piés ; tels sont les saute-
 » relles , les grillots ou grillons , les pu-
 » naïses & les pous ; d'autres huit , com-
 » me les araignées & les mites ; les scor-
 » pions en ont dix ; les polypes en ont
 » plus de dix.

» LE genre de ceux enfin qui n'ont
 » point de piés , comprend les vers de ter-
 » re , les limaçons terrestres , &c.

» EN envisageant de même les insectes
 » aquatiques qui se transforment , on en
 » trouve aussi qui ont six piés ; tels sont
 » les vers dont se forment les hanne-

» tons aquatiques, les demoiselles, les
» ephemerés, &c. Les chenilles aquati-
» ques, qui deviennent cloportes, &c.
» en ont seize; les vers aquatiques n'en
» ont point du tout. Parmi les insectes
» aquatiques, qui ne souffrent pas de trans-
» formations, nous en trouvons à six piés,
» telles sont les punaises aquatiques; à
» huit, comme les araignées aquatiques;
» à dix, (& c'est dans cette classe qu'il
» faut mettre toutes les especes d'écrevis-
» ses &c.) à quatorze piés, comme les
» chate-peleuses aquatiques, &c. sans
» piés, comme les sang-sues, les mou-
» les & les coquillages. «

Ensuite, en considérant plus en détail
les différentes propriétés des insectes, il y
découvre des caracteres qui peuvent ser-
vir à distribuer les genres en especes. Quel-
ques-uns, par exemple, ont des poils, des
piquants, des antennes & des boutons;
d'autres n'ont rien de tout cela: les uns
vivent en troupes; d'autres sont solitai-
res. Par rapport à la nourriture, les uns
que l'on peut appeller insectes de proie,
se nourrissent d'autres insectes, auxquels
ils savent tendre des pièges; les autres
sucent le sang; d'autres vivent d'herbes.

PARMI les *insectes* qui ont des aîles, il y en a à quatre & à deux ; les aîles se distribuant encore en entieres & en demies, en dures & en tendres, en poudreuses & en lisses.

CERTAINS insectes ne paroissent que pendant la nuit, tandis que d'autres ne se font voir que pendant le jour.

QUELQUES insectes ont des antennes, & d'autres n'en ont pas ; & ces antennes mêmes nous fournissent encore plusieurs différences ; car on en trouve de longues, de courtes, de pointues, d'enflées en forme de massue, de lisses, de velues, &c.

QUELQUES insectes se distinguent encore par l'odeur qu'ils répandent.

PARMI les terrestres, les uns vivent sous terre, les autres dans le bois, d'autres dans les feuilles des plantes.

LA couleur peut aussi servir à distinguer les especes.

M. Roessel met encore au nombre des marques qui caractérisent les especes, des pincettes qu'ont quelques-uns pour saisir leur proie, tandis que d'autres ont des

dents ; d'autres un aiguillon , qui leur sert ou a se défendre , ou a manger , ou à pondre.

AUTRES marques caractéristiques : les uns passent la vie à ne rien faire ; d'autres s'occupent , préparent du miel , filent , ou font des toiles.

TELLE est la distribution des insectes , exposée dans la préface. Mais toute bien conçue qu'elle est , l'auteur a trouvé des insectes , qu'il n'a su dans quelle classe ranger.

LE premier volume de ces amusemens , qui a été fini en 1746. contient 80 planches avec leurs descriptions , & ne renferme que les papillons , que l'auteur partage en *diurnes* & *nocturnes* , qui , les uns & les autres , sont encore distribués en différentes sous-divisions.

LE second volume , qui a été achevé en 1749 , contient 74 planches , & renferme les hannetons , les insectes aquatiques , les sauterelles & les grillons , les bourdons & les guêpes , les cousins & les moucheron.

LE troisieme volume , qui n'est point

encore fini , porte le nom de supplement. Il en a déjà paru 70 planches avec leurs descriptions , où l'auteur n'observe point d'ordre systématique. Il auroit sans doute été à souhaiter , que M. Rœsel eût pû s'affujettir au plan qu'il s'étoit formé lui-même: mais qu'importe au reste dans quel ordre on nous présente de bonnes choses ? Pour donner à nos lecteurs une idée du travail de notre auteur , nous allons traduire l'*histoire des hannetons, qui paroissent au mois de Mai*. Nous avons choisi cet insecte-là ; parce que, tout le monde le connoissant , on n'aura pas besoin de planches pour l'intelligence de la description ; non pas que nous recuions à donner des planches , quand elles seront nécessaires: mais, pour suivre M. Rœsel dans tous ses insectes , il en faudroit plusieurs centaines ; & il n'entre pas dans notre plan de donner des recueils d'estampes.

Si connu que soit en Europe le hanneton du mois de Mai, on n'est gueres instruit de sa propagation , de sa croissance & de sa métamorphose ; encore moins de son origine. On a peut-être même remarqué, qu'en certaines années ils ont , pour la plupart , le col couvert d'une pla-

que rouge, & dans d'autres d'une plaque noire; que, quand l'année leur est favorable, c'est un grand malheur pour les arbres fruitiers & même pour les chênes, dont ils dévorent toutes les feuilles; d'où s'ensuit que les arbres, ainsi dépouillés, ou périssent totalement, ou ne poussent, l'année suivante, leurs boutons que fort tard; comme il est arrivé en 1743. On fait enfin, qu'ils disparaissent au bout de deux mois, soit que ce soit là le terme naturel de leur vie, ou que d'autres animaux en abrègent la durée en les mangeant: mais ce que je ne sache pas qu'on ait également observé, c'est que ces mêmes hannetons pondent des œufs, dont il se forme des vers, qui, au bout de quatre ans, se métamorphosent en hannetons; & que l'on peut prédire s'il y aura, dans une année, beaucoup ou peu de hannetons, & de quelle couleur seront les plaques de leur col.

» Je vais rapporter, continue M.
» Rœsel, ce que j'ai découvert là-dessus.
» Il y a, dit-il, deux sortes de hannetons,
» qui paroissent tour à tour, de deux an-
» nées l'une. Quoique, malgré leur grande
» ressemblance, on puisse déjà les distin-

» guer par la couleur de leurs plaques ,
» qui dans les uns est rouge , & noire dans
» d'autres ; la pointe recourbée , qui ter-
» mine leur corps , nous fournit de plus
» un autre caractère distinctif ; car elle
» est petite & courte dans les hannetons
» à plaque rouge , plus longue & plus
» forte dans ceux qui l'ont noire , parmi
» lesquels il y en a qui ont les piés de la
» couleur de la plaque. Dans l'une & dans
» l'autre sorte , il est aisé de distinguer
» les deux sexes ; car les enfans mêmes
» savent que la houppe feuilletée , qui se
» trouve à l'extrémité de leurs antennes ,
» indique un mâle quand elle est longue ,
» & une femelle quand elle est courte.
» Cette houppe est plus petite quand le
» hanneton est en repos , que quand il vo-
» le. Il la déploie sitôt qu'il se pré-
» pare à s'élever en l'air. Les antennes
» sont repliées sur les yeux , qui sont
» noirs. Au bas de la bouche on observe
» encore deux autres antennes petites &
» pointues. Les taches latérales , trian-
» gulaires & blanches , que l'on remar-
» que au ventre des hannetons du mois
» de Mai , les distinguent de toutes les
» autres especes.

» LA dixieme figure de la planche ,
» qui accompagne cette description , re-
» présente les étuis transparens des aîles
» d'un hanneton avec toutes leurs veines ,
» & la partie postérieure du corps. Je
» dois faire observer que c'est à cette par-
» tie que les hannetons , ainsi que les au-
» tres insectes , ont les petits trous par
» où ils respirent : ces trous se trouvent
» des deux côtés des segments ; mais ils
» en ont de deux au bas de la plaque
» du cou , sous les poils touffus , dont le
» corps du hanneton est couvert dans
» cet endroit : quand le hanneton ne vole
» point , tous ces trous sont couverts par
» les étuis de ses aîles. Les deux piés de
» devant se distinguent des quatre autres ,
» non - seulement en ce qu'ils sont plus
» courts , mais encore par la partie du
» milieu , qu'ils ont plus forte & plus lar-
» ge , & dont outre cela le bord est cou-
» pant , & garni de deux ou de trois poin-
» tes ; configuration qui met le hanneton
» en état de creuser facilement la terre ,
» lors même qu'elle est dure. Les quatre
» autres piés se ressemblent parfaitement.
» A l'extremité inférieure de la partie du
» milieu , qu'ils ont flexible , on apper-
» çoit deux piquans fort pointus ; & près

» de ces piquants, commence la partie in-
 » férieure, & en même-tems la plus mince
 » du pié, qui, dans tous les fix, est com-
 » posée de quatre ou de cinq segmens &
 » qui se termine en deux crochets, dont
 » le hanneton se sert pour se tenir contre
 » les surfaces verticales. Entre les piés du
 » côté droit & ceux du gauche, il est
 » garni de quantité de poils d'un jaune
 » grisâtre; il en a aussi de semblables,
 » mais plus courts sur la surface de la
 » tête; & avec un microscope, on en dé-
 » couvre même, sur la superficie des
 » étuits des aîles & sur les piés, où, avec
 » la vûe seule, on n'apperçoit qu'une es-
 » pece de poudre.

» On fait que les hannetons s'accou-
 » plent, & que dans le tems de l'accou-
 » plement les deux sexes restent long-
 » tems attachés l'un à l'autre. La femelle,
 » ayant été fécondée, creuse un trou
 » dans la terre, & s'y enfonce à la pro-
 » fondeur d'un demi-pié, où elle pond
 » des œufs oblongs, dont la couleur est
 » d'un jaune clair: ces œufs sont rangés
 » les uns à côté des autres, & ne sont
 » point enveloppés dans des pillules de
 » terre, comme quelques-uns l'ont ima-

» giné. Après s'être débarrassée de son
» fardeau, la femelle ressort, & se nour-
» rit encore, pendant quelque tems, avec
» des feuilles d'arbre. Je n'ai pû jusqu'ici
» m'assurer, si les hannetons s'accouplent
» plus d'une fois par an, & si par consé-
» quent ils font plusieurs pontes; mais je
» présume qu'ils n'en font qu'une. Voici
» comment je m'y suis pris pour observer
» leur ponte, & m'instruire de ce qui en
» provient. Je ramassai un grand nombre
» de ces hannetons après qu'ils se furent
» accouplés; je les conservai dans de
» grands verres, fermés avec du crêpe
» & remplis à moitié de terre, couverte
» d'un gazon verd. Quinze jours après
» les avoir renfermés, je trouvai déjà dans
» quelqu'un de mes verres, quelques cen-
» taines d'œufs; je ne touchai point aux
» autres, parce que j'avois peur que les
» œufs n'en souffrissent; & je les portai à
» la cave.

» A la fin de l'été, je fus examiner un
» de mes verres, & au lieu d'y trouver
» des œufs, je le vis rempli de petits
» vers. Comme j'appercus que le gazon,
» que je supposai servir de nourriture à
» ces vers, étoit un peu fanné, j'en remis

du

» du frais à la place , & les tins en plein
 » air. Mes vers profiterent considérable-
 » ment pendant l'automne ; à l'entrée de
 » l'hyver, je les reportai à la cave, d'où je
 » les retirai au commencement du prin-
 » tems , après le mois de Mai , où mes
 » vers avoient déjà un an passé : ils
 » étoient devenus si forts , que je me vis
 » obligé de leur fournir du gazon frais
 » tous les trois jours , ou même tous les
 » deux. Enfin il n'y avoit plus moyen de
 » satisfaire leur appetit de cette façon ;
 » j'imaginai donc de semer des pois , des
 » lentilles & de la laitue dans quelques
 » pots à fleurs , & d'y mettre mes vers ,
 » après que ces semences auroient pous-
 » sées : car les racines de toutes sortes de
 » plantes fraîches leur servent de nourri-
 » ture ; & afin qu'ils n'en manquassent pas ,
 » je mis plusieurs plantes dans chaque pot.
 » Ce fut de cette maniere que j'entretins
 » mes vers jusques bien avant dans la deu-
 » xieme année , où je vis , par la figure
 » qu'ils avoient prise , qu'ils ne différoient
 » point des vers que nos jardiniers & nos
 » laboureurs appellent *vers blancs* , (en-
 » gerlings) vers qui rongent la racine des
 » plantes , & les font périr : aussi voit-on
 » souvent , en arrachant de terre une plan-

» te flétrie , qu'elle a sous elle un de ces
» vers. Cependant, comme je doutois en-
» core , si mes vers de hannetons étoient
» en effet des vers blancs , je ramassai un
» grand nombre de ceux-ci , que je choi-
» sis les plus gros que je pûs , afin que s'ils
» avoient à devenir hannetons, ils le de-
» vinssent au plus vîte : car la lenteur des
» autres , que je gardois depuis deux
» ans , commençoit à m'impatisier ;
» je les conservai pourtant aussi afin de
» savoir , par leur métamorphose à venir,
» dont j'étois sûr, au moment près , com-
» bien de tems rampe le vers de hanne-
» ton avant de voler. Mais , malgré mes
» soins, il en périt beaucoup ; & ceux qui
» me restèrent passèrent encore la troi-
» sième année , sans aucune transforma-
» tion ; seulement ils devinrent bien plus
» gros.

C'EST ici une époque importante pour
nos vers ; & il ne sera pas mal de décri-
re , avec quelques détails , la forme &
les dimensions qu'ils ont à cet âge. Ils
sont au moins longs d'un pouce & demi :
mais comme , la plûpart du tems , ils sont
un peu recoquillés , on ne les imagine
pas si longs ; la couleur de leur corps

est ordinairement d'un blanc jaunâtre ,
 au travers duquel cependant l'on apper-
 çoit dans les rides quelque chose de
 gris ; le dessous du corps est uni , & le
 dessus est rond & voûté ; le dernier
 segment est le plus grand & le plus gros :
 & comme non-seulement la nourriture ,
 mais encore les excréments s'y amassent ,
 & se voyent à travers sa peau , il en prend
 une couleur luisante d'un gris violet.
 Tout le corps de ce ver consiste , comme
 celui des chenilles , en douze segmens ,
 sans compter la tête ; sur la partie voû-
 tée du dos , on apperçoit une couple de
 rides à chaque segment , qui doivent lui
 servir à s'allonger & à s'avancer dans la
 terre ; de chaque côté du corps , par des-
 sus tous les segmens , s'étend une espece
 de languette ou de bourrelet , dans lequel
 on apperçoit neuf points à miroir ; ainsi ,
 ce vers respire l'air par neuf trous , qui
 répondent à autant de segmens. Sous les
 trois premiers sont six piés , d'un jaune
 rougeâtre , & composés de quatre ou cinq
 parties jointes les unes aux autres , dont
 la dernière est obtuse , sur-tout dans les
 piés de derriere. Je n'ai point découvert
 de crochets à ces piés ; mais j'ai bien
 observé que toutes leurs parties sont gar-

nies d'un petit poil fin de la couleur du pié, qui est aussi semé çà & là sur tout le corps. La tête de ce ver est grande, en proportion du reste : sa figure est un rond applati, & sa couleur d'un jaune brun luisant ; elle est munie par devant d'une pince ou tenaille d'un brun foncé, obtuse & dentelée à ses extrémités. Entre les deux parties qui forment cette tenaille, est une espece de levre en demi-cercle ; c'est par le moyen de cette tenaille, que notre ver coupe les racines de différentes plantes, dont il suce la substance pour sa nourriture. Je n'ai trouvé aucun indice d'yeux dans cette tête : mais on y apperçoit de chaque côté, derriere la tenaille, une antenne composée de cinq segmens de la couleur d'un jaune brun. Quoiqu'il soit très-facile de distinguer les deux sexes dans les hannetons, qui se forment de ces vers, il m'a pourtant été impossible d'en découvrir la différence dans les vers mêmes. Il n'arrive gueres que ce ver sorte volontairement de la terre ; & quand en la travaillant on l'en tire, il s'y renfonce promptement ; car outre qu'il fait un morceau friand pour les oiseaux, il a la vûe trop tendre pour soutenir les rayons du soleil.

IL change de peau au moins une fois par an , quand il sent qu'elle lui devient trop étroite ; il creuse une petite caverne , pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément. Cette cavité est dure & ronde , & quelques auteurs la comparent à une pilule ; & c'est parce que plusieurs vers à hannetons forment des pilules semblables , que quelques physiciens leur ont donné le nom de Scarabées pilulaires , *Scarabai pilularii* ; cependant ordinairement on ne l'applique qu'à une seule espece. Après avoir quitté sa peau , le ver sort de sa caverne , pour chercher sa nourriture ordinaire , pendant que la douceur de la saison le lui permet encore ; car si-tôt que la gelée commence à resserrer la terre , il se renfonce à une profondeur où il n'a rien à craindre du froid , & où il reste sans nourriture , jusqu'à ce que la chaleur du printems l'attire de nouveau vers la surface.

Ce n'est que sur la fin de sa quatrieme année que sa métamorphose arrive ; & quiconque seroit tenté d'en douter , n'a qu'à fouiller la terre au mois de Mai : il y trouvera non-seulement des hannetons tous formés , mais aussi des vers à différens degrés de grandeur. Voici comment

se fait la métamorphose. Dans l'automne, le ver s'enfonce en terre quelquefois à plus d'une brasse de profondeur, où il se fait une caverne, qu'il fait rendre si lisse & si unie par le moyen de ses excrétiions, & de quelqu'autre humidité, qu'il peut y demeurer commodément & en sûreté. Sa demeure faite, il commence peu de tems après à se raccourcir, à s'épaissir, à se gonfler; & il quitte encore, avant la fin de l'automne, sa dernière peau de ver, pour prendre la forme de chrysalide. Quoique, tous les ans, il m'en ait péri beaucoup, j'ai pourtant conservé un nombre assez considérable de chrysalides dans un pot à fleurs. Au commencement elles paroissent jaunâtres, mais insensiblement elles prennent une couleur tout-à-fait jaune, tirant même sur le rouge. Leur forme & leur configuration extérieure indique déjà quelle sorte de hanneton y est contenue. La tête & la plaque du cou sont retirées vers la superficie inférieure du ventre. Les six piés, les antennes, & les étuis des ailes se laissent appercevoir très-distinctement; mais les étuis couvrent encore presque à moitié les piés de derrière. A la partie postérieure du ventre, on apperçoit des points à miroir

obscurs. Au dernier segment, qui est en même tems le plus petit du corps, on voit une pointe recourbée vers le dos, qui sert d'étrui à celle du hanneton. Quand on irrite cette chrysalide, on observe qu'elle a un mouvement sensible, aussi peut-elle se tourner d'elle même.

ORDINAIREMENT elle ne conserve sa forme que jusqu'à la fin de Janvier, ou au commencement de Fevrier; c'est alors qu'elle devient un hanneton de couleur blanche & jaunâtre, qui d'abord est tout mou, & qui ne prend la dureté & la couleur qui lui sont propres, qu'au bout de dix à douze jours. Or, comme ce hanneton ne sort pas de la terre avant le tems que la nature lui a fixé, & que par conséquent il est obligé d'y passer deux à trois mois depuis sa formation; bien des gens, pour en avoir trouvé en terre pendant ce tems-là, se sont imaginés que les hannetons, pour se garantir du froid de l'hiver, se cachent tous les ans dans la terre, d'où ils ressortent au retour du printemps. Mais il est aisé de les détromper, en leur faisant observer que les deux sortes de hannetons, dont il est ici question, paroissent tour à tour de deux années l'une. Il est vrai qu'avec la sorte do-

minante, on en trouve toujours quelques-uns de l'autre; mais ce ne sont que les plus tardifs, qui apparemment, n'ont pas trouvé d'opportunité pour éclore l'année précédente.

APRÈS donc que notre insecte a passé quatre ans dans la terre, & la plus grande partie de ce tems en forme de ver, il sort enfin au jour dans le courant du mois de Mai, ou un peu avant ou après, selon la douceur, ou la rigueur de la saison. C'est alors qu'on peut, surtout les soirs, les voir sortir de leurs anciennes demeures; & c'est aussi là ce qui fait, que pendant tout le mois de Mai, principalement dans les années où il y a beaucoup de hannetons, on voit les chemins & les sentiers durcis par la secheresse, tous criblés de trous.

OR, comme il est certain, d'un côté, que les deux sortes de hannetons qui paroissent au mois de Mai, dominant tour à tour de deux années l'une; & que, de l'autre, mes recherches m'ont fait voir, que ces mêmes hannetons ont besoin de quatre ans pour arriver à la forme qui leur est propre; je crois pouvoir prédire que dans l'année présente (1744.) il n'en paroîtra que peu, & que la sorte à plaque

de cou noire dominera ; car lorsqu'en 1740. les hannetons de cette sorte auroient dû paroître , il faisoit encore très-grand froid , & la campagne resta couverte de neige jusqu'à la fin du mois de Mai. On vit même, cet été-là, en quelques endroits , de la glace & de la neige jusqu'en Juin , & même en Juillet ; beaucoup de hannetons , sans doute , étoient morts sous terre ; & le peu qui étoit échappé , ne pût sortir que tard.

Moi, qui avois commencé mes recherches l'année précédente, où les hannetons ne m'avoient pas manqué , & qui croyois encore en 1740. qu'il n'y avoit pas d'insecte , qui , pour parvenir à son état de perfection , mît plus d'une année ; je croyois tout désespéré de ce que mes vers n'acquéroient point d'ailes , & que d'ailleurs , il ne paroïssoit pas un hanneton dans toute la campagne ; car je n'en pûs attraper que fort tard , & fort peu , pour la continuation de mes observations ; à savoir , deux sur la fin de Juillet , & un troisieme le premier Août. Partant toujours du préjugé , que les hannetons se reproduisent d'une année à l'autre , comme ceux qui avoient manqué en

1740. étoient les hannetons à plaques noires, je m'attendois que l'année suivante il n'y en auroit que très-peu encore, mais que ce peu seroit à plaques noires. Tout le contraire arriva : il y en eut beaucoup, & tous furent à plaques rouges; la même chose est arrivée l'année passée 1743. A présent que me voilà plus savant sur cet article, je conclus de la rareté des hannetons à plaques noires en 1740, que c'est que la plupart étoient péris tous formés avant que de sortir de terre : mais, comme avant de sortir de terre, ils ne se sont pas accouplés, tant à cause que ce n'étoit pas encore le tems de leurs amours, que parce qu'ils ne sauroient s'accoupler sous terre, il ne doit pas y avoir de vers de 1740; & par conséquent point, ou presque point de hannetons à plaques noires en 1744. Et comme en 1743 au contraire, ils étoient tous à plaques rouges, & en très-grande quantité, il faut s'attendre à la même chose pour 1747, s'il n'arrive rien qui détruise les vers de cette année-là.

Au reste, je dois faire remarquer, qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux hannetons, qu'un grand

froid ; aussi, pendant les années chaudes , se tiennent-ils ordinairement tranquilles sur les arbres , qu'ils ne quittent que sur le soir , où ils s'élèvent par essains pour folâtrer , & sont emportés par le vent d'une contrée dans une autre.

Si préjudiciable que puisse être cet insecte aux végétaux , on ne peut pas dire , pour cela , qu'il ne soit que nuisible. Il facilite à toute sorte d'oiseaux l'entretien de leurs petits , dans un tems où ils ont le plus besoin de nourriture ; & le docteur Job Hartman Degner a observé au sixieme volume des *Mémoires des curieux de la nature* , (observation 92. p. 325.) que l'usage des hannetons , dont il est question ici , est très-recommandable dans les morsures des chiens enragés. Peut-être trouveroit-on une vertu égale , ou même plus grande , dans les vers dont ils se forment ; mais , comme , d'un côté , ceci mérite d'être traité à part , on doit , de l'autre , prendre garde de ne point confondre ce ver , avec celui qui est connu en Allemagne sous le nom de *Mayen-Wurm*.

RELATION concernant les
Pirates du Volga, & de la mer
Caspienne, avec la maniere de leur
faire la chasse ; publiée à Londres,
dans le magasin de Mai, 1753.

C E fut à Zaritzzen sur le Volga, que j'entendis parler pour la première fois, des pirates qui infestent cette rivière & la mer Caspienne. Par la loi fondamentale du gouvernement *Russien*, le peuple est dans un état de vasselage, & un homme appartient à un autre, ou à titre d'achat, ou à titre d'héritage. Selon la teneur de cette loi, nul vassal ne peut quitter les terres de son seigneur, sans permission octroyée & signifiée par un passeport, dont le terme n'excede pas une année ou deux: ce tems expiré, le vassal est obligé de revenir à la maison, quelque éloigné qu'il soit, & quelque extrême que soit la pauvreté, pour renouveler ses passe-ports, & recevoir les ordres de son seigneur, à moins que par une indulgence particuliere, il n'obtienne

d'où il est, un répi. On enregistre communément ces passe-ports, dans les villes & villages où le vassal séjourne, & les officiers de police ont grand soin de veiller à l'exécution de cet ordre. Par ce moyen, on connoît l'état & le nombre de tous les habitans de l'empire *Russien*. On tient aussi un registre de tous les étrangers qui résident dans chaque endroit de l'empire; & ils sont obligés de rendre compte d'eux-mêmes, & de leurs domestiques. C'est ce qui fait que l'on découvre aisément les voleurs & les meurtriers dans ce pays, nonobstant sa vaste étendue.

DANS la multitude, il ne laisse pas de se trouver des vagabonds qui s'échappent sans passeport; & comme par là ils sont sujets aux rigueurs de la loi, ils n'en sont pas à demi, & se mettent à voler sur les grandes rivières, près des vastes deserts, où ils s'enfoncent quand ils sont poursuivis. Le nombre de ces malheureux étoit beaucoup plus grand dans les tems moins civilisés qu'aujourd'hui. La sévérité des maîtres pêcheurs à l'embouchure du *Volga* & du *Yacik*, force souvent leurs vassaux à se faire pirates; & quand ces écueurs de rivières se voyent vivement

poursuivis, ils coulent leurs vaisseaux à terre, se font mahométans, & se mettent sous la protection de la *Perse*. Ils navigent ordinairement dans des bateaux à rames, capables de porter vingt à trente personnes; ils sont armés de fusils, & leur coutume est d'aller immédiatement à l'abordage: mais ils n'attaquent gueres un vaisseau, où ils prévoient une résistance obstinée.

Les marchands Arméniens envoient ci-devant leurs effets depuis *Archangel* jusqu'à *Saratoff*; & quand le commerce changea d'*Archangel* à *S. Petersbourg*, ils alloient delà à *Tudere* ou à *Sarataff*, selon la saison de l'année, où ils s'embarquoient sur le *Volga*, à cause de la facilité & du bon marché du transport; mais les vols fréquens les déterminent enfin à mener leurs caravanes à *Zaritzen*, d'où le trajet est plus court, en navigeant sur le *Volga*. Peu des marchands *Russiens* transportent des changes de quelque valeur par cette rivière sans convoi. Ces voleurs se font voir plus souvent au printemps, lorsque la rivière déborde, ayant alors un plus vaste champ pour s'échapper, en cas de poursuite. Les troupes, qu'on en-

voye à leurs trouffes, ont ordre de les prendre en vie.

LES *Arméniens* sont généralement intrépides, & défendent avec bravoure leurs effets; mais les *Bourlack*s, qui naviguent sur le *Volga*, sont si intimidés par ces voleurs, qu'ils ne font aucune résistance. Ils leur attribuent même une puissance irrésistible, émanée de quelque esprit infernal. Leur coutume est, lorsqu'ils les voyent venir à eux, de se prosterner à terre, & de les laisser piller tant qu'ils veulent, pour sauver au moins leur vie : car quiconque entreprend de se défendre contre eux, est sûr d'être massacré s'il est vaincu. Ces pirates se conduisent sur la mer *Caspienne*, comme sur le *Volga*; mais depuis quelques années ils ne paroissent gueres sur cette mer.

COMME ils commettent des cruautés inouïes, leur punition est terrible, lorsqu'ils sont pris. On bâtit un radeau d'une grandeur proportionnée au nombre des malfaiteurs; & on érige un gibet ou potence sur ce radeau, avec un nombre suffisant de crochets de fer, auxquels ils sont accrochés & suspendus par les côtes. On

conduit le radeau au milieu du courant , avec des écriteaux à l'entour de leur tête , pour indiquer leurs crimes ; & on envoie des ordres à toutes les villes , bourgs & villages , situés le long des bords de la riviere , de ne pas fournir du secours à ces misérables , sous peine de mort , & d'éloigner le radeau du rivage , en cas qu'ils y abordent. Quelquefois ils sont rencontrés par leurs camarades , qui détachent ceux qui peuvent réchapper , & brulent la cervelle aux autres , pour abrégier leur supplice. Mais si on les prend sur le fait , on les fait pendre à l'instant , sans autre forme de procès. On raconte d'un de ces misérables , qui eut le bonheur de se dégager du crochet , que tout nud qu'il étoit & affoibli par la douleur & la perte du sang , ayant gagné le rivage , le premier objet qu'il apperçut fut un pauvre berger , qu'il assomma avec une pierre , pour avoir ses habits. Ces malfaiteurs vivent quelquefois ainsi suspendus trois , quatre , & même cinq jours , avec des démonstrations affreuses de rage , de fureur & de désespoir.



ORACION del signor D. Tiburcio de Aguirra, en honor de las tres nobles Artes, Pintura, Escultura y Arquitectura, en la junta general celebrada en 23. Diciembre, 1753.

DISCOURS sur les arts Liberaux, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, prononcé par D. Tiburce d'Aguirre, dans l'assemblée académique tenue le 23 Décembre, 1753.

C'EST aux rois à protéger les arts; c'est aux arts à immortaliser les rois. L'ombre du throne & les regards du souverain animent, échauffent les talens du noble feu de l'émulation; ces talens, par reconnoissance, décorent son regne & illustrent son nom. Ainsi un bucher froid paye celui qui l'allume, par

une chaleur bienfaisante & par une flamme lumineuse.

Le grand Colbert aima tous les arts : aussi-tôt son maître , sur qui toute l'Europe avoit les yeux attachés comme sur le héros du siècle , les protégea tous. Ses bienfaits allèrent chercher le grand artiste , l'homme de génie , & même le philosophe des régions les plus reculées. Tous voulurent voir ce dieu de lumière ; ils vinrent dans sa cour , & cherirent , en le voyant , celui que de loin ils n'avoient fait qu'admirer. D'un coup d'œil , il se les attacha tous ; & tous travaillèrent à sa gloire.

UNE généreuse rivalité passa dans le cœur des autres monarques : on vit de tous côtés la lumière succéder aux ténèbres , la barbarie céder au goût ; & les arts , par l'ordre des rois , éclairer les peuples , adoucir les mœurs , & multiplier les plaisirs. Je ne prétens point faire ici l'histoire du progrès des arts , dans les différentes cours de l'Europe ; je laisse un plan aussi vaste à remplir à ce fécond auteur , qui nous promet l'histoire de l'esprit humain , ouvrage , qui , par son seul titre , fait espérer qu'on y apprendra l'origi-

ne, l'établissement & la décadence des arts dans chaque état. Il faut de grands hommes pour de grands desseins : former un projet aussi immense que celui-là, & le manquer, *mallem fraterculus esse gigantum* : j'aime mieux mon obscurité, qu'un nom fameux par des inepties. Mon seul but ici est de faire connoître aux gens de lettres, l'ouvrage dont j'ai donné le titre ; ouvrage que je traduirai en entier, en y mettant une courte introduction.

PHILIPPE V. roi d'Espagne, avoit établi en 1744. une école pour les trois arts libéraux, la peinture, la sculpture & l'architecture. Ferdinand VI. à peine sur le throne, développa son goût pour les talens & pour les arts : animé de cette noble ardeur, & secondé par les conseils de l'illustre Caravajal, le Colbert de l'Espagne, ce prince acheva ce que son pere n'avoit qu'ébauché. Il changea en académie royale, ce qui peu auparavant n'étoit qu'une simple école. Il lui nomma un protecteur capable de l'encourager par son crédit & son intelligence ; des conseillers d'honneurs, capables de l'éclairer par leur prudence & leurs avis ; des mem-

bres déjà fameux , qui l'illustrerent dès sa naissance ; il dota cette académie avec une libéralité digne d'un grand monarque ; & s'en déclara le protecteur perpétuel. Cet établissement fut fait le 12 Avril 1752. sous le titre d'*académie royale de S. Ferdinand*. Il fut établi, pour chaque année, dix-huit prix, dont 9 médailles d'or, du poids de 3. 2. & 1. once ; 9. médailles d'argent, de celui de 8. 5. & 3. onces.

LE 23. Décembre 1753. la distribution de ces prix fut faite dans un salon du nouveau palais de sa majesté catholique, au milieu de la noblesse la plus distinguée, tant Espagnole qu'étrangere ; & après cette distribution, les ouvrages couronnés restèrent dans le même salon, depuis le 23. Décembre jusqu'au 6. afin que le public pût, à loisir & en liberté, juger, par ses propres yeux, de la bonté de chaque morceau, & applaudir au discernement, qui leur avoit adjugé la palme. Comme le nom de ceux qui s'annoncent dans la carrière des arts avec distinction mérite toujours d'être connu, je crois devoir instruire mes lecteurs de ceux qui ont reçu le premier prix de chaque art, dans les trois classes.

DANS la premiere classe, les trois médailles d'or de trois onces furent données; pour la peinture, à *Francisco Casanova*, de Saragosse, âgé de 19. ans; pour la sculpture, à *Pierre Michel*, du Pui en Velay, diocese de France, âgé de 23. ans; pour l'architecture, à *Alfonse Martin*, de Valladolid, âgé de 23. ans.

Les seconds prix de cette premiere classe, c'est-à-dire, les médailles d'or de deux onces furent données; pour la peinture, à *Joseph Rufo*, natif de l'Escorial; pour la sculpture, à *Manuel Alvarez*, de Salamanque; pour l'architecture, à *Ju-lien Sanches-Bort*, de Cuenca.

DANS la seconde classe, les trois médailles d'or d'une once furent données; pour la peinture, à *Francisco Dias*, de Herrera del Duque, âgé de 29. ans; pour la sculpture, à *Isidoro Carnicero*, de Valladolid, âgé de 16. ans; pour l'architecture, à *Domingo Louis Monteagudo*, de Alen en Galice, âgé de 30. ans.

Les seconds prix de cette seconde classe, c'est-à-dire, les médailles d'argent de 8 onces furent données; pour la peinture, à *Miguel Barbadillo y Ossorio*, de Madrid; pour la sculpture, à *Carlos de*

Salas, de Barcelone ; pour l'architecture , à Antonio *Machuca* , de Valladolid.

DANS la troisieme classe , les 3. médailles d'argent de cinq onces furent données ; pour la peinture , à Mariano *Salvador de Maella* , de Valence , âgé de 15. ans ; pour la sculpture , à Manuel *Velasco* , de Valladolid , âgé de 22. ans ; pour l'architecture , à Juan Antonio de *Gonzalez* , de Villafranca de la Sierra , âgé de 23. ans.

Les seconds prix de cette troisieme classe , c'est-à-dire , les médailles d'argent de 3. onces , furent données ; pour la peinture , à Mariano *Sanchez* de Valence ; pour la sculpture , à Joseph *Toscanelo* , Milanois ; pour l'architecture , à André *Rodriguez* , de Madrid.

C'EST après la distribution de ces prix , que D. *Tiburce d'Aguirra* prononça le discours suivant.

Discours sur les trois arts libéraux.

Si jamais , Messieurs , la cause & l'effet , le commencement & la fin ont concouru , tout à la fois , à la gloire

d'un établissement, c'est aujourd'hui sans doute ; car je ne fais si mon objet est de faire connoître une académie qui brille avec éclat dès la première aurore, ou de faire l'éloge d'une académie déjà parvenue au Zenith de son élévation.

Qui peut donc causer cette opposition & cette concurrence de causes & d'effets, si ce n'est l'auguste & souveraine volonté de l'auteur de ce grand ouvrage, la docilité de la matière qu'il a employée, & les ressorts dont il s'est servi, pour parvenir à ce haut point de perfection ?

Tout est possible à un roi d'Espagne juste, pieux & père de la patrie, quand, pour le bonheur de ses sujets, il répand à pleines mains ces immenses trésors, hommages & tributs des deux mondes. La renommée publie avec plaisir le génie & l'habileté des Espagnols ; les avis utiles du ministre, qui a secondé avec zèle l'intention glorieuse du prince, & célébrera éternellement les vûes sublimes du monarque, fondateur de cette académie.

Qui peut douter que les arts libéraux n'acquiescent l'estime la plus éminente, & les plus grands avantages, sitôt qu'on

les voit fixer les regards & l'attention du prince? Leur éclat & leur noblesse s'augmentent d'un seul coup d'œil du souverain. Qui peut douter aussi que ces arts, annoblis par la protection royale, n'illustrent aussi leur protecteur? Remontons aux siècles passés; nous verrons de grandes actions & de grands noms, consacrés à la postérité par les tableaux, les statues, les pyramides, les obelisques & les trophées. Heros fameux, honneur de l'antiquité, la faux impitoyable n'eût point épargné votre mémoire; vos noms auroient été ensevelis avec vous, sans votre amour pour les arts, & la reconnoissance des arts envers vous. Plutarque fait une remarque bien judicieuse, quand il dit *que les héros politiques & guerriers ont ordinairement été contemporains des grands maîtres dans les sciences & dans les arts.*

DANS le tems que les Appelles, les Praxiteles, les Lysippes faisoient l'ornement de la Grece, elle possédoit aussi les plus grands philosophes, les plus fameux orateurs, & les poètes les plus sublimes; des Socrates, des Platons, des Aristotes, des Démosthenes, des Thucidides, des Xenophons,

Xenophons , des Euripides ; la nature avoit choisi ce tems pour mettre au monde Alexandre , & sembloit s'être épuisée à former un siècle digne de ce grand héros.

On peut faire la même remarque sur le siècle d'Auguste ; on peut la faire sur celui de Charles V. & de Philippe II. en Espagne. *L'honneur échauffe les arts , dit Cicéron ; & la gloire excite les grandes* *ames à la culture des sciences.* Ces arts , ces sciences périssent au contraire , faute de récompense & d'émulation.

QUELLE ardeur, quelle noble rivalité, quel courage n'excitoient pas, dans la Grece, les pompeux triomphes réservés aux illustres peintres, sculpteurs & architectes, ces assauts de talens soutenus en public par les plus grands maîtres ; les lauriers destinés à annoblir la vertu & le talent ; la présence d'un peuple entier, qui traitoit l'artiste excellent avec autant d'honneur & de distinction que les législateurs & les rois !

MAIS ne nous arrêtons pas à rapporter les monumens glorieux , que l'antiquité nous a laissés en faveur de la peinture , de

la sculpture & de l'architecture. Ils n'ont été poussés que trop loin, puisqu'au rapport de Lucien, plusieurs de ces grands hommes furent adorés dans les mêmes temples qu'ils avoient élevés aux dieux; & que leurs statues, placées près de celles des habitans du ciel, s'enivroient d'encens, & partageoient les vœux destinés aux maîtres de l'Olimpe, qu'ils avoient peints ou sculptés; superstition dont Parrhasius, Mamurius & Silanion sont les exemples.

L'ILLUSTRE Charles V. pria le Titien de faire son portrait, pour qu'il pût être dignement placé parmi ceux des héros de l'auguste maison d'Autriche: & ce grand prince qui avoit conquis les plus vastes empires pour l'église & pour la religion, ramassa de terre un pinceau, échappé des mains de l'artiste, disant que *c'étoit une action digne de sa main. Il y a dans le monde bien des grands; mais il n'y a qu'un Titien*, disoit-il à ses courtisans étonnés & jaloux de cette marque d'attention pour un homme qu'ils lui croyoient si inférieur.

CETTE généreuse action de Charles V. qui caractérise si bien l'héroïsme de son ame, & son juste discernement du vrai &

du solide mérite, fut imitée par son illustre rival le roi François I. en faveur de *Leonard de Vinci*, qui expira dans ses bras. Ce monarque, irrité d'entendre la basse envie murmurer autour de lui: *Vous voyez avec regret*, dit-il à ses courtisans, *l'honneur que je fais à ce grand peintre; sachez qu'en un jour je peux faire mille hommes comme vous, & que Dieu seul peut créer un homme comme celui-là.*

PHILIPPE II. donna à *Peregrino de Bologne* le titre de Marquis, & des domaines dans le Milanois proportionnés à cette dignité.

PHILIPPE IV. nomma *Pierre-Paul Rubens* son ambassadeur en Angleterre. Le roi Charles le reçut avec les marques de l'estime la plus particulière; le créa chevalier du Bain; & lui fit tous les honneurs que le talent supérieur mérite parmi les gens d'esprit, & souvent même arrache aux plus stupides: & Rubens, à son retour en Espagne, reçut la clé de gentilhomme de la chambre.

La noblesse & les arts ont eu, de tout temps, une si grande liaison ensemble en Espagne, que nous avons vu les *Christo-*

val Lopez, les *Antonio Rincon*, les *Balthasar & Alonso Alvarez*, les *Nicolas de Frias*, les *Diego Romulo*, les *Joseph de Ribera*, les *Juan Caro de Torres*, les *Juan de Jauregui* & les *Diego Velasquez*, décorer leurs chef-d'œuvres de la croix de saint Jacques, de celle de Calatrava, & d'autres dignités nationales ou étrangères.

CES distinctions ont toujours été plus ou moins pratiquées, à proportion que les états ont été sur un meilleur ou sur un plus mauvais pié. Dans les tems heureux de la Grece, dans les beaux jours de Rome, la base & le fondement de la meilleure éducation étoit l'art du dessein, comme aujourd'hui l'art de lire & d'écrire. Tout noble qui l'ignoroit, étoit réputé inhabile à quelque emploi que ce fût; & cette connoissance étoit si estimée, qu'on en défendoit l'exercice aux esclaves.

LA vérité de l'histoire & la chronologie s'accordent ensemble, pour nous attester que cette noble étude, & celle des autres arts liberaux, périrent sous les ruines de l'empire, & dans l'Espagne (selon Ambroise de Morales) vers le quatrieme

siècle, sous Arcadius & Honorius. La marque & la démonstration la plus convainquante de cette vérité, sont les médailles des siècles postérieurs, médailles qu'on trouve en foule dans les cabinets pour la honte de ces siècles, dans lesquelles à peine reconnoît-on les moindres traces de dessein, & qui ne sont bonnes à conserver, que pour former un corps d'histoire chronologique : c'est ce qu'elles représentent, que les curieux raisonnables cherchent, & non la façon dont elles le représentent. Cette ignorance grossière étoit venue à un tel point, que, selon Vasari, dans les vies de *Cimabue* & de *Grocio*, on ne savoit pas qu'elle fût ignorance ; on prenoit les ouvrages les plus brutes pour des chef-d'œuvres ; & dans les ténèbres les plus épaisses, on se croyoit fort éclairé, parce qu'on avoit conservé la croyance du Christianisme, parmi des nations infidèles, dont le pays étoit inondé & sous le joug des Mahométans.

Aussi le roi Ferdinand & la reine Isabelle attachèrent leurs soins à délivrer cette seconde terre d'une si vile & si contagieuse ivraye. Ce coup une fois porté,

les arts recommencerent à fleurir; les génies à s'élever; & depuis le regne de Jean II. & plus encore de Ferdinand, son successeur immédiat, l'Espagne donna à toute l'Europe des signes de son aptitude aux sciences & à l'étude. Jusques-là ç'avoit été parmi nous le siècle de fer des beaux arts; le pinceau, la règle & le ciseau s'étoient transformés en épées; le bruit de la guerre avoit fait taire les muses. Sous un Ferdinand, les talens osèrent reparoître. Voilà l'époque heureuse de leur siècle d'argent. Aujourd'hui un nouveau Ferdinand fait éclore leur siècle d'or, par l'érection de cette noble académie, que sa bonté établit dans son palais; que sa générosité comble de dons; que sa justice recompense; que sa magnanimité honore; & que son zèle protège. Il y réunit les plus sublimes génies; il y ouvre les portes à un nouveau temple de la renommée; à un asile pour l'indigence; à une école pour l'éducation; à une ressource contre l'oïveté; à une digne carrière pour l'activité de la jeunesse.

L'APPLAUDISSEMENT distingué, dont nous honore l'univers, nous est acquis par ces arts illustres, enfans du dessein, à qui

seul appartiennent la juste position & les contours certains de la figure, la profonde contemplation de la perspective dans l'assemblage des lumieres & des corps, l'exactitude dans l'arrangement des détails.

QUELLE sagacité ! quelle force de génie ! quelle profonde étude n'a-t-il pas fallu pour concevoir distinctement ce nombre infini d'idées variées, que fournit la mer immense, sans bornes & sans fond des trois mondes, raisonnable, sensitif & végétale ; pour connoître, sentir & rendre la différence des sujets, des sexes & des âges, les mœurs, les coutumes, les passions ! Aussi la pratique nous enseigne, & l'expérience nous a toujours démontré, que les plus grands artistes n'ont jamais excellé que dans l'une de ces parties. Parmi nous, *Claude Coello* s'est distingué dans les contours ; *Roque Ponce*, dans les perspectives ; *Jean de Toledé*, dans les batailles ; *Benoît Miguel Reco*, dans les paysages ; *François Herrera*, dans les pêches & les sujets de marines ; *Jean Labrador*, dans les fruits ; *Arellano*, dans les fleurs ; *Murillo & Valero*, dans les portraits ; *Rici*, dans l'his-

toire; *Cespedes & Cani*, dans le coloris; *Velasquez & Carreño*, dans les teintes.

QUEL art, quelle science peut se vanter de ne point avoir besoin du dessein? Que deviendrait l'anatomie sans ce secours, qui rend jusqu'aux parties les plus déliées de la structure humaine? Que deviendraient la botanique & l'histoire naturelle, sans le crayon, sans le pinceau, ou sans le burin, qui, rivaux de la nature même, reproduisent ses productions, & parlent aux yeux aussi énergiquement qu'elle? Que deviendraient la géométrie & les sciences mathématiques, sans traits, sans lignes, sans figures?

Si, de son côté, le dessein sert utilement les sciences, l'architecture & la sculpture fournissent du leur au physicien une multitude de machines & d'instrumens pour la pratique de la philosophie expérimentale, qui fait de jour en jour des progrès prodigieux dans toutes les écoles, les sociétés & les académies de l'Europe.

C'EST elle, qui tire les mécaniques de leur sphere basse & rampante, pour les

élever à des usages sérieux & utiles ; c'est elle qui les a instruits à construire des modeles en petit , proprement faits & bien proportionnés , par le moyen desquels nous sommes à portée de juger des effets d'une machine projetée , d'en compter les parties avant qu'elle existe , d'en combiner le jeu avant qu'elle joue , d'en approuver ou d'en rejeter , d'en perfectionner ou d'en réformer la structure ; ce qui ne seroit plus praticable , si l'on eût commencé par l'exécution , qui ne permet ni correction , ni avis. Elle répand sur tout un génie d'ordre , de regle & de symmétrie ; l'ouvrier même , habitué à voir des objets corrects , met aussi , comme par instinct , de la correction dans ses ouvrages. On sent qu'il faut du dessein au fondeur , au tapissier , au brodeur , à l'orfèvre , au décorateur , à l'entrepreneur de fêtes , de théâtres , & d'arcs de triomphes : mais pouvoit-on esperer que le ferrurier , le jardinier , l'ébéniste , & autres gens de professions semblables , s'astraindroient à quelques regles ? Les matieres qu'ils employent ne sont-elles pas trop opiniâtres , trop étrangères & trop inflexibles , pour céder aux doux contours , aux molles attitudes , & aux belles

variétés du dessein ? Cependant l'expérience journalière prouve que rien ne lui résiste ; & l'on a vû des artisans , dessinateurs sans le savoir , par un effet de l'ascendant des arts sur nos esprits , charmer & surprendre par les chef-d'œuvres qui sortoient de leurs mains. Mais combien ces chef-d'œuvres doivent-ils encore devenir plus communs , quand l'ouvrier sera guidé par les regles certaines du dessein ! Aussi , quelles formes agréables & gracieuses ne voyons-nous pas aujourd'hui , & ne pouvons-nous pas espérer de voir par la suite dans toutes les productions ? Examinons un parterre de jardin , un carrelage à symétrie , un cabinet , un vase , un châssis , une boîte , enfin jusqu'aux moindres ustenciles & meubles du plus grand usage ; nous leur trouverons pour mérite , dans leur exécution , le bon goût , la grace & un certain air de dessein.

LE fer , qu'à peine avoit-on employé jusqu'à présent à autre chose , qu'à des armes , des grilles & des chaînes , devient maniable & docile ; il cede à la féconde imagination du dessinateur ; & dans les balcons des fenêtres , les arcs ,

les églises , & les entrées des grands palais , non-seulement il donne à la vûe une entrée commode ; mais il facilite , augmente la symétrie , & embellit le bâtiment. Il n'y a point d'espece d'ouvrage , qui ne soit soumise aux loix harmoniques du dessein , & qui n'en devienne ou plus commode , ou plus riante.

[Ici l'orateur s'appuie d'un passage de saint Augustin , pour prouver que la symétrie embellit un bâtiment. Si la citation eût été de Vitruve ou de Palladio , je l'aurois transcrite comme le reste ; mais je ne crois pas qu'il faille prodiguer les peres de l'église dans des matieres purement profanes ; leur place est dans les traités qui roulent sur les dogmes , ou sur la morale chrétienne.]

Qui pourroit nombrer , continue l'orateur , ce que contient l'univers ? Jettons les yeux sur les plaines de l'air ; elles sont remplies d'une multitude infinie d'oiseaux. Voyons la mer ; elle nous étonne par l'extraordinaire abondance & la variété de ses poissons. Si nous fixons nos regards sur la terre ; elle nous présente un assemblage immense d'arbres , de plantes , de fruits & de

fleurs. L'horreur des tempêtes qui, dans des orages terribles & menaçans, obscurcissent l'atmosphère, & bouleversent l'océan; la riante parure des prairies émaillées des dons de zéphir & du printems; la triste aridité des plaines sablonneuses & desertes; le verd des pâturages; l'auguste silence & la nuit respectable des forêts; l'impétuosité des torrens; le doux gazouillement des ruisseaux; la marche lente & majestueuse des grands fleuves: tout est matière pour l'imagination échauffée, & pour la main industrieuse d'un grand artiste.

IL ne trouve pas un champ moins vaste dans la peinture des animaux: non-seulement il en marque les especes diverses, & les formes; il en exprime encore la nature, les qualités & le génie. Il rend sensibles la fierté du tigre, la majesté du lion, la fougue du cheval, la lenteur du bœuf. Enfin, l'homme qui, dans l'immense spectacle de l'univers, est la plus digne & la plus merveilleuse espece, est aussi le plus bel objet pour ces arts divins; arts, qui non-seulement expriment sa figure & les mouvemens, mais même diversifient

& rendent au vif les coutumes, son caractère, ses passions, la raison, la prudence, ses avis, sa stupidité, son ennui, ses fureurs ; ils peignent les idées & les passions, la timidité, la colere, la force, la douceur, la générosité, le pouvoir ; ils copient l'amour, l'esperance, la haine, la tristesse & le dépit.

Aussi leurs bornes ne sont-elles point fixes, & ces arts si puissans les reculent & les éloignent à leur volonté ; ils ne s'arrêtent pas à la matiere seule, ils pénétrent jusqu'aux êtres spirituels, & à la sphere infinie des sentimens. Simonide avoit raison d'appeller la poësie *peinture parlante*, & la peinture *poësie muette* ; car il y a des tableaux qui parlent, & des poëmes qui peignent. Le seul Homere donna par deux vers au grand Phidias l'idée d'une statue de Jupiter ; Euphanor peignit aussi le maître des dieux d'après ces mêmes vers.

Si l'éloquence transporte & imprime dans nos ames, par le sens de l'ouïe, des mouvemens & des passions ; ces arts en font autant par l'organe de la vûe. L'histoire nous récite les actions des grands hommes de l'antiquité ; la peinture

re & la sculpture font quelque chose de plus énergique , elles nous les montrent. *Porcie* , se séparant de Brutus qui vole en Grece contre Octave & Antoine , jette les yeux sur un tableau d'Andromaque , recevant les tristes adieux de son cher Hector qui va combattre Achille ; elle tombe évanouie. La statue du philosophe *Polémon* corrige & retire de la débauche une courtisane , qui , jusqu'à ce moment, s'étoit fait honneur de ses excès. Celle d'*Alexandre*, à Cadix, fait rougir César sur l'inaction de sa jeunesse , & l'obscurité de son nom.

Quoique tous ces effets prodigieux paroissent n'appartenir qu'à la peinture & à la sculpture , l'architecture ne leur cede point en mérite. Sans m'arrêter à prouver que le dessein est sa base essentielle , comme aux deux autres arts ; je démontrerai aisément que l'objet de l'architecture est aussi noble & aussi universel que le leur , & en même tems plus utile à la société ; elle prépare une retraite agréable & commode , stable & sûre , à l'abri des ennemis & de leurs insultes, où, après les travaux & les fatigues, on trouve la tranquillité & le repos.

L'ARCHITECTURE élève des temples augustes pour les dieux, de magnifiques palais pour les princes & les grands de la terre, de sûres forteresses pour la tranquillité des citoyens, des digues invincibles contre l'impétuosité des torrens : elle couvre les mers de vaisseaux : elle est enfin, à proprement dire, la philosophie naturelle même, la science universelle des mesures de la grandeur & du mouvement, puisqu'elle instruit de la position dans laquelle on doit ranger les pierres, de la résistance absolue & relative des corps, du centre de leur gravité, des rapports de leur poids & de leur volume. Elle connoît quelle doit être la courbure des plus grands arcs & des voûtes les plus hardies ; quel doit être leur poids central ; qui sont ceux qui admettent dans les ponts une plus grande quantité d'eau ; quelle pointe forme une opposition plus solide au cours impétueux d'un torrent ; quels liens sont en même tems & plus forts & plus légers.

VOILA l'emploi de l'architecture dans sa fin & dans son point de vûe général : voyons à présent la grandeur des moyens qui la dirigent ; nous trouverons que le

suprême architecte de l'univers n'en emploie pas d'autres dans sa continuelle création. Le mouvement & le repos doivent être regardés comme les deux uniques agens , par quoi le créateur de toutes choses perfectionne , avec une incomparable simplicité , son magnifique & immense édifice ; la science de la nature se renferme donc dans la connoissance de la force des corps , soit en repos , soit en mouvement , ; & c'est de cette science que l'architecture tire les principes , d'après lesquels elle donne l'ordre & le site convenable à la matiere , mesure & combine le mouvement , la pesanteur & la résistance des corps solides ou fluides , & les forces diverses & contraires des masses qui agissent en sens opposés.

L'ORATEUR , après cet éloge un peu verbeux de l'architecture , passe sans transition à l'énumération des architectes. On croit , par son début , qu'il va parler des rois , des princes & des grands qui se sont appliqués à l'architecture.

PARMI plusieurs grands princes qui s'en occuperent , l'empereur Adrien , dit-il , l'honora d'une singulière distinc-

tion. Il en reste là, & se rabat tout à coup sur quelques particuliers Espagnols ; (car il ne fait pas l'honneur aux autres nations d'en nommer aucuns architectes.) En Espagne, dit-il, on a vû pratiquer cet art avec succès par le fameux *Caramuel* ; par *Alonse de Covarruvias*, pere de don *Diegue*, président de Castille ; par *Diegue de Siloe*, qui fit le plan & la construction de la cathédrale & du palais de Grenade ; par *Antonio Arse*, qui introduisit le bon goût & la délicatesse de l'architecture dans les ouvrages d'orfèvrerie ; par le pere *Lorenzo de san Nicolao*, récolet augustin ; par le docteur *Thomas-Vincent Fosca*, dont les écrits font mieux connoître la sublime imagination, que tous les éloges que j'en pourrois faire ; par *Henri Arse*, qui n'a point de rivaux dans l'ordre gothique, & qui nous a laissé, pour preuves de la richesse de son génie, les prisons de Léon, de Toledé, de Cordoue & de Sarragosse. *Juan Arse* s'est aussi montré architecte par la variété des mesures ; & récemment le P. *François Gomez* a fait preuves d'un goût exquis, & d'une profonde intelligence, tant dans l'architecture que dans les mécaniques.

C'est à dessein, que j'ai mis à la fin de ce catalogue des héros de notre moderne architecture, *Jean-Baptiste Toledan*, qui seul a conçu, perfectionné & mis au jour le plan de ce chef-d'œuvre de l'art, l'étonnement des étrangers, cet objet de tout le pouvoir du plus grand monarque du monde, cette huitième merveille du monde: je parle de l'Escorial; mais, comme une mort trop prompte le priva de la gloire de l'exécution, l'honneur du plan même resta à un autre illustre Espagnol, nommé *Juan de Herrera*, qu'on chargea de la construction. Pour *Toledan*, on oublia jusqu'à son nom, & on ne le désigna plus que par celui de sa patrie. Ce qui a donné aux étrangers le prétexte d'attribuer l'idée & le dessein de cette merveille de l'architecture à Jacques *Barocio*, vulgairement appelé *Vignole*, sous le frivole & ridicule prétexte, que ce dessein est conforme à tous ses préceptes; raison d'après laquelle on pourroit également en donner l'invention à *Vitruve*, & à tous ceux qui ont écrit sur l'ordre dorique, dont toutes les règles sont observées dans ce superbe monument; ou même attri-

buer à Vignole tel édifice d'ordre corinthien qu'on voudra , puisque , enchérisant sur les anciens architectes Grecs & Romains , il a réduit cet ordre à une méthode meilleure , plus régulière , & moins embrouillée.

Je me flatte , Messieurs , que vous voudrez bien me pardonner cette digression , qui même n'est pas entièrement étrangère à mon sujet , puisque tournant à la gloire d'un architecte , elle réjaillit sur l'architecture.

AUTRE passage brusque sans transition.
La sainte Écriture , dit tout de suite notre orateur , traitant de la construction du tabernacle , & depuis du temple de Jérusalem , qui lui fut substitué , nous instruit d'une particularité très-glorieuse pour l'architecture , & qui met le dernier trait à ce qu'on peut dire à son éloge. Elle dit , que Dieu voulut être le premier architecte de ces deux grands ouvrages , & que de sa main divine il traça le plan , qu'il remit entre celles de Moïse & de David , pour servir de modèles aux maîtres qui devoient être employés à leur construction. Et afin que

l'exécution répondit à la sublimité & à la grandeur du dessein, l'Ecriture ajoute, *que Dieu remplit de son divin esprit Beselehel, destiné à conduire la fabrique du tabernacle ; c'est-à-dire, pour employer littéralement le texte sacré, il le remplit de sagesse, d'intelligence, & de science en toute espece d'ouvrages, pour inventer, autant que l'art le demande, en or, en argent, en étain, en marbre, en pierres précieuses & en bois. Il destina Otoliab pour seconder Beselehel, qu'il remplit de sagesse, dit le texte, comme vous les autres ouvriers, pour comprendre & exécuter ses ordres. Cette même grace, pour l'honneur de l'architecture, se répéta dans Hiram, qui présida, par ordre de Salomon, sur tous les ouvriers destinés à la construction du temple de Jérusalem.*

NE croyez pas que j'oublie, pour terminer dignement cet éloge, une circonstance aussi remarquable, & qui ne fait pas moins d'honneur aux arts dont je parle : ils ne furent point dédaignés par le Créateur suprême qui, dans la construction de l'arche de Noé, assujettit cet ouvrage à certaines proportions, & à des mesures finies.

CE saint patriarche & sa famille, sortis de cette arche, entrèrent dans les plaines de *Sennaar*; là, cherchant un remède à la destruction générale & au naufrage de toute son espece, l'homme eût recours à l'étude de ce souverain livre, que la sage main de l'auteur de la nature lui avoit mis sous les yeux en caractère de feu & de lumière; je veux dire, à l'astronomie. La sérénité du ciel, le manque d'habitation, la nécessité de pourvoir à sa subsistance par le travail du labourage, & par conséquent d'observer les saisons les plus propres aux semailles, aux labours & aux récoltes, rendirent l'homme astronome & peintre.

REDUIT à ces bornes étroites & aux objets sensibles & matériels qui étoient sortis avec lui de l'arche, pour peupler la terre & étendre son empire, il recourut à la science du dessein, comme à son unique ressource; & trouvant entre les animaux qui l'accompagnoient & le ciel qui le couvroit une certaine analogie, il divisa la carrière annuelle du Soleil en douze parties ou maisons, comme correspondantes au cours menstruel

de la Lune, distinguant ces maisons par la figure des choses qu'il avoit entrepris de dessiner sur le premier tronc d'arbre, sur l'ardoise ou telle autre matiere que le hazard lui présentoit.

La série des opérations & des travaux dans la culture de la terre pendant tout le cours de l'année, fut réduite à 12. figures. *Voici les raisons*, dit Macrobe, *qui donnerent aux deux signes que nous appellons barrières de la carrière du Soleil, les noms de cancer & de capricorne : l'un marche à reculons, comme le Soleil quand il retrograde ; l'autre aime à grimper & à escalader ; ainsi le Soleil, au point du Capricorne, point le plus bas de sa route, commence à monter aussi.*

Les autres signes du Zodiaque ont les mêmes rapports avec le dessein, & quelque signification analogue à l'objet dont ils tirent leur dénomination. Ainsi un lion dessiné annonçoit que les chaleurs brûlantes du mois de Juillet achevoient de mûrir le blé : une fille, tenant dans sa main une poignée d'épis, caractérisoit le mois d'Août, emblème dont l'écriture sainte nous donne un témoignage authentique dans Ruth la moissonneuse.

Ces premiers essais de dessein , qui fixoient le tems où certains ouvrages communs & d'intérêt public devoient se faire , où certaines solennités & pratiques religieuses devoient s'observer , parurent si convenables & si utiles, que toutes les nations en adopterent l'usage, pour avertir les particuliers de certains points essentiels qu'ils ne pouvoient ignorer sans se faire tort. La même pratique s'est perpétuée jusqu'aujourd'hui dans les devises & emblèmes qui nous convient à des divertissemens & des fêtes, qui nous animent au combat & au carnage , &c.

CHAM & ses enfans dans l'Egypte où ils s'établirent , outre la variété & la multitude de signes , de figures & d'hiéroglyphes , trouverent une écriture symbolique , dont le Chinois présomptueux se vante d'avoir les restes , & dont on trouve en Egypte des vestiges sur les pyramides & les obelisques , monumens dont quelques-uns sont contemporains au déluge. Malheureusement ces emblèmes , innocens dans leur institution , conduisirent l'homme ignorant & aveugle à une honteuse idolâtrie. Par la suite des tems une écriture plus aisée de-

venant plus vulgaire, ils oublièrent l'ancienne qui leur parut mystérieuse, crurent y trouver des Dieux en aussi grand nombre qu'ils virent de différens symboles mystérieux & inconnus : & pour rendre raison de tant de diverses représentations d'hommes, de femmes, d'habillemens, d'instrumens, d'animaux & d'autres choses, ils les interprétoient historiquement, & prétendoient voir dans ces bas-reliefs & ces peintures hiéroglyphiques tous les songes qu'ils avoient eus sur leur religion & sur leurs ancêtres. L'image du soleil, qui anime & gouverne la nature, étoit un homme armé d'une verge ou d'un sceptre ; ils l'appellerent *Osiris*, qui signifioit dans leur idiome *conducteur*, *inspecteur* ou *roi*. La terre, qui produit tout, fut représentée sous l'emblème d'une femme féconde, dont on varia les attributs, suivant les fêtes, les occasions & les travaux qu'on vouloit annoncer au peuple ; ils la nommerent *Isis*, qui signifie la *mere* ou la *reine*. Enfin le vulgaire grossier & superstitieux prit le signe pour la chose signifiée, l'image pour la réalité, l'ombre pour le corps, l'idée d'un roi en peinture pour un véritable monarque, qui

qui gouvernoit le ciel , ayant établi son trône & sa résidence dans le Soleil ; & l'idée d'une femme symbolique, pour une reine réelle & effective.

Non-seulement il résulte de cette foible ébauche, que la connoissance du dessein a précédé toutes les autres connoissances de l'homme ; mais même qu'il lui étoit nécessaire pour sa conservation ; & que Dieu, cherchant à le corriger & non à l'anéantir, communiqua aux hommes, par Adam & par Noé, un goût héréditaire pour cet art, aussi essentiel que salutaire. On s'en tint même là pendant plusieurs siècles, & on faisoit avec le dessein une grande partie de ce qu'on fit par la suite avec l'écriture. Pourtant, on en vint à sentir le mérite de ce nouvel art, sans contredit, le plus utile, le plus commode & le plus admirable qu'il y ait au monde, pour établir entre les hommes une communication universelle d'idées, de perceptions & de sentimens.

MAIS à quoi pensai-je, de mettre en parallèle le dessein, ce pere commun de nos arts liberaux, avec l'art d'écrire ? Les rivaux d'*Appelles*, à la cour de *Ptolémée*, roi d'*Egypte*, sollicitèrent un

courtisan d'inviter ce peintre à dîner au nom du roi, persuadés qu'une semblable témérité, attribuée à l'effet de son génie présomptueux & suffisant, lui attireroit l'indignation d'un prince, qui le regardoit avec une sorte de dédain. Irrité effectivement de le voir à sa table, le roi lui demanda, *qui l'avoit convié ?* Appelles, que sa vive imagination & la sublimité de son esprit rendoient supérieur à tout événement, ne pouvant, comme étranger à la cour & dans ce palais, rendre raison de cette action, recourut au langage de sa main; & avec un charbon, en quatre traits il traça sur la muraille le portrait de Ptolomée, au grand étonnement du monarque même. Changé tout-à-coup par ce miracle de l'art, le roi traita ce grand homme avec la distinction qu'il méritoit; il respecta son rare talent; & ses lâches rivaux ne recueillirent de leur basse cabale, que le mépris & la honte, digne récompense de leur infâme jalousie.

CE discours est terminé par l'éloge du protecteur & des académiciens, tant honoraires qu'artistes, éloge qui perd toujours

a être transplanté , comme une nuance de fleur perd a être séparée du coup d'œil général du parterre , où elle tenoit une place honorable.

Voilà le discours de don Tiburcio , tel qu'il a été prononcé , à de légers changemens près qu'exigeoit nécessairement le génie de notre langue. Je crains bien même de ne l'avoir pas assez altéré , pour le mettre au goût de nos lecteurs François : mais ce n'est pas le but que je me suis proposé. J'ai voulu montrer à Paris un discours qui a été très - applaudi en Espagne , sur - tout des artistes & des amateurs ; parce que c'est faire par-là l'histoire littéraire d'un pays , & déterminer, pour ainsi dire, la mesure du goût qui y regne. Si dans la suite l'Espagne fait de nouveaux progrès dans l'art oratoire , (& dans quel art n'en fera-t-elle pas avec le roi qui la gouverne , & le ministre qui sert ce roi ?) on saura qu'en 1753. le discours de don Tiburcio étoit assez bon pour plaire à la nation. Et quel est celui de nos beaux esprits , tenant le haut bout dans la république des lettres , qui puisse s'assurer que l'estime , dont il jouit , ne tient pas au goût par-

riculier de son siecle & de sa nation , & qu'il passera de siecle en siecle avec une réputation toujours égale , comme Homere , Horace & Virgile. Il faut être prodigieusement beau, pour plaire à tout le monde : mais il faut l'être encore bien davantage , pour plaire dans tous les tems.



*ESSAI sur la Longitude , daté de
Fontainebleau , dans la Caroline
Meridionale , le 4 Mai 1752. ex-
trait du London-Magazine, Août,
1752. p. 85.*

N OUS ne nous sommes pas enga-
gés à ne donner jamais que des
extraits d'ouvrages assez étendus pour
faire volume. Un mémoire, une disser-
tation interessante par son objet & par
la maniere dont-on l'a traitée, est aussi
de notre ressort, quand elle n'auroit pas
cinq cents pages. Nous estimons autant
l'or en paillettes ou en poudre, qu'en
vaisselle ou en monnoie. L'essai sur la
longitude, que nous donnons ici, est une
lettre écrite par un savant de Philadel-
phie, à son ami, à Londres, qui l'a com-
muniquée à la Societé royale, où elle a
été lûe avec applaudissement; ce même
ami, pour la répandre davantage l'a en-
suite fait inserer dans un journal de Lon-

dres ; & nous comptons enrichir le nôtre , en l'y insérant aussi.

ELLE contient des procédés neufs qui , s'ils n'achevent la précieuse découverte dont il s'agit , mettent au moins sur la voie & en approchent de fort près ; puisqu'ils'amènent les longitudes au même degré de certitude qu'on a déjà pour les latitudes.

CE qui empêche , à mon avis , dit l'auteur de l'essai , qu'on ne résolve le problème des longitudes , c'est l'idée dont-on se prévient , qu'il faudroit préalablement inventer quelque machine , pour mesurer l'espace d'un jour solaire , qu'on suppose communément être de vingt-quatre heures ; ce que je ne crois ni nécessaire , ni praticable , à cause de l'inégalité de ces jours. Car le tems que met aujourd'hui l'ombre à revenir au point de midi sur un cadran solaire , n'est pas égal au tems qu'elle a mis hier à parcourir le même espace ; & cette inégalité est proportionnelle à la position plus ou moins avancée du soleil dans l'écliptique.

L'UNIQUE période de tems nécessaire à mesurer , seroit celui du mouve-

ment journalier de la terre sur son axe ; ce qui peut être déterminé avec la plus exacte précision , par les directions qui suivent.

COMME les révolutions de la terre autour de son axe, d'Occident en Orient, se font toutes dans des tems égaux ; ainsi toutes les étoiles fixes, soit qu'elles se levent ou se couchent, ou restent sur l'horison, doivent paroître faire leurs révolutions dans la même égalité de tems, si on les observe d'un endroit particulier. Ayez donc simplement une horloge de sable, qui fournisse tout ce période, & qu'il ne faille renverser qu'une fois à chaque révolution. On pourroit peut-être faire des horloges à ressorts, pour répondre au même effet ; mais, selon moi, rien n'est si exact que le sable.

MUNI de ce chronometre *, prenez un tuyau, dont le diametre n'excede pas le diametre apparent d'une étoile ; dirigez le, la nuit, vers telle des étoiles qu'il vous plaira ; & au moment où le centre de l'étoile répondra à celui de votre tuyau, fixez le tuyau & retournez votre sable. La nuit d'après, voyez si

* Mesure du tems.

vosre fable à fini de couler ou non , à l'instant où la même étoile vient s'enfiler dans vosre tuyau , qui doit demeurer dans la même position que la première fois. Répétez la même observation, chaque nuit , ôtant ou ajoutant autant de fable qu'il faudra , pour que l'instant du retour de l'étoile & celui de la fin de vosre fable ne soient plus qu'un.

VOSRE fable étant ainsi réglé , pour connoître la longitude sur mer avec beaucoup d'exactitude , observez une des regles générales que je vais dire.

La déclinaison de la première étoile de la ceinture d'*Orion* , mentionnée par le pere *Rubec* , étant d'environ trente minutes au Sud , nous la supposons sur la ligne équinoctiale , quoique l'amplitude puisse causer quelque erreur , si la latitude est de plus de cinquante degrés au Nord ou au Sud. Cela supposé , si vous renversez vosre fable au lever ou au coucher de cette étoile , plusieurs jours de suite, en restant toujours sous le même méridien , vous trouverez que vosre fable aura fini, chaque fois, à l'instant même du lever ou du coucher de cette étoile. Mais si vous allez vers l'O-

rient ou le Couchant, la difference entre l'un ou l'autre sera égale en tems à votre difference de longitude Orientale ou Occidentale, en supposant qu'un degré, sur l'équateur, soit égal à quatre minutes, & quinze degrés à une heure, &c. Mais comme cette étoile n'est pas visible depuis la mi-Avril jusqu'à la mi-Juillet, particulièrement dans l'hémisphere septentrional, relativement auquel elle se leve plusieurs jours de suite après le soleil, & se couche auparavant; & que d'ailleurs n'étant pas une des étoiles les plus brillantes, elle est sujette à être obscurcie par des brouillards; je viens à la seconde regle générale, que j'estime encore plus utile.

OBSERVEZ deux étoiles près du pôle, dont l'ascension droite soit la même; ou deux étoiles, dont la difference de l'ascension droite soit de douze heures: les premières viennent toujours sur le méridien en même-tems, soit au-dessus ou au-dessous du pôle; les dernières viennent également sur le méridien en même-tems, mais elles ont toujours le pôle entre deux; les unes ou les autres serviroient également. Par exemple, l'étoile

du flanc de *Cassiopee*, l'étoile Polaire, & les antépénultiemes de la queue de la grande Ourse, viennent sur le méridien à peu près en même-tems. Quand vous trouverez les étoiles, que vous avez envie d'observer, près du méridien, ayez un fil pendu verticalement avec un plomb au bout; remarquez quand elles coupent le fil, & tournez en cet instant votre sable. Si vous répétez ce procédé plusieurs jours de suite sous le même méridien, vous verrez toujours votre sable finir à l'instant où ces étoiles reviendront couper votre fil; mais si vous allez vers l'orient ou vers l'occident, la difference sera égale à votre difference de longitude orientale ou occidentale, comme nous avons déjà dit.

L'ÉTOILE polaire n'étant jamais au-dessus de deux degrés & demi du méridien d'aucun endroit, elle fera d'un usage perpétuel pour les observations, dans l'hémisphere septentrional. On peut observer, de même, d'autres étoiles remarquables; car il n'est pas essentiel, que les étoiles observées soient directement sur le méridien, pourvu qu'elles en approchent; tout ce qui est requis, c'est une

position qui puisse être déterminée avec certitude : les deux premières étoiles de la grande ourse seront d'un usage excellent , parce qu'elles sont sur le méridien presque en même tems. En un mot , on trouve des étoiles d'une grandeur suffisante dans toutes les constellations voisines du pôle , telles qu'*Auriga* , *Persee* , *Cassiopee* , *Cepheée* , la petite & la grande *Ourse* , &c. en sorte , qu'en tous les temps de l'année , on aura des étoiles à choisir pour ces observations , soit au-dessus , ou au-dessous du pôle , selon qu'elles sont plus convenables à la latitude de l'observateur. Car il faut remarquer , que si votre latitude est moindre que trente-cinq degrés , les étoiles sur le méridien , au-dessus du pôle , peuvent être en ce cas mieux observées ; mais si votre latitude est de plus de trente-cinq degrés , alors celles d'au-dessous du pôle conviendront mieux. On peut faire de la même maniere des observations dans l'hémisphere austral. Il y a deux étoiles dans les croisières , dont l'ascension droite est la même , selon les observations de M. *Edmond Halley*. Il y a aussi d'autres constellations autour du pôle austral , qui serviront , sans doute , pour les observa-

tions, de même que celles de l'hémisphère septentrional, & qui peuvent être utiles à ceux qui naviguent dans cette partie du monde.

Pour montrer donc, par un exemple, l'utilité de ce que je viens d'avancer; supposez un navire au cap *Lezard*, prêt à faire voile, le premier Avril, pour le continent de l'*Amérique*: comme dans ce tems-là, la première étoile de la ceinture d'*Orion* est invisible, il faudra prendre une étoile voisine du pôle; & comme le pôle est en cet endroit élevé de cinquante degrés, il vaut mieux prendre une étoile, dont le méridien soit sous le pôle; on la peut trouver dans le flanc de *Cassiopee*, à onze heures de la nuit. Etant donc pourvû d'un sable, réglé de la manière que nous avons dit, on observera soigneusement, par le moyen du fil à plomb, le tems où l'étoile vient sur le méridien, ou plutôt directement sous l'étoile polaire; au moment que le fil coupe les deux étoiles, tournez votre sable, & commencez votre voyage. Etant ponctuellement tourné, à l'instant même qu'il finira, il vous montrera le tems où ces étoiles viennent sur le mé-

ridien du cap *Lezard*, ou de l'endroit d'où vous êtes parti ; votre fil & votre plomb vous montreront , quand elles viennent sur le méridien de l'endroit , où le navire se trouve ; & une bonne montre , ou pendule à ressort , vous montrera le tems moyen , en heures & minutes ; ce qui donne l'angle au pôle , toujours égal à la différence de longitude.

SUPPOSONS qu'après vingt jours de navigation , lescites étoiles viennent sur le méridien du cap *Lezard*, ou de l'endroit d'où l'on est parti , deux heures & quarante-cinq minutes plutôt que sur le méridien de l'endroit où le navire se trouve ; ou , ce qui est la même chose , que votre sable a été tourné deux heures quarante-cinq minutes avant que ces étoiles viennent à la même position , qui a été observée avant votre départ. Vous en pouvez conclurre , que votre différence de longitude occidentale est d'un degré quinze minutes ; deux heures quarante-cinq minutes , réduites en degrés & minutes , étant égales à quarante & un degrés quinze minutes. Il faut observer que , si votre sable est au bout , avant que l'étoile vienne sur le méridien , la diffé-

rence de longitude est occidentale ; & que, si l'étoile vient sur le méridien avant que le sable soit écoulé, la différence de longitude est orientale. C'est ainsi, que vous pouvez connoître votre longitude, chaque nuit qu'il fait clair & serein ; & si vous avez soin de tourner votre sable au tems qu'il faut, vous n'aurez pas quinze minutes d'erreur dans le plus long voyage ; car l'observation peut se faire en moins d'une demi-minute.

EN diminuant votre latitude, l'étoile, que vous avez observée avant votre départ, peut se trouver sous l'horison ; ou, à la longueur du tems, peut venir sur le méridien avant la nuit. Dans chacun de ces cas, vous pouvez faire vos observations à tems par une autre étoile, en vous servant d'un autre sable ; & vous pouvez continuer votre journal avec la même exactitude, que quand vous faisiez vos observations par la première étoile. Il peut arriver que le sable, coulant toujours pendant un long espace de temps, use enfin l'orifice, à travers duquel il passe ; ou que les grains, par la friction continuelle des uns contre les autres, deviennent assez polis pour couler un peu

plus vite qu'au commencement ; mais on peut obvier à cela par des fables de réserve , qu'on substituera à ceux qui commenceroient à s'ufer.

L'UNIQUE objection contre cette méthode , c'est qu'elle est impraticable au-delà des cercles polaires , à cause de la continuation du soleil sur l'horison , dans le temps précisément où ces mers sont navigables ; mais comme les régions du dedans des cercles pôlaires ne sont qu'une petite partie du monde , & qu'il y a peu de navires qui les fréquentent , l'inconvénient n'est pas d'une grande considération.

ON peut vérifier le temps , aussi souvent que l'on veut , quand on est à terre , de la même manière que je l'ai indiqué en commençant , avec le tuyau & l'étoile.

ON peut trouver également la latitude , au moyen des étoiles fixes , dont la déclinaison est connue , avec cette précaution , qu'il faut toujours observer les étoiles , dont la hauteur méridienne est moindre que de soixante degrés.

*ESSAI sur la latitude moyenne , par
M. Gibbons ; extrait du London-
Magazine , Août , 1752. p. 219.*

LE dessein de cet essai est de fixer les latitudes moyennes entre deux endroits , assez précisément pour qu'il n'y ait point d'erreur sensible , & cela sans avoir recours aux tables , & sans se charger la mémoire. Tout mathématicien sait que la *Navigation* de Mercator est fondée sur une latitude moyenne ; d'où l'on tire cette règle générale , que la différence réelle de latitude d'un lieu est au *cosinus* de la vraie latitude moyenne , comme la différence de latitude méridionale est au rayon. D'après cette règle générale , on peut faire des tables , pour trouver les latitudes moyennes dans toutes les latitudes , avec autant d'exactitude , que par la méthode de Mercator ; puisque ces tables seroient faites sur les mêmes principes : mais nous aurions la même peine à trouver les latitudes moyennes par le moyen de ces tables , qu'à trouver les

parties méridionales par la méthode de Mercator. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai calculé la latitude moyenne par cette règle, pour chaque cinquième, dixième, quinzième, vingtième degré, &c. jusqu'à soixante & quinze degrés de latitude de l'Equateur : ensuite j'ai pris l'excès des latitudes pour chaque dixième, quinzième, vingtième degré, &c. jusqu'à soixante & quinze degrés ; & de ces excès, j'ai pris le moyen arithmétique. J'ai composé ainsi la table qui suit, que l'on peut apprendre en une demi-heure de tems ; & qui s'accorde plus avec la table de Mercator qu'aucune autre. Mais il faut observer, que dans tout cet Essai on entend, par excès des latitudes, la différence entre ces latitudes, soit qu'elles soient de la même dénomination ou non. Par exemple, si une latitude est de vingt-sept degrés, & l'autre de quarante-cinq degrés ; soit qu'une de ces latitudes soit septentrionale, & l'autre méridionale ; ou toutes deux septentrionales ou méridionales ; l'excès, ou la différence, est de dix-huit degrés, dans l'un ou l'autre cas. De cette règle générale, on déduit les deux cas qui suivent.

Premier cas. Quand les deux endroits

sont dans la latitude septentrionale, ou tous deux dans la latitude méridionale; la moitié de la somme des deux latitudes est la vraie latitude moyenne, si ce n'est quand l'excès ou différence des latitudes est,

10 ^d . Ajoûtez alors	0 ^d .	30'.
15 à la somme des	1	00
20 deux latitudes	2	00
25 . . .	3	00
30 . . .	4	00
35 . . .	5	30
40 . . .	7	00
45	9	00
50	11	00
55	13	00
60	15	30
65	18	00
70	21	00
75	24	30

la moitié de toute la somme est la vraie latitude moyenne, & la même que celle de Mercator.

Ce que j'éclaircirai par une variété d'exemples, en comparant cette regle avec la regle commune de trouver la

latitude moyenne, & avec la méthode de Mercator: c'est ainsi que le marinier pourra aisément juger de l'exactitude & de l'utilité de cette règle.

Exemples.

1^o. ON demande la latitude moyenne, entre le

nord-Foreland } 51^d. 28'. lat.
en 6^d. 24'. long. }

nord-Bergen, } 60. 16. sept.
en 11^d. 4'. orient. }

Leur somme monte à 111. 44.
& la moitié est la vraie latit.
moyenne 55^d. 52'.

2^o. ON demande la latitude moyenne entre les isles de

Ste. Hélène } 16^d. 6'. latit.
en 0^d. 26'. long. }

l'Ascension, } 8. 10. méridion.
en 7. 21'. occid. }

La somme monte à 24. 16.
la latit. moyenne est 12. 8.

LES longitudes & latitudes étant connues, on connoît la route & les distances.
Premierement, par latitude moyenne.

Exemp. 1^{er}. La route est au nord $16^{\text{d}}. 34'$.
Est, distance 551 min.

Exemp. sec. La route est au nord $40^{\text{d}}. 27'$.
Ouest, distance 625 min.

Secondement, par la méthode de Mercator.

Exem. 1^{er}. La route est au nord $16^{\text{d}}. 30'$.
Est, distance 551. min.

Exemple sec. La route est au nord $40^{\text{d}}. 27'$. Ouest, distance 625. min.

Nonobstant la variété des latitudes, la plus grande erreur, dans la route, n'est que de quatre minutes d'un degré; & pas d'un quart de mille dans la distance. Ce qui démontre que la méthode commune est juste, quand la différence des latitudes est de dix degrés & au-dessus: alors il faut avoir recours à la table; comme dans les exemples qui suivent.

3^o. On demande la latitude moyenne entre le

Cap Clear,	}	$51^{\text{d}}. 10'$. latit.
en $5^{\text{d}}. 16'$. long.		
& les Barbades,	}	$13. 10.$ sept.
en $52. 49.$ occid.		

à 38^{d} . de différence, ajoutez 6. 24.

La somme monte à $70. 44.$

La latitude moyenne est $35. 22.$

4°. On demande la lat. moyenne entre
la Baye des Taureaux ,
en 39^d. 31'. long. occid. & 47^d. 40'. } lat.
& l'isle S. Thomas 15^d. 12. long. orient. 00. 00. } sept.
à 47^d. 40. de différ. ajoutez 10. 4.
la somme monte à 57. 44.

La latitude moyenne est 28. 52.

Les longitude, latitude, & latitude
de moyenne étant connues, on trouvera
la route & la distance à peu près les mê-
mes que par Mercator; & l'on verra les
défauts de la regle commune.

Dans le troisieme exemple, par la re-
gle commune, la route est sud, 46^d. 39'.
Ouest, distance 332'.

Exemple 4°. La route est sud, 51^d. 9'. Est,
distance 4559'.

Par notre regle,

Exemple 3°. La route est sud, 45^d. 36'.
Ouest, distance 3259'.

4. La route est Sud 49^d. 56'.
Est, distance 4443. min.

Par Mercator,

Exemple 3°. La route est sud, 45^d. 39'.

Ouest, distance 3262. min.

4. La route est Sud, $49^{\text{d}}. 58'$.

Est, distance 4446 min.

Ces exemples montrent suffisamment les défauts de la règle commune.

Second cas.

Quand un endroit est dans la latitude septentrionale, & l'autre dans la latitude méridionale, le tiers de la somme des deux latitudes est la latitude moyenne.

Exemples.

10. On veut la latitude moyenne entre Madere,
 en $12^{\text{d}}. 08'$ long. } $32^{\text{d}}. 17'$ sept. } lat.
 & sainte Helene, }
 en $09. 26.$ occid. } $16. 06.$ mérid. }
 la somme monte à $48, 23.$
 dont le tiers est la
 latitude moyenne $16. 23$

20. On demande la lat. moyenne entre le cap S. Vincent,
 en $4^{\text{d}}. 18'$ long. } $37^{\text{d}} 6, 1.$ sept. } lat.
 & le cap de Horn, }
 en $74. 41.$ occid. } $57, 58.$ merid. }
 la somme monte à $95. 4.$
 dont le tiers est la
 latitude moyenne $31. 41.$

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on trouve la route & les distances.

Premierement, par la regle commune.

Exemple 1er. La route est Sud, $12^{\text{d}}. 26'$.
Est, distance 2973 min.

2. La route est Sud, $26^{\text{d}}. 00'$.
Ouest, distance 6346 min.

Par notre regle,

Exemple 1er. Route Sud, $13^{\text{d}}. 05'$.

Est, distance 2980 min.

2. Route Sud, $32. 13'$.
Ouest, distance 6742 min.

Par Mercator.

Exemple 1er. Route Sud, $13. 4.$

Est, distance 2980 min.

2. Route Sud, $32. 15.$ Ouest,
distance 6744 min.

Dans le dernier exemple, cette regle ne differe de Mercator, que de deux minutes, pour une distance de près de 7000, tandis que la regle commune en differe de près de 400 minutes. Mais cette regle

n'a pas lieu , premierement , quand la différence des latitudes est au-dessous de 10^d . & la somme des deux latitudes en deçà de 90^d . alors on examine à combien monte la différence entre les degrés de latitude & la latitude moyenne , & on en soustrait le double du nombre des minutes. Mais , si la somme des deux latitudes excède 90^d . il faut en faire la soustraction de 180^d . le nombre double des minutes des degrés restans , soustrait de la latitude moyenne commune , donnera la vraie latitude moyenne.

Exemples.

30. On demande la lat. moyenne entre			
Madere , en 12^d .	}	$32^d, 17'$ sept.	} lat.
8' long. occid.			
cap de bonne Es-			
perance , en 12^d .			
39' long. orient.	}		$34. 25$. merid.
la somme			66. 42.
tiers de la somme			2. 14.
soustrayez en deux			
fois 67 min. , ou			2. 14.
reste la vraie lati-			
tude moyenne			20. 00.

40. On demande la lat. moyenne entre

le Lezard ,	} 49 ^d . 55'. sept. }	} lat.
en 00 ^d . 00'. long.		
& le cap de Horn,		
en 74 ^d . 41'. occid.	} 57. 58. merid.	

la somme	107. 53. le tiers	35. 58.
soustrayez-la de	180. 05.	

reste	73. 01.
-------	---------

soustrayez deux fois	72 minutes de la latitude
moyenne commune	02. 24.
reste la vraie latitude moyenne	33. 34.

Les longitude , latitude , & latitude moyenne étant connues , on connoît la route & la distance.

Premierement , par la regle commune.

Exemple 3. Route Sud , 23^d. 32'.
 Est , distance 4365 min.
 4. Route Sud , 22. 10.
 Ouest, distance 6990 min.

Par ma regle & son exception.

Exemple 3. Route Sud , 26^d. 06'.
 Est, distance 4455 min.
 4. Route Sud , 29. 59.
 Ouest, distance 7473 min.

E

Par Mercator.

Exemple 3. Route Sud , 26^{d} . $09'$.
Est, distance 4457. min.

4. Route Sud , $29.$ 59 -
Oueſt, distance 7473 min.

Ces exemples montrent les défauts de la regle commune , & la grande conformité entre ma regle & Mercator.

DEUXIEME exception. Quand les différences des latitudes excèdent 22^{d} . ajoutez à la latitude moyenne commune les degrés & les minutes , qui ſont vis à-vis les différences dans les tables précédentes , & l'on aura la vraie latitude moyenne.

Exemples.

50. On demande la latitude moyenne entre l'entrée occidentale du détroit de Magellan ,

en 70^{d} . $16'$. long.

& le Cap Verd ,

en $11.$ $12.$ occid.

} 51^{d} . $58'$ merid.

} $14.$ 3^{d} . ſept.

} lat.

la ſomme monte à

66. 28.

le tiers eſt

22. 9.

à 37 degrés & demi de différence des latitudes ,
ajoutez

6. 15.

la latitude moyenne eſt

28. 24.

60. On demande la latitude moyenne entre le sud-ouest & le nord-est,

pointe de Japon,	}	39 ^d . 10'. sept.	} lat.
en 132 ^d . 09'. long.			
Madagascar,	}	11. 10. merid.	
en 55. 24. Orient.			

la somme monte à 51. 20.

le tiers est 17. 7.

à 27 degrés de difference des latitudes ajoutez 3. 30.

la latitude moyenne est 20. 37.

Les longitude, latitude, & latitude moyenne étant connues, on trouve la route & la distance.

Premierement, par la regle commune.

Exemple 5. Route Nord, 36^d. 39'.

Est, distance 4971 min.

6. Route Sud, 53. 25.

Ouest, distance 5168. min.

Par ma regle & sans exception.

Exemple 5. Route Nord, 38^d. 00'.

Est, distance 5061 min.

F ij

6. Route Sud , 54. 27.

Ouest , distance 5297 min.

Par Mercator.

Exemple 5. route Nord, 37^d. 58'.

Est , distance 5059. min.

6. route Sud , 54. 26.

Ouest , distance 5295.

Ce sont-là toutes les variations à quoi est sujette cette regle , que j'ai tâché de rendre aisée & familiere.

MAIS avant de conclurre , il faut observer, que tout ce que l'on a dit, au sujet de la vraie latitude moyenne , n'est conforme à Mercator , qu'autant que cette courte table peut s'étendre.

A Y A N T montré dans les trois premiers exemples , combien la regle commune s'accorde avec Mercator , quand les deux latitudes ont la même dénomination , je conclurrai cet essai en observant , que la même regle est bonne , quand les deux latitudes ont différentes dénominations ; c'est-à-dire , quand une latitude est d'environ

5 ^{d.}	Et l'autre de	40 ^{d.}
6	.	45
7	.	50
8	.	55
10	.	60
12	.	65
15	.	70
18	.	75

Ici la moitié de la somme des deux latitudes, est la vraie latitude moyenne.

C'EST ainsi que j'ai fixé une vraie latitude moyenne, entre deux endroits, sans le secours des tables, à l'aide de la table aisée que je viens de donner: j'aurois pû en faire l'application a tous les cas de navigation de Mercator; mais ce seroit un détail inutile pour l'habile navigateur, qui comprend assez la conséquence des choses, par ce que l'on vient de dire.



OCCUPATIONS des ames, après la
séparation de leurs corps ; songe ti-
ré des Oeuvres Satyriques (Satirif-
che Schriften) de M. Rabner , à
Leipsig , en 1751.

— Locus est & pluribus umbris.

LA philosophie n'est pas moins sujette
que les mœurs & les habits à l'em-
pire de la mode. L'optimisme , la raison
suffisante , le principe de contradiction
sont aujourd'hui en vogue , & n'y seront
peut être plus demain. Le *nihil est in
intellectu, quod prius non fuerit in sensu* ,
a été un axiome pendant deux mille ans.
A présent c'est une erreur de croire que
nous n'avons d'idées que celles qui sont
excitées ou occasionnées par les sens. On
a cru aussi que les ames séparées des
corps aimoient à s'occuper des cho-
ses qui leur avoient plû en cette vie :
peut-être y a-t-il déjà peu de gens qui
le croient encore. Pour moi, je veux con-
tinuer à le croire , ou faire comme si je le

crois. * Si l'on enlevoit, dès à présent, des cahiers de philosophie, tout ce que de nouveaux systèmes en effaceroient par la suite, les philosophes du siècle qui figurent le mieux, n'auroient bientôt plus l'air que d'Ostrogoths; & leurs ouvrages seroient plus négligés que ces vieux tableaux de famille, qu'on relegate dans les garde-meubles. Encore une fois, j'aime que les âmes s'occupent: cette idée me rit, comme à un Poëte dans l'enthousiasme l'ode ou le madrigal qu'il vient de faire pour une Philis. Je m'amuse quelquefois des heures entières à la regarder par toutes les faces. Mon esprit voyage & s'égare dans des lointains immenses. Un homme ivre ou endormi n'est pas plus livré au désordre de son imagination, que je le suis alors. J'ai intitulé *songe*, le ramas d'idées décousues qui

* Après avoir annoncé cet ouvrage, comme un *songe*, il est inutile d'ajouter que c'est une fiction; & que vraisemblablement, l'auteur Allemand ne tient pas plus à cette idée bizarre sur l'état des âmes après leur séparation d'avec le corps, qu'aux autres plaisanteries qu'il répand dans cette même pièce. C'est un système trop ridicule, pour qu'on l'impute à un homme qui rit des autres; & trop superstitieux, pour qu'on croie que nous l'adoptions.

me sont venues dans un de ces délires enchanteurs. Quoique fort instruit de ce qu'il faut pour constituer un songe dans les regles, je sens pourtant bien que je ne m'y suis pas exactement assujetti. D'abord, on réfléchit profondément, puis on s'endort sur ses réflexions; on dit dans son songe des choses que souvent on n'auroit pas dites éveillé & étant maître de ses sens; puis on se réveille en sursaut. Je n'ai rien fait de tout cela. D'abord je n'ai point réfléchi, pour me conformer à la méthode des auteurs du tems. Bien loin de m'endormir, mon songe m'a fait perdre quelques quarts d'heures de sommeil: mais je ne puis pas répondre de ce qui arrivera à mes lecteurs. Ne m'étant point endormi, il est bien clair que ce que j'ai pû penser ou dire n'est pas un songe, si l'on prend ce terme à la lettre. Ne m'étant point endormi, il est tout aussi sûr que je ne me suis pas réveillé. Mais dans un sens allégorique, j'ai dormi; j'ai songé tout à mon aise; & ne me suis réveillé qu'après mon songe bien fini, comme chacun pourra s'en convaincre en le lisant jusqu'au bout. M. Zcheppé nous donne bien ses rêves pour des démonstrations géométriques; je puis

bien donner , moi , mes rêveries pour un songe.

J'ai encore un mot à dire sur quelques libertés que je me suis permises dans mon songe. Je ne mets jamais mes ames sur la scene sans habits & autre semblable attirail. Seulement , pour rassurer nos jeunes muguets & nos belles allarmées peut-être de ma modestie, j'avertis que mes ames de femme ne porteront point de fichû , & que je ne leur donnerai tout au plus qu'une palatine légère. J'ai des raisons très-importantes , qui m'engagent à conserver à nos ames leurs habillemens après la séparation des corps. Combien d'entr'elles rendrois-je malheureuses , si je voulois leur ôter leurs robes magnifiques ? Et si j'étois assez cruel pour confisquer toutes les belles vestes, ne confondrois-je pas avec la populace la plus vile , nombre de hautes & illustres ames , qui pendant leur vie ont brillé aux eaux de Pirmont , à la gloire éternelle de leur pays & de leurs ancêtres. Si j'enlevois à ma voisine , la femme la plus spirituelle de mon quartier , ses rubans , ses dentelles , ses mouches , & d'autres parties essentielles de son esprit ; elle seroit anéantie d'ennui

dans une éternité philosophique; & Celinde auroit une agonie bien plus cruelle à soutenir, si elle avoit à craindre de paroître dans l'autre monde, sans panier & sans éventail. Quelle triste figure feroient nos galans petits-mâtres, si je ne leur permettois pas de se servir de lorgnettes, ou si j'étois assez pédant pour leur défendre de chanter & de siffler? A Dieu ne plaise. Ils chanteront, ils siffleront; & Celinde n'a qu'à mourir avec joie; elle emportera avec elle jusqu'à sa petite caniche.

J'AURAI bien moins de peine à excuser les autres libertés, qu'on pourra remarquer dans mon songe. J'ai hasardé, par exemple, de faire venir les ames de quelques étrangers dans nos contrées, & je crois ne pas l'avoir fait sans raison. S'il est vrai qu'après le décès des hommes, leurs ames s'occupent de ce qu'ils aimoient le plus à faire dans cette vie, il s'ensuit nécessairement que les ames Allemandes passent dans les pays étrangers, & que les ames de quelques étrangers viennent chez nous. Le corps de notre savant professeur Quintus Calpurnius, qui s'est au moins immortalisé pour

trois ans par ses notes solides, & par les auteurs qu'il a fait réimprimer, vit en effet encore parmi la canaille Allemande : mais on remarque dans ses yeux, dans ses discours & dans toute sa conduite, que son ame est bien loin de chez nous ; & je serois fort trompé si elle n'alloit pas d'abord, après sa séparation du corps, se fourrer sous les débris de l'ancien Latium, ou peut être fouiller dans les savantes décombres de la Grece, pour satisfaire sa noble faim des antiquités. Quant à l'ame du petit gentil-homme à talons rouges, qui demeure au marché, il ne faudra certainement le chercher qu'à Paris, aux Tuileries, à moins que la bienfiance ne l'oblige de voler à Versailles, pour présenter au Roi la chemise a son lever ; car c'est précisément ce qu'il désire à présent le plus, & c'est pour cette fonction que de l'aveu de toutes les personnes raisonnables il a le plus de capacité. Seroit-il donc étonnant que les ames des étrangers trouvaient aussi chez nous quelque chose qui piquât leur curiosité, & qui les invitât à venir dans notre pays ? Je n'en doute aucunement. L'ame de Burmann, l'ame de Bentley, l'ame hérétique de

Jurieu , trouveront en Allemagne dans plus d'un endroit les occupations les plus agréables ; & cent citoyens du monde littéraire , qui semblent leur disputer le rang. Addison a peut-être été plus d'une fois dans mon cabinet , pour voir quelle grimace fait un Allemand , pour composer un chronostique. N'en seroit il pas des ames des François , comme de celles des autres étrangers ? Qu'ils nous disputent l'esprit & le jugement autant qu'il leur plaira ; ils n'en conviennent pas moins , que notre pain est nourrissant. Plus même ils nous disent d'injures , plus nous nous empresseons de les nourrir , de même qu'un perroquet qui gagne sa vie à appeller son maître par C... & sa maîtresse par P... Qu'y a-t-il de plus naturel , que de les voir venir après leur mort dans un pays , où l'on est réputé homme passable , dès que l'on parle François ? Qui fait, si, pendant que j'écris ceci , il ne plane pas sur notre ville quelques marquis affamés , qui nous injurient pour nous arracher quelques bribes ? Car tous ces Messieurs ne sont , ni si raisonnables , ni si modestes que le marquis d'Argens.

APRES cet éclaircissement , je crois

pouvoir passer au fait. Je rêvois que j'étois mort : je vis le corps, dont mon ame venoit de sortir, étendu sur mon lit avec la même indifférence qu'on voit un masque que l'on quitte au retour du bal, ou que le comédien Koch regarde son habillement de théâtre, dans lequel il a, selon les occurences, ou commandé comme prince, ou obéi comme valet. On a peut-être de la peine à croire qu'il soit possible d'avoir tant d'insference pour son corps. Mais on trouvera qu'en moi la chose n'est pas sans vraissemblance. Je suis né & j'ai été élevé dans une petite ville, où il n'y avoit de petit maître que le fils du président, & le greffier, dont les airs même ne prenoient pas : moyennant quoi, mon ame n'a pas pû s'accoutumer par l'exemple à faire sa principale occupation de son corps. Joignez, pour rendre la chose plus croyable, que mon corps n'étoit pas bâti d'une façon à m'inspirer pour lui un grand amour-propre : aussi ma défunte femme, qui dans sa vie en connut beaucoup, n'en rencontra, je crois, pas un qui ne lui agréât plus que le mien. Dans les choses qui sont du ressort de l'esprit, je veux bien qu'on demande des preuves raisonnables ; mais

dans celles qui regardent les corps, on peut s'en tenir aux décisions des femmes expérimentées, comme étoit la mienne. Cette digression a été d'autant plus nécessaire, qu'il est important pour un historien que la fidélité de ses relations ne soit pas suspecte. J'espère donc que mes lecteurs voudront bien, sur ma parole, ne pas douter de l'indifférence de mon ame pour son corps. Ce n'est qu'à la seule Cloris que je le permets; car Cloris ne fait s'occuper que du sien. Je permets donc à Cloris de ne me pas croire; mais elle me permettra en revanche d'annoncer, qu'après sa mort son ame papillonnera continuellement autour de sa toilette, de son miroir & de son corps, & que peut-être même elle le parera encore dans le cercueil. Jereviens à présent à moi.

Je n'eus pas plutôt appercû mon corps défunt, que je passai à mon secrétaire. Je m'en suis doutée, s'écriera Cloris; j'en aurois juré. Ces hypocondriaques d'auteurs nous reprochent toujours la toilette; & souvent ils sont devant leur secrétaire sujets à des foiblesses, que les nôtres égalent à peine. N'employent-ils pas les

plumes & l'encre à des usages plus frivoles , que nous autres le blanc & le rouge ? N'admirent-ils pas souvent la beauté de leur genie dans leurs ouvrages ? Mais toujours avec bien moins de certitude , que nous n'admirons celle de nos traits dans un miroir. Leur amour-propre , leur fierté , leur envie de plaire , leur jalousie Tout cela est vrai , Cloris : mais pour le présent , permettez - moi de continuer ma relation. J'avois laissé sur mon secrétaire le plan d'un ouvrage , que je venois de dresser la veille de ma mort ; & je voulus alors me saisir de ma plume avec cette ardeur , qui m'est naturelle comme à bien d'autres écrivains , pour achever cet ouvrage important. Mais quelle fut ma surprise , lorsque je vis que mon ame , à titre d'esprit , n'étoit pas capable de lever la plume , bien moins d'écrire ! Je n'ai point de termes pour exprimer la frayeur qui me saisit ; & il ne peut point y avoir d'angoisse comparable à celle que j'éprouvai , si ce n'est celle d'un poëte , qui court après une rime qui le fuit. Je tentai sept fois , & encore sept fois d'écrire ; mais toujours en vain. Je voulus chercher quelque article dans une

table de matieres , qui m'avoit souvent rendu service dans mes enfentemens littéraires ; ce fut aussi vainement. Je joignis mes mains en plaignant mon libraire , ma patrie & la postérité , de la perte irréparable de mon ouvrage : tout ce que je fis , pour ma consolation , fut de passer à ma bibliothèque , où je considérai , avec une tendresse véritablement paternelle , tous les livres , qui devoient leur existence à mes mains infatigables. Mon ravissement égaloit celui d'un pere , qui , étant hors d'âge de donner le jour à de nouveaux enfans , se contente d'admirer , dans ceux qui lui doivent la vie , un esprit & une capacité que personne ne peut trouver.

Je serois peut-être encore long-tems resté dans la même attitude , si je n'avois pas apperçu dans mon songe la joie inquiète , qui saisit mes héritiers impatiens. Ils se jetterent avec avidité sur mon lit , comme des corbeaux sur une proie. Est-il mort ? Est-il bien vrai qu'il soit mort , s'écrierent-ils ? Oui ! très-mort , dont Dieu soit loué ! Qu'on aille vite commander une biere , dit , de son côté , une de mes nieces , qui comptois

hériter de moi les graces & les talens que la nature lui avoit refusés, & trouver dans ma succession de la beauté, du mérite & des amans. Ma chere niece fondit en pleurs. Ah ! s'écria-t-elle en soupirant, & en levant les mains très-affectueusement, ah ! le bon oncle ! que le ciel veuille avoir son ame ! il est très-bien à présent : ne lui envions pas son repos. Ce fut là le signal du pillage. Mon coffre fort eut le premier assaut à soutenir : on se jetta après sur mes habits & sur mes meubles. On mit tout dans une chambre, où, à ce que j'entendis, mes héritiers voulurent faire mettre le scellé par un homme dont j'ai oublié le nom, mais de la probité de qui répondoit un grand cachet & deux témoins. Jusqu'ici j'avois vû faire mes héritiers avec beaucoup d'indifference ; mais lorsque je vis qu'on alloit tomber sur mes papiers, le tremblement me prit. Tout fut soigneusement fouillé. On témoigna une respectueuse vénération, & l'on serra avec soin toutes les lettres, où l'on trouva écrit : Je reconnois devoir à M. R. la somme de . . ou : D'hui en trois mois, je payerai à M. R. telle somme ; ou : Bon pour la somme de tant. Mais les cédules souscrites R . . . leur

firent terriblement secouer la tête. Mes manuscrits eurent enfin leur tour : j'étois furieux. Je volai plein de désespoir à leur secours ; mais j'aurois , sans doute , été trop foible pour les défendre , sans mon neveu , qui , tout maître ès arts qu'il étoit , n'y connut heureusement rien , & les fit jeter sous la table , en assurant que ce n'étoit que de la paperaffe inutile.

Mon enterrement fut extrêmement précipité. Tout aussi-tôt que le tailleur de la famille eut préparé toutes les nippes lugubres , qui donnent à des héritiers un air profondément attristé , on dépensa argent sur argent , pour me faire sortir de la maison ; ce qui se fit avec un cortège nombreux. Mon corps arrivé à l'église , je vis monter en chaire un orateur , à qui mes héritiers avoient donné l'idée de toutes mes vertus. Quoique j'eusse été fort content de moi-même pendant toute ma vie , je ne laissai pas d'être incertain , si j'étois en effet le sujet du sermon funebre qu'il prononça. Je regardois de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'autre mort dans l'église , à qui ces louanges pussent s'appliquer : mais comme je n'en découvris pas , je sentis enfin

que c'étoit de moi-même qu'il parloit. Il me donna du grand , de l'illustre , du savant , du virtuose , du Mécène ; & tout cela n'avoit couté à mes héritiers que douze ducats. Il prodigua ensuite plus de vingt figures, pour peindre la douleur que caufoit la mort du défunt à Messieurs ses héritiers, qui, par reconnoissance, eurent la modestie de se cacher sous le crêpe , pour ne pas le démentir publiquement. Il leur enseigna quelques recettes pieuses, très bonnes, selon lui, pour arrêter le cours des larmes. Jusques-là , je l'avois écouté avec patience ; mais enfin il cassa les vitres. Il protesta & jura , à en devenir tout violet, que j'avois été un aigle dans les lettres , & que je les avois même protégées : j'avois été l'appui des foibles , le pere des pauvres , le défenseur des opprimés. Il ajoûta que le bonheur, dont j'avois joui avec ma défunte épouse , avoit été une récompense manifeste de ces rares vertus. Sortez, s'écria-t-il , sortez de votre tombeau , cendres respectables de défunte Dame, Dame . . . Ciel ! quel coup de foudre pour moi , que d'entendre évoquer ma femme ! Je pris la fuite, sans oser regarder derriere moi.

DE PEUR que ces cendres respectables

ne vinssent me poursuivre, je m'élevai dans la région moyenne de l'air, où j'aperçus un nombre prodigieux d'ames dé-cédées. Cet aspect inopiné m'étonna. Toutes les occupations de ces ames me parurent étranges & extraordinaires. Mais malgré ma curiosité, je restai indécis, ne sachant à qui m'adresser. Une ame très vive, telles que peuvent être des ames petites-maîtresses, s'aperçut la première de ma surprise; & sans me connoître, elle eut la complaisance de voler vers moi, de m'embrasser mille fois de la manière la plus familière, & de me dire: Votre valet très humble, mon très-cher Monsieur. Je suis enchanté d'avoir le bonheur de vous trouver ici. Serois-je assez heureux, pour pouvoir vous être utile à quelque chose? Je vous prie très-humblement de croire que vous n'avez qu'à disposer de moi. Rien au monde ne me feroit un plaisir aussi sensible, que de me voir en état de vous rendre service. Vous pouvez compter sur ma discrétion & mon empressement. Ne prenez pas ce que je vous dis pour un compliment. D'honneur, c'est de toute mon ame. Je serai toujours à vos ordres. A ces mots, l'ame m'embrassa de nouveau; & dans le moment

même que j'allois la remercier de ses offres obligeans, elle fit une pirouette, fifta, & en s'en allant, se mit à chanter avec une voix enroutée une chanson, dont je n'entendis que ces paroles ;

Je quitterai le jour
Plutôt que mon amour,
Quand j'aime, quand j'aime . . .

Je vis qu'à quelques pas de moi le trépassé petit-maitre faisoit les mêmes protestations à une autre ame, que, selon toutes les apparences, il ne connoissoit pas plus que moi. Il l'abandonna au moins aussi promptement: ce qui me fit conclure qu'il n'avoit d'autre occupation que de faire de ces offres d'amitié.

CETTE rencontre m'avoit rendu un peu plus incertain encore, que je ne l'étois d'abord : j'avois peur de retomber entre des mains aussi serviables. Dans cette incertitude, j'apperçus près de moi une ame, qui observoit tout avec une attention plus profonde que celle que donne la simple curiosité. On remarquoit quelquefois, dans son air sérieux, quelque chose d'ironique; mais lors même qu'elle rioit, elle le faisoit d'une manière si noble,

qu'elle exprimoit en même-tems son humanité & sa pitié. Si elle avoit eu le visage court & large, je l'aurois d'abord pris pour l'ame du spectateur Anglois : mais comme je ne pouvois pas la deviner, j'eus enfin le courage d'approcher d'elle. Je lui fis connoître ce que je desirois, & j'apperçus que mes questions lui faisoient plaisir. Elle me présenta la main, en me disant : Sois tranquille ; je te satisferai. Je ne connois pas d'autre plaisir, que celui d'observer les actions des ames décédées : c'est ainsi que j'observois autrefois mes concitoyens. Je leur remontois leurs torts, & leur enseignois à être heureux. Suis moi, continua-t-elle, tu sauras tout ce qui pourra t'être utile. Je la priai de me dire son nom. Elle le fit, après m'avoir engagé à ne le dire à personne : & mes lecteurs me permettront de lui tenir parole ; car les ames décédées sont un peu plus discrettes que les amans.

J'EN étois-là, lorsque je vis, à quelques pas de nous, un grand concours d'ames ; & le bruit qu'elles faisoient me donna l'envie d'en approcher. Mon conducteur voulut d'abord m'en dissuader, en m'assurant que fort souvent on attrapoit des

coups dans la mêlée. J'insistai cependant ; & il consentit enfin de m'y conduire : Mais, me dit-il, dis moi, avant toute chose, si tu es poète ? Ce doute me perça le cœur ; & dans ma vie, je n'aurois conseillé à personne de me faire une pareille question. La douleur sensible que m'avoit causée la perte de mes écrits, se renouvela tout à coup ; & je fus assez fou pour vouloir aller chercher mes titres imprimés. Lorsque mon conducteur aperçut mon dessein, il me regarda d'un air si sérieux, que j'eus honte, pour la première fois, d'avoir été auteur. Je me contentai donc de lui dire, avec un air timide, que dans ma vie je n'aurois point haï la poésie. Tant mieux, me répondit-il ; car à moins de connoître les travers & les extravagances des poètes, il est impossible de rien comprendre de tout ce qui se passe dans la contrée que tu vas visiter : ce sont tous poètes qui la peuplent. Tu y verras des objets fort étranger. Il semble que la nature s'est perdue dans cet endroit : tu ne verras aucune action s'y faire, comme elle se fait naturellement : personne n'y pense, comme on pense ailleurs. Toute la contrée, continua-t-il, reçoit son branle & son impression d'une ame, qui,

dans sa vie, s'est distinguée par la fureur de primer. Ses actions & son train ressembloient plutôt à un songe, qu'à quelque chose de réel : au lieu de jouir tranquillement de la réputation que les talens lui avoit acquise, il a passé sa vie à se démenager, pour l'accroître par la cabale & les intrigues.

Mon impatience ne me permit pas d'écouter mon conducteur plus longtemps ; je le pris par la main, & nous perçâmes la populace. Je vis, sur un échafaut fort élevé, une ame dans la magnificence ordinaire d'un charlatan ; & je l'aurois prise pour un vendeur d'orvietan, si je n'avois pas été averti que c'étoit un bel esprit charlatan. Son échafaut étoit construit dans un endroit, d'où il pouvoit tout voir, & être vû de tout le monde : l'architecture en étoit gothique, & très-ridicule ; il n'y avoit pas le moindre accord entre les ornemens, dont quelques-uns d'ailleurs étoient des morceaux de sculpture d'un travail admirable. Mon conducteur m'assura que ce charlatan les avoit volés dans d'autres temples, où on les avoit conservés comme de précieux restes de l'art des Grecs & des Romains ;
que

que quelques suppôts, qu'il entretenoit à cet effet à Londres & à Paris, lui en avoient apporté d'autres de l'Angleterre & de l'Italie, & qu'à présent il les donnoit tout rondement pour l'ouvrage de ses mains, quoique convaincu plus d'une fois de larcin, quoiqu'on lui eût même nommé les endroits où il avoit volé ces morceaux. Je n'eus point de peine à le croire; car je vis que ces ornemens volés faisoient à peine la quatrième partie de son théâtre, & que les trois autres n'étoient composées que de billots, de planches brutes, de colifichets & de bijoux d'enfans. Le tout étoit cloué ensemble, avec si peu d'ordre, & si peu de solidité, qu'il sembloit, à chaque instant, que l'échaffaut allât s'écrouler: ce qui seroit arrivé certainement, s'il n'eût été étayé soigneusement par des gens portant sa livrée. Il se promenoit hardiment sur ce théâtre; & quand il vantoit ses drogues, il le faisoit d'un ton de voix si haut, que tout l'échaffaut en trembloit. Jamais je n'ai rien vû de si orgueilleux que ce charlatan. Quoiqu'il eût le visage très-laid, on l'auroit trouvé encore plus hideux sans la couche épaisse de fard qu'il portoit. Avec ce masque, il avoit la vanité de se croire

le plus beau charlatan du siècle. Plusieurs fois , à ce que me dit mon conducteur , on a essayé de le désabuser , en lui présentant un miroir : mais au lieu d'y reconnoître son erreur , ou il a fermé fortement les yeux , ou il est entré en fureur , & a cassé le miroir. Son accoutrement ressembloit parfaitement à celui des princes de théâtre , qui vont aux foires des petites villes , & qui menent avec eux toute leur monarchie sur une brouette. Son habit étoit tellement déchiré en différens endroits , qu'il ne cachoit pas , tout-à-fait , les parties qu'il est séant de couvrir ; mais il remédioit à cela en collant sur les trous des épigrammes & des odes , que les plus zélés partisans lui adressoient de temps en temps. Les charlatans ordinaires tâchent de donner du lustre à leurs théâtres par des affiches , qui apprennent au peuple les miracles qu'ils ont faits , & de prouver leur capacité par des privilèges qu'ils prétendent avoir obtenus de très-hauts , très-invincibles , & très-puissans princes : mais en place d'affiches & de privilèges , le notre avoit rapissé son théâtre de préfaces & d'épîtres dédicatoires ; & dans les endroits les plus exposés à la vûe , on voyoit

son portrait en différentes formes, qui cependant se ressembloient toutes, en ce qu'elles étoient ornées chacune d'une couronne de laurier, ou ceintes d'une gloire, symbole de l'immortalité.

Je ne dois point passer sous silence une particularité, qui me donna une idée de la religion de notre charlatan. On voyoit, du côté droit du théâtre, une idole féminine, sous la forme qui a été décrite par un grand auteur Anglois, que je nommerois, si je voulois qu'on fût à qui je dois ce tableau. Cette idole portoit, à la manière des Américains, une couronne de tuyaux de plumes, où l'on avoit attaché les noms de plusieurs auteurs anciens & modernes, condamnés à la mort comme des hérétiques, pour n'avoir pas voulu reconnoître sa divinité. Sa tête, qui n'avoit point d'yeux, étoit monstrueuse, & son ventre l'étoit encore plus, en quoi elle ressembloit parfaitement au Puster des anciens Allemans, dont les prêtres se servoient, pour épouvanter le peuple, en lui faisant, par un ressort caché, jeter des feux & des flammes, quoique ce ne fût qu'une fouche. Ses mains étoient très-fortes & très-grossières. Elle tenoit, dans

la gauche, une lunette d'approche dont elle ne se servoit, que pour cacher le défaut des yeux. On voyoit, dans sa droite, un vase rempli d'encre, qu'elle menaçoit de jeter aux yeux de ceux qui lui refusoient le culte qu'elle exigeoit. Son trône, fort élevé, n'étoit composé que d'un outre, semblable à ceux où Eole renfermoit les vents. Elle fouloit aux piés une femme nue, dont je n'ai pas sù le nom; mais qui, selon toutes les apparences, étoit sa plus grande ennemie. Notre charlatan approchoit de cette idole autant de fois qu'il sentoit que sa chaleur & sa verve commençoit à se refroidir. Il l'adoroit avec la même bassesse, dont il vouloit être lui-même adoré. Il lui sacrifioit, sur un petit autel, des productions savantes, qui n'avoient mérité le feu, que pour avoir été composées par d'autres que lui. Parmi les signes, qui lui indiquoient que son culte étoit agréé, le plus certain étoit, qu'au milieu de sa dévotion, l'écume lui sortoit de la bouche, & qu'il sentoit dans ses mains des convulsions savantes, & semblables, à peu près, à celles qui accompagnent les paroxysmes les plus violens des auteurs jaloux & hargneux. C'étoit de ce moment

qu'il se servoit avec avantage. C'étoit dans cette espece de transport, qu'il distribuoit ses drogues aux spectateurs, qu'il leur donnoit les recettes du bon goût, & qu'il vantoit les merveilles que les panacées avoient faites sur certains malades, qui les avoient avalées la bouche béante.

Son plus grand secret consistoit en une espece de pillules, dont il enveloppoit chaque dose dans un de ces écrits, que l'on avoit composés à son honneur, de sorte que, par ce moyen, il répandoit à la fois ses pillules & sa gloire parmi le monde. Ces pillules produisoient d'ailleurs des effets étonnans. Le malade ne les avoit pas plutôt avalées, qu'il sentoit des tranchées violentes au cerveau, qui continuoient jusqu'à ce que la nature se soulageât; ce qui ne se faisoit pas par les voyes ordinaires; car toutes les matieres peccantes s'évacuoient par les doigts. Au reste, une chose fort étrange, c'est que la plûpart des malades recevoient ces excretions sur des papiers qu'ils consacroient à leur médecin, en les lui présentant avec une révérence respectueuse pour le plus grand avancement du bon goût.

Guéris par notre charlatan, ils obtinrent de lui un brevet, pour en guérir d'autres; & j'ai observé que souvent ils étoient plus violens dans les cures que leur chef: j'ai même vû, de mes propres yeux, qu'un d'eux fourra une poignée de pillules dans la bouche d'un des spectateurs, pour le guérir, malgré lui, du mauvais goût. J'ai oublié de dire que le chef de ces petits charlatans savoit rapporter des choses miraculeuses, quand il parloit de ses cures. J'ai rétabli un tel ou un tel infirme, par mes élixirs admirables, & par mes excellentes pillules étoit trop peu dire pour lui c'étoit pour le moins toute sa patrie qu'il avoit guérie, & c'étoit toujours l'état entier, qu'il félicitoit, quand ses pillules opéroient sur un malade. Peu s'en est fallu que je n'aye passé sous silence une circonstance des plus essentielles. Nos charlatans des places publiques portent ordinairement, comme un cordon d'ordre, un chapelet des dents qu'ils ont arrachées à des pauvres souffrants. Notre bel-esprit charlatan s'étoit décoré d'un ornement à peu près semblable; mais au lieu de dents, il avoit enfilé, comme autant de témoins parlans de sa capacité & de son expérience,

un grand nombre de fautes de grammaire, par lui relevées dans les ouvrages des savans. A la vûe de ce singulier ornement, il me fut impossible de m'empêcher de rire : mais malheureusement pour moi, je fus apperçu par un des adeptes de goût, qui perça la foule pour me joindre, en criant : Arrête ! arrête ! Je m'enfonçai dans la foule à dessein de me cacher : mais il me découvrit ; & après m'avoir saisi, il me dit : Faites-vous guérir, Monsieur ; Monsieur, vous avez une cataracte, une dangereuse cataracte ; vous ne vous échapperez pas de mes mains, que je ne vous l'aye abatue. Monsieur, prêtez vous-y de bonne grace, ou j'employé la force. Ni les prières, ni les menaces ne me servirent de rien. Il me jetta par terre ; & j'aurois certainement eu à souffrir les expériences les plus terribles, si mon conducteur n'avoit trouvé, je ne sai plus quel expédient, pour me délivrer des griffes de mon bienfaiteur barbare.

Je n'étois pas encore revenu de ma frayeur, lorsqu'une ame, qui apparemment avoit apperçû ces violences de loin, accourut à perte d'haleine. Pro-

testez contre la violence, Monsieur, s'écria-t-elle étant encore à dix pas de moi : commencez par rendre plainte. Je vois que vous avez de quoi payer. Vous avez la cause la plus juste du monde. Je vous servirai avec plaisir ; & vous verrez que je ne vous demanderai rien de trop. Nous fatiguerons notre partie adverse, jusqu'à ce qu'elle vienne elle-même nous proposer un accommodement : il vous coûtera très-peu pour avoir autant de témoins que vous en souhaiterez. Vous faut-il des pieces justificatives ? J'en fais faire ; fiez-vous à moi : nous le menerons de tribunaux en tribunaux : & je n'entends rien à la procédure, si dans trente ans le procès n'est plus embrouillé qu'aujourd'hui. Je suis né pour être le défenseur des opprimés. Grace au ciel rien ne me fait peur ; & tant que j'aurai une plume & des doigts, je ferai des rôles. Remettez-moi seulement un extrait de votre affaire, le plus petit extrait du monde ; car je n'aime pas les longueurs. Je fus étonné du malicieux empressement de cette petite ame babillarde, qu'une robe à grand plis rendoit connoissable, & que le desir d'entreprendre une cause, aussi juste que la mienne, fit sautiller autour

de moi, sans cependant détourner ses regards de ma poche. Je commençois déjà à douter si je pourrois m'échapper, sans procès, des mains chicanieres de mon praticien, lorsque je m'avisai de lui dire, que ses offres me faisoient plaisir; que je le priois de m'aider dans une affaire, de laquelle dépendoit ma réputation & tout mon bonheur; mais, que je le suppliois d'obtenir, avant toute chose, de mes juges, qu'on m'accordât les privilèges des pauvres. Les privilèges des pauvres? repliqua-t-il, avec une voix déconcertée: je vous servirois de tout mon cœur, si je ne me faisois pas un scrupule d'entreprendre une cause, que je trouve injuste du premier coup d'œil. Je vous prie de ne pas commencer de procès; vous avez le plus grand tort du monde: je vous conseille en ami d'accommoder votre affaire à l'amiable. Je me garderai au moins de participer à vos malicieuses intentions. Vous devriez rougir d'avoir fait une proposition semblable à un avocat, qui a de la probité & de la conscience. Adieu.

Je fus ravis d'avoir trouvé cet expédient, pour sortir d'embarras: cependant ma joie fut courte. Il sortit d'un buisson

une ame chargée d'une grande bourse
vuide; elle courut à moi : & l'on imagine
aisément combien j'en fus épouvanté,
ne pouvant rien augurer de bon d'une
surprise semblable. Je m'enfuis, sans re-
garder derriere moi; & rien n'égala ma
frayeur, lorsque je sentis qu'on me te-
noit par les cheveux. Je me retournai,
pour dire à mon persécuteur que je n'a-
vois pas d'argent : mais quel fut mon
étonnement, lorsque celui-ci, sans ce-
pendant lâcher mes cheveux, s'inclina
humblement devant moi, & me dit :
Ce n'est qu'au respect, qu'il faut attribuer
ma hardiesse, ô glorieux Mécène. Ani-
mé d'un zele ardent, j'ose présenter, avec
d'humbles mains, les vœux... Je n'ai
pas un fou vaillant, lui répondis-je. Cela
fit qu'il me quitta avec un air de mé-
pris; & je vis qu'en me quittant, il alla
joindre une grande foule de petits esprits
qui couroient après une ame fort grosse,
dont l'habillement magnifique annon-
çoit, en quelque façon, ses mérites &
ses talens supérieurs. Ces ames firent un
bruit si confus, que je ne pouvois pas
d'abord deviner ce qui se passoit.

Je hasardai enfin d'entrer dans la fou-

le, & j'entendis un mélange d'*autels*, d'*ornemens de la patrie*, de *merveille du siècle*, de *postérité*, d'*immortalité* & d'une infinité d'autres belles choses, qui, l'une portant l'autre, valoient au moins un petit écu la piece. Je remarquai, entre autres, un fausset, qui, pour mieux exprimer la vivacité de ses vœux, ne disoit pas trois paroles de suite, sans exclamation. C'étoit un spectacle fort comique, que de voir l'empressement avec lequel ces petites ames poursuivoient leur héros, qui, comme on vit très-distinctement, enflé à vûe d'œil par la fumée de l'encens, montra, par sa contenance, qu'il étoit content de voir qu'ils eussent senti les louanges qu'il méritoit. Enfin, il eut pitié de ses cliens; il s'arrêta; le vacarme augmenta; & les petites ames se culbutèrent les unes sur les autres, parce que chacune vouloit être le plus près du héros. Toutes étendirent leurs mains ouvertes en l'air, & fixerent, d'un regard avide, la bourse de l'opulent Mécène. J'en vis sortir en effet une pluie de florins, que ces petites ames maigrelettes ramassèrent tumultueusement; car elles avoient faim. Je m'adressai à celles de toutes, que j'avois vû louer la grosse ame

le plus exorbitamment : Obligez - moi ,
lui dis - je , de m'apprendre qui est cet
illustre & généreux trépassé : quel est son
nom , son état , sa race. J'ignore tout ce-
la , me dit - elle : je sai seulement que
c'est aujourd'hui sa fête.



El sabio instruido de la naturaleza,
en quarenta maximas politicas y
morales, ilustradas con todo ge-
nero de erudicion sagra y hu-
mana; por el R. P. Franc. Ga-
rau, de la Compagnia de Jesus,
en Madrid.

*La Philosophie politique & morale,
en quarante maximes, ornées de
toute sorte d'érudition sacrée &
profane; par le R. P. Franc.
Garau, de la Compagnie de Jesus,
à Madrid.*

LA philosophie d'Aristote & de Pla-
ton est renfermée dans des défini-
tions & dans des divisions; celle des
Egyptiens, dans des hiéroglyphes; cel-
le de Pythagore, dans des symboles;
celle de Socrate, dans des questions;
celle d'Esope, dans des apologues: le

philosophe Phrygien est le modele que notre auteur s'est proposé d'imiter. Chaque maxime de son ouvrage est précédée d'une fiction , qui est une espece de petit drame , où le lion représente l'homme puissant ; le paon , l'homme superbe ; le loup , l'homme ravisseur ; & le renard , l'homme rusé. Ce dernier acteur , qui est dans une fable ce que Dave est dans la comédie , joue le plus grand rôle , & joue toujours d'autant mieux , qu'il amuse en instruisant. Qu'il avoit bien raison , dit le P. Garau dans son discours préliminaire ; qu'il avoit bien raison , celui qui envisageoit ce monde comme un grand livre , sur les pages immenses duquel la sagesse divine a voulu se graver avec des caracteres de différentes couleurs , pour être l'objet de notre étude ! Il est indubitable que cette étude seroit une école , d'où sortiroit prudent , juste , fort , tempérant , en un mot , sage , qui-conque écouterait l'éloquente voix de la nature , & voudroit profiter de ses sublimes leçons. Inspirer la plus haute sagesse , dans les choses les plus communes , est le but de ce livre , composé de quarante réflexions , qui sont comme encadrées dans des traits lumineux d'his-

toire & de mythologie, & érayées de quarante exemples, qui servent à les rendre palpables.

L'ART est long; la vie courte: on lit plus qu'on n'apprend, parce qu'on écrit plus qu'on n'enseigne. Ce sont les paroles de Malvezi, dont les maximes, que nous allons analyser, n'ont pas à craindre l'application. La noblesse, l'éducation, la diligence & la lenteur, les bornes des talens, l'âge, le seul avantage estimable, la prévoyance, la connoissance de soi-même, le luxe, la compagnie, les apparences, les amis, l'amitié rompue, les inconvéniens de la plus haute fortune, le caractère, les ennemis, la méchanceté, la vengeance, l'emportement, le mal qu'on fait aux autres, la discrétion, le secret, la modestie & la constance, l'esprit, le choix entre différens maux, la nécessité de céder, la considération des défauts d'autrui, l'espérance, le secours du ciel, l'occasion, la douceur, l'exemple, l'union, la diversion, l'avarice, la modération, les présens, la vigilance, la flatterie, la pensée de la mort; tel est le tableau général des sujets que traitent nos

maximes philosophiques , que nous sommes obligés de resserrer dans de très-étroites limites , pour ne point passer celles que doit avoir un extrait :

Chacun est ce qu'il est ; & non ce que furent ses yeux. Il faut avouer que c'est un bonheur de naître dans la splendeur ; du néant , on passe dans un berceau environné de gloire ; & on y a , dès son aurore , le front orné de guirlandes. Le premier usage qu'on fait de ses mains , est de cueillir des lauriers immortels ; le premier usage qu'on fait de ses yeux , est de contempler des dépouilles victorieuses ; le premier usage qu'on fait de ses oreilles , est d'entendre de flatteuses louanges ; le premier usage qu'on fait de ses piés , c'est pour remplir , dès les premiers pas , une vaste carrière , au milieu de laquelle on se trouvoit porté , par le hasard , avant que de pouvoir marcher. Le fils , véritablement noble , est celui qui a hérité du nom , de la célébrité , du crédit , de la valeur & des vertus du pere qui lui donna l'être. La noblesse excite l'émulation ; la seule vûe d'un homme , qui a cet avantage , inspire un ardent desir de lui ressembler. Le nom d'Alexandre fit un Cé-

far ; & celui de César a fait plusieurs Alexandres. On a cru que la noblesse étoit même une participation de la majesté souveraine. De là, la fabuleuse origine que les anciens donnoient à leurs héros, qui descendoient tous de quelque prétendue divinité. Ceux d'Homere, sont appelés communément *la race des dieux* ; & l'Enée de Virgile n'a constamment d'autre qualification, que celle de *filz de la Déesse*. La noblesse impose l'heureuse nécessité d'avoir de la valeur & de la vertu ; chaque monument est pour elle une exhortation énergique au bien ; chaque titre, un engagement ; chaque ayeul illustre, une obligation ; chaque statue, un conseil éternel, qui avertit moins de ce que les morts firent, que de ce que devroient faire les vivans. Plus on est noble, plus les fautes qu'on commet sont graves : les taches de l'homme ordinaire, que son obscurité enveloppe, sont des monstruosités dans celui que son propre lustre expose dans le plus grand jour à tous les regards. Le Plébeïen, qui manque à son devoir, ne commet qu'une faute ; l'homme noble, qui manque au sien, en commet deux : l'un n'avoit à respecter que sa qualité d'homme ; l'autre

doit encore des égards à la dignité de son extraction. On demanda un jour à Caton, qui s'animoit à la pratique de la vertu par la contemplation des statues Romaines, pourquoi on n'y voyoit pas la sienne aussi : J'aime mieux, répondit-il, qu'on me demande pourquoi on ne la voit point, que de m'entendre demander pourquoi on la voit. Il est beaucoup plus honorable de se donner la noblesse, que de l'hériter : la gloire n'est pas pour celui qui naît prince ; elle est dûe à qui le devient par son mérite. Le mépris ne devoit pas non plus tomber sur celui qui a fait, d'une manière obscure, son entrée dans ce monde ; on n'est vil, que quand on ne fait rien pour sortir de son obscurité ; on n'est bas, que quand on ne tente aucun effort pour s'élever. Personne n'a vécu ni n'a pû vivre pour notre gloire ; personne n'est savant par les connoissances de son pere ; personne n'est vaillant par les bras de son ayeul : nos qualités personnelles n'ont pas existé avant nous ; elles n'existent, qu'autant que nous les créons.

L'éducation est une seconde nature. L'enfance est un augure pour les âges suivans ; c'est la racine d'où provient la

tige ; qui , dure , verte & vermeille successivement , produit , dans la même progression , le tronc , les feuilles & la fleur. On plie un arbre qui est tendre ; on modifie un homme qui est jeune. L'ours , pere , est un modèle pour les hommes , qui sont dans le même cas ; ils ne sauroient mieux faire que de le consulter ; & s'ils l'imitent , ils auront fait parfaitement : mais il a des entrailles ; & rarement les hommes en ont - ils pour leurs enfans. Pour empêcher que ses petits , encore informes , ne prennent trop-tôt un état de consistance , il s'occupe sans cesse à les polir avec sa langue ; attention peu imitée par l'espece qui se pique de valoir mieux.

La diligence & la lenteur. Elles doivent être tempérées l'une par l'autre. Dès la naissance du jour , le soleil est radieux , aussi brillant quand il se leve , que quand il est au milieu de sa course. L'enfance , qui est un lieu de séjour pour le commun des hommes , n'est qu'un lieu de passage pour les héros. Dans cet ordre , chacun est le fils de sa magnanimité , qui ne connoît point les lenteurs de la tardive nature. Il faut cependant éviter la pré-

cipation : il est essentiel de commencer avantageusement. Un heureux début est le père de mille victoires , & le précurseur d'une haute réputation. Se démentir, seroit en perdre tout le fruit. Qu'on marche en tortue , quand il s'agit de se résoudre ; qu'on vole en aigle à l'exécution. Le flegme patient de Fabius arrête & surmonte la bouillante impétuosité d'Annibal.

Personne n'est éminent en tout genre.

L'universalité des talens ne se réalise jamais : c'est un objet métaphysique , qui n'existe que dans l'esprit de ceux par qui il est conçu. On a toujours un côté foible. Le lion , ce roi des animaux , fait trembler tous les sujets de son empire ; un coq vient à crier , le lion lui-même tremble. Posséder bien une partie , est peu : posséder un peu de différentes parties , est beaucoup : posséder à fond toutes les parties , ce seroit être parfait : il est possible qu'on paroisse l'être ; impossible qu'on le soit. Nous sommes chacun dans un cercle , plus grand , à la vérité , pour les uns que pour les autres ; mais personne ne peut franchir la circonférence du sien. Essayer audacieusement de s'en échapper,

ce feroit s'exposer au risque d'être emporté par les tourbillons d'une atmosphère inconnue. Savoir tout, pratiquer tout, ne conviendrait pas même à tout le monde. Les opérations matérielles concernent le corps ; les spirituelles, l'ame. Les piés, suivant leur destination, marchent ; les mains travaillent ; les yeux voient ; la tête commande ; & tout le reste obéit.

La vertu est de tout âge. Il y a des hommes qui naissent vieux. Valerius Corvinus étoit consul à vingt ans ; Scipion, l'Africain en avoit moins, lorsqu'il commença à commander les armées ; Pompée n'en avoit gueres plus, lorsqu'il se trouva à la tête de trois légions.

Les seuls agrémens de l'ame méritent d'être estimés. La beauté est un bien fragile ; ou plutôt, elle n'est pas un bien, puisque, sujette à s'altérer par le moindre accident, elle n'est pas immortelle. Fut-elle plus solide, elle ne seroit pas un appanage essentiel au mérite. L'ame d'un Auguste & le corps d'un Thersite se sont trouvés plus d'une fois unis. Sapho avoit besoin de compenser, par les charmes de son génie, ceux qui lui man-

quoient, d'ailleurs. Ulysse, qui avoit tant d'éloquence, n'avoit pas une figure agréable. Horace & le Dante étoient deux grands Poètes d'une très-petite stature : la nature en les formant prodigua l'esprit & économisa la matiere. Il est certain néanmoins qu'une disproportion extérieure passe pour un préjugé défavorable, & qu'elle excite même souvent la causticité, tandis qu'un extérieur décent concilie l'autorité & attire le respect.

Avant que d'entrer dans une carrière, voyez comment vous en sortirez. La prévoyance est toujours nécessaire ; & la plus réfléchie ne l'est pas assez, la plupart du tems, pour découvrir & pour éviter les périls de toutes les especes, qui bordent les différens points de ce globe. La prévoyance est l'anneau de Gigès, qui, sans être apperçu fait appercevoir : c'est le fil d'or d'Ariadne ; malheur à qui, sans s'être précautionné de ce secours essentiel, s'engage dans le labyrinthe de quelque négociation. Le sort funeste d'un seul Icare auroit dû suffire pour l'instruction de l'univers entier ; & l'expérience de l'univers entier ne suffit

pas pour détourner un seul Icare. Venez à la lumière ; mais considérez l'imprudent papillon , qui périt pour s'en être trop approché.

VOULEZ-vous ne point vous perdre ? Connoissez - vous vous - même. Mercure voulut savoir un jour , quel rang il tenoit dans l'estime des mortels : il jugea à propos de s'habiller en homme , pour éviter l'inconvénient de l'adulation. Il alla dans cette vûe chez un Statuaire : Combien voulez-vous , lui dit-il en entrant , de ce Jupiter que je vous vois-là ? Une réale , lui répondit-on. Combien , continua-t-il en riant , de cette Junon ? La réponse fut qu'elle étoit encore plus chère. Combien de ce Mercure , ajouta-t-il , persuadé qu'en sa qualité d'envoyé des Dieux , & de Dieu protecteur du commerce , il seroit porté à un plus haut prix. On le désabusa sur le champ , en lui disant : Si vous êtes d'humeur de prendre le Jupiter & la Junon pour la somme qu'ils valent , nous vous donnerons volontiers le Mercure pour rien. L'arrogance & la présomption sont les défauts de qui ne se connoît pas. Vouloir & pouvoir se connoître sont la même

me chose. Un miroir qui vous présente-
ra à vous-même tel que vous êtes in-
trinséquement, c'est un ami, si vous le
voulez; & la voix publique, quand même
vous ne le voudriez point. Jamais un
seul individu n'en imposa à toute la mul-
titude; jamais toute la multitude n'en
imposa à un seul individu. Ce qui achè-
veroit de nous donner la connoissance
de nous mêmes, ce seroit d'avoir celle
des autres. Nous n'avons point de me-
sure précise de nos vertus & de nos
vices considérés absolument; il faut que
nous les considérions relativement, quand
nous voulons les mesurer; c'est-à-dire,
qu'il faut que nous comparions nos vices
à d'autres vices, nos vertus à d'autres
vertus, ou du moins aux effets sensibles,
que les vertus & les vices produisent
dans les autres. De cette comparaison
résulteroit dans notre esprit une idée
juste de la force & de la foiblesse d'autrui,
ainsi que la détermination de notre as-
cendant, de notre infériorité, ou de no-
tre équilibre. Il en résulteroit encore que
nous corrigerions l'estime que nous avons
pour nous mêmes, & le mépris que nous
avons pour les autres: nous nous esti-
merions très-peu, & nous ne méprise-
rions

rions personne. Le sanglier a l'ouïe plus délicat, que tous les autres animaux ; l'araignée, le tact plus fin ; le vautour, l'odorat plus tendre ; le singe, le goût, plus sur ; & le linx, la vûe plus pénétrante. Il en est de même parmi nous des qualités : elles sont partagées ; il n'y a personne qui les ait toutes, personne qui n'en ait quelqueune de notable, personne conséquemment ni méprisable, ni parfait. . . .

Le luxe cause plus de dommage que d'utilité. Ses objets principaux sont la table, les habits & l'éducation. L'art d'assaisonner les mets a détruit plus d'hommes que le poison. Peu de ceux qui ne sont plus ont péri pour n'avoir pas pris assez de nourriture ; beaucoup, pour en avoir pris trop. Le catalogue de ceux qui sont morts de faim n'est pas long ; le catalogue de ceux qui ont fini par de honteuses indigestions est plus ample, & on l'augmente tous les jours. Chose surprenante, dit Sénèque, qu'une forêt fût & satisfût à plusieurs éléphants ; un pâturage, à plusieurs troupeaux ; une montagne, à plusieurs parties de chasse : & qu'il n'y en ait assez, ni de l'étendue

immense des mers avec tous les poissons qui y nagent , ni des régions spacieuses de l'air avec tous les oiseaux qui y volent , ni de la vaste superficie de la terre avec tous les animaux qui y rampent , & avec toutes les plantes qui végètent , pour fournir à la voracité , toujours renaissante & toujours plaintive , d'un homme dont le plaisir dure à peine deux instans , & dont l'organe , si difficile à contenter , n'a pas plus de quatre doigts de contour dans toute sa dimension. Comment concevoir que , peu étant beaucoup pour tant d'êtres , tant d'objets soient si peu de chose pour un être unique ? Les habits sont un autre objet du luxe , & un autre motif pour mettre aussi à contribution les mêmes élémens. On déchire les entrailles de la terre , pour en arracher le lin & l'or ; on descend jusques dans le fond de la mer , pour en tirer le pourpre & les perles ; on se guinde dans les airs , pour y dépouiller l'autruche de son plumage : il n'y a que le feu d'épargné , encore est-il souvent de service ? Quelle illusion de se glorifier d'un ornement , que possèdent dans un plus grand éclat un arbre , une bête féroce , un oiseau , une fleur ! A

la bonne heure, si les ajustemens faisoient accroître la sagesse, la valeur & la vertu ; mais ils les efféminent, ils les énervent, ils les anéantissent plutôt. Les tempêtes sont ce qui affermit les rochers ; c'est à la rigueur de l'hyver, que la campagne doit les fleurs dont elle se couronne, & les fruits qui l'enrichissent. Né dans un terrain abandonné & inculte, pour vivre des siècles, un chêne, vainqueur du fier aquilon, élève sa tête altière jusqu'aux nues : dans ces jardins symétrisés, éclôt au contraire la beauté éphémère d'une fleur qu'un souffle fait évanouir. L'éducation, troisième objet du luxe. Je serois assez embarrassé pour expliquer ce que je vois, dit Végece : mais je vois que les plaisirs attachent à la vie, & que celui qui en goûte le moins est aussi celui qui redoute le moins la mort. Si le luxe n'eût pas regné aussi universellement dans la Pouille, ou que le général Africain n'y fût pas entré, peut être que Carthage seroit devenue, au lieu de Rome, la dominatrice du monde.

*Vous serez tel que ceux avec qui vous
serez lié. Rien de plus pernicieux que*

l'amitié & la conversation des méchans : ils amusent , ils plaisent , on les aime ; & dès qu'on aime les hommes vicieux , on touche au moment d'aimer le vice. La ressemblance est la mère & la fille de l'amour : on se ressemble ; c'est une raison pour s'aimer : on s'aime ; c'est une raison pour se ressembler.

ON ne doit point compter sur une apparence d'amitié. C'est dans les Palais , surtout , que la tortueuse fourberie fait son séjour. Là se voyent son trône , son sceptre , sa couronne , son autel : là s'épuisent en ténébreuses perfidies , ses victimes , ses ministres , ses favoris. C'est là qu'elle gouverne , qu'elle regne , qu'elle triomphe d'autant plus , que plus soupçonnée elle en dissimule plus profondément. Mais son empire ne s'y borne point ; toute la terre est sa cour ; tous les hommes sont ses sujets , parce que tous les hommes sont faux. Un renard , qui , dans une malheureuse expédition ne put se sauver qu'aux dépens de sa queue qu'il fût obligé de laisser , haranguoit ses confreres assemblés , pour les résoudre à se défaire aussi de leurs queues. On juge bien que l'orateur ne se négligea

point : tous captieux , enthymêmes urgens, ton pathétique, c'étoit en un mot le discours d'un renard émérite , qui auroit converti tout autre auditoire; mais il parloit à des renards comme lui , qui l'étoient même plus , puisqu'ils le pénétrèrent Le renard orateur , image des artifices que l'imposture employe pour séduire; les renards auditoire, image de l'incrédulité , que la prudence oppose à l'artifice. . . .

CE que nous appellons amis , ne désempe point d'auprès de nous , tant que dure notre faveur , & déserte dès l'instant de notre disgrâce. Mes chers amis , répétoit souvent Socrate, il n'y a point d'ami. Le monde entier se croit plein de cette espece , la plus charmante qu'on puisse imaginer , mais qui n'existe point. Je me trompe : il y a des amis où il y a des richesses ; ce sont les richesses qu'on aime , & non la personne. Néron bannit de son palais Agrippine sa mere : elle est oubliée aussitôt que proscrire ; quelques femmes seulement la vont voir , peut-être par un principe d'attachement , peut-être par un motif de barbare curiosité , pour se donner l'odieux specta-

cle de son humiliation. O ma fille , dit Jupiter à Minerve , qui préféra l'olivier aux autres arbres , à cause de sa fécondité , ô ma fille , c'est avec raison qu'on vous appelle sage : vous l'êtes en effet , & c'est une folie d'aspirer à une gloire stérile ; le seul utile est véritablement glorieux. Telle est la maniere de penser & d'agir des Dieux de la terre , & de leurs adorateurs. Nous trouverons dans la masse totale quelques molécules à excepter ; molécules rares qui prouvent plutôt la possibilité de l'amitié , parce qu'elle a existé autrefois , que son existence actuel : parmi les Grecs , Oreste & Pilade , qu'il suffit de nommer ; parmi les Romains plusieurs esclaves , ceux de C. Pl. Plancus , entr'autres. On employa la rigueur , les caresses , les récompenses , pour les forcer à indiquer la retraite de leur maître , qu'on cherchoit à immoler : tourmens , douceurs , promesses , vous fûtes inutiles. Le maître , confus de voir dans des hommes subordonnés plus de fermeté qu'il n'en avoit montré lui-même , se découvrit généreusement , & offrit sa tête à la fureur du soldat. Qui méritoit plus d'éloges , d'eux qui se montrèrent fideles pour ne le point expo-

fer à la mort ; ou de lui qui se montra si magnanime pour les en délivrer ? C'est ce qu'il seroit difficile de déterminer exactement. O fort ! il dépend de toi , que le corps soit dans une ignominieuse servitude : mais la noblesse des sentimens & la liberté de l'esprit ne sont point tributaires de ta frivole puissance.

L'AMITIE' une fois rompue ne se renoue point. Les ruptures font naître une inimitié , qui passe même au de-là des barrières de la vie , & une haine que conservent encore les cendres. Zisca ordonna, dans son testament, qu'on l'écorchât après sa mort , pour faire de sa peau une caisse , dont il vouloit que le cruel son animât au combat ceux de son parti , & l'engageât , lui-même dans l'autre monde , à poursuivre sans cesse les Catholiques de Bohême , jusqu'à leur entière extinction....

La plus haute fortune est celle dont l'acquisition coute le plus , & dont la possession expose davantage. Un tronc d'arbre, parvenu à être l'image d'un saint, adoré sur les Autels , servi avec un frappant appareil de lumieres , & respectueusement encensé ; peuples , vous le

croyez heureux , & vous le regardez avec des yeux jaloux : mais considérez qu'il ne fût d'abord qu'un arbruste , qui, pour se former , eut à essuyer tous les outrages des frimats , de la canicule , & des vents. Un fer tranchant l'attaqua par le pié pour l'abattre , un acier aiguisé lui ôta son écorce , les dents d'une scie le partagerent en tronçons , une hache le fit voler en éclats , un rabot déchira sa surface pour la polir , & un autre instrument lui entra jusqu'au cœur. Enviez-vous encore une gloire qui coûte si cher ? La fortune est un verre cassant , à proportion de son éclat : l'honnête médiocrité seule donne la sécurité. . . .

On change tard son caractère , ou pour mieux dire on ne le change point. Le caractère est quelque chose d'inné , dit Quintilien. Le loup a beau vieillir ; le poil lui tombe , l'inclination lui reste. La fourmi étoit un laboureur avare qui empiétoit sur ses voisins : pour le punir Jupiter le métamorphosa ; mais en prenant une nouvelle forme , il ne quitta point son ancien penchant. Le buisson étoit un voleur de grands chemins ; il accroche encore aujourd'hui tout ce qu'il peut at-

teindre. Aracné ourdissoit de la toile ; c'est de la toile qu'elle ourdit encore à présent , aux dépens de sa propre substance. L'art réussit rarement à dénaturer l'organisation : Sénèque , Socrate , David : Quels maîtres ! Néron , Alcibiade , Absalon : Quels élèves ! On fait cependant quelquefois violence à son naturel , ou par un principe de vertu , ou par des vûes de politique , ou par une influence d'éducation. Vainquez-vous vous même , nous dit la vertu : cachez-vous , nous dit la politique , jusqu'à ce que vous ayez vû qu'on ne vous voit point : cachez-vous quelquefois , vainquez-vous constamment , nous dit l'éducation , dont la force & l'efficace sont merveilleuses. Bonne , elle convertit les bêtes en hommes : mauvaise , elle convertit les hommes en bêtes. L'instruction adoucit la férocité ; la culture féconde la stérilité même ; l'art enfante des prodiges. Par lui , le cheval asservit ses pas à la mesure & à la cadence ; par lui , l'éléphant souffre un frein ; par lui , l'oiseau articule distinctement ; par lui , l'automate parle & chante ; par lui , le caractère se corrige : mais il ne se réforme point.

Le plus petit ennemi est à craindre.
Il n'y a point de petit ennemi. Tibère faisoit son jouet d'un dragon que les fourmis lui dévorèrent : Il m'amusoit ; je le regrette , dit - il : cette perte legere , quoique sensible est pour moi une grande leçon , qui m'apprend à redouter la multitude , quelque foibles que soient les parties qui la composent.

Il n'y eut jamais de sûreté pour le méchant. Qui sème l'injustice , moissonnera l'infortune. Ce sont les paroles de l'Eternel. Le châtiment vient d'ordinaire en raison directe de la vitesse avec laquelle on est allé vers le mal ; & pour être lent quelquefois , il n'en est pas moins inévitable. On n'est pas méchant sans le savoir ; & dès qu'on sent qu'on l'est , on est puni. Point d'impunité pour le méchant : sa conscience est sa punition.

Il y a de la démence à vouloir se détruire soi-même , pour se venger d'un ennemi. La fureur ne pourroit pas souffrir sa propre vûe ; & elle est son propre tourment. Est-il possible que l'homme veuille , ou qu'il puisse vivre avec un monstre , qui a un visage de tigre , des

yeux de basilic , des cheveux de cou-
leuvre , une bouche d'enfer , des mains
de louve , une poitrine d'acier , un cœur
de bronze , un caractère de lionne , &
l'ame d'un démon. Il y a de la lâcheté ,
de l'indécence , & de l'aveuglement à se
venger. Il faut de la fermeté & de la
constance pour souffrir ; il faut de la for-
ce & de la valeur pour vaincre , en ne se
vengeant point , l'envie qu'on auroit de
se venger. La vengeance ne doute point ,
ne balance point , ne consulte point : in-
décente , en ce que tous les moyens lui
conviennent , pourvu qu'elle parvienne à
sa fin ; & aveugle , en ce qu'elle n'y par-
vient pas encore.

*UNE autre espece de fureur , c'est celle
qui , pour faire éviter un mal , jette incon-
sidérément dans un mal plus grand. L'in-
quiétude , le goût de la nouveauté , les
sujets que l'on croit avoir de se plaindre
de la fortune , sont les causes de cette
fureur. Quel intérêt prenez-vous à ce
qui me regarde , dit un jour Denys à une
vieille femme , qui fatiguoit les dieux
à force de leur demander la conserva-
tion du Tyran ? Un intérêt essentiel , lui
répondit elle ; & voici comment. Le*

premier maître que j'ai vû étoit méchant ; le second , pire que le premier ; le troisieme , qui les efface aisément l'un & l'autre , enchérit sur eux , & c'est vous. Dans ces circonstances , je crains avec raison , que si nous avons le bonheur de vous perdre , une furie ne se déchaîne dans les enfers , pour venir prendre ici votre place , & pour nous faire éprouver qu'on peut vous vaincre en méchanceté , comme vous vainquez vous-même tous vos prédécesseurs.

Le mal retombe sur celui qui le commet.
Par une sage disposition du Ciel , le méchant creuse lui-même son abîme. Le premier malheureux que les flammes firent mugir dans le taureau de bronze , fut Perillus , son inventeur. L'artisan d'une trahison est tel qu'une vipere qui enfante ; ils périssent l'un & l'autre. Un général Anglois attira quelques Espagnols aux portes d'une place , leur promettant de la leur rendre ; doublement perfide , il ne la rendit point , & il les fit égorger. Encore fumant de ce monstrueux assassinat , il courut vers la reine pour recevoir la récompense de son action : Voila , lui dit-elle , en lui donnant

quelques pieces d'or , le salaire de votre crime ; mais ne paroissez plus devant moi , jusqu'à ce que j'aye besoin de quelqu'un pour faire le rôle d'un traître : je vous appellerai pour lors.

SOYEZ réservé dans vos paroles , qui annoncent les dispositions de l'ame, comme les titres annoncent les sujets dont traitent les livres. Si vous aviez autant de sagesse que de loquacité , disoit Démosthene à un homme qui lui paroïsoit un parleur éternel , je vous assure que vous ne parleriez pas tant , & que vous n'auriez garde de prendre pour de l'éloquence ce qui n'est qu'un pur babil. La conséquence tirée du style congis , en faveur de l'excellence de l'esprit , est juste. Boccacini introduit assez plaisamment un peuple de la Grece , qui condamna à huit mois de prison un auteur du pays , pour avoir rendu en trois paroles une pensée qui pouvoit se rendre en deux mots. Il ajoute qu'Apollon , interposant son autorité , annula la sentence , & ordonna que le coupable liroit une fois seulement la guerre de Pise , par Guiccardin : mais le lecteur se crut si peu favorisé par la commutation de sa

peine , qu'après avoir essayé quelques pages avec un ennui mortel , il pria instamment ses juges de l'envoyer aux galeres perpetuelles , ou de le faire écorcher vif , plutôt que de l'obliger d'achever cette assommante lecture ; leur représentant , que , périr pour périr , il aimoit mieux une mort de son choix , que de mourir noyé dans un fatras d'expressions lourdement inutiles. C'est un bonheur qu'il ne soit pas défendu , sous peine d'être renfermé , de donner dans le verbiage. Une pareille défense, seroit en elle-même moins absurde que sévère. Mais que d'auteurs quitteroient la plume , ou passeroient leur vie en prison ! Soyons sobres & graves dans nos discours : sobres, en parlant peu ; & quand nous parlons , employant peu de mots : graves, en observant d'empêcher que nos paroles ne jurent avec notre état. Celles d'un prince doivent être non - seulement gracieuses, mais bienfaisantes.

L'IMPORTANCE du secret. Alexandre scella les levres de son confident , avec l'anneau dont-il se servoit pour sceller ses lettres. Le secret est analogue à ce minéral actif , qui , à moins qu'on n'ait

la précaution de le tenir serré, est dans un mouvement continuel, jusqu'à ce qu'il se soit dispersé totalement. Se découvrir, seroit se perdre; se découvrir même à un ami sans restriction, seroit au moins se préparer une matiere de chagrin & de repentir. Le seul éternel est immuable. Il n'est point d'ami (dût tout le genre humain prendre pour un outrage, cet aveu qu'exige l'expérience) il n'est point d'ami, qui ne puisse cesser de l'être. Dans le cas d'une pareille cessation, quel désespoir d'avoir communiqué tout, sans se rien réserver! Pourquoi d'ailleurs dévoiler tous ses défauts? Manquer n'est le plus souvent qu'une foiblesse; dire qu'on a manqué est toujours une folie, quelquefois une méchanceté. Car, enfin, pourquoi indiquer les traces des pas que vous avez faits hors du sentier de la vertu? Est-ce afin qu'on les suive? Vous seriez un homme scandaleux. Est-ce afin qu'on vous en loue? Vous seriez un impie. Est-ce afin qu'on le sache seulement? Vous seriez un insensé, d'ajouter à votre infamie en la publiant.

SOYEZ modeste dans la prospérité, & constant dans les revers.

Cavallo desbocado es la fortuna :
O amigo Fabio , guarda de fiarte
Por mas que tengas su melena afida.
Desmontar es lo cuerdo , que importuna
Querrà darte tal vez para quitarte,
Y por perderte perderà su vida.

La fortune, ami Fabius, est un cheval qui n'a point de bouche; ne vous y fiez point, quelque adresse que vous vous piquiez d'avoir pour le mener. Descendre est le parti le plus sûr : importune, elle affectera souvent de vous obéir, pour vous surprendre; & elle périra, pour vous perdre : ce sont ses jeux ordinaires.

On doit plus à l'entendement qu'aux mains. Deux grands tableaux de la divinité, dit Plutarque; ce sont le soleil dans le ciel, un roi sur la terre: il pouvoit ajoûter, & l'entendement dans l'homme. Cette faculté est une, relativement à sa substance, & relativement à son opération, qui se divise en trois rameaux, formés par la perception, par l'affirmation & par le raisonnement. Elle s'élançe avec promptitude, comme esprit; elle approfondit avec force, comme jugement; elle retient avec fidélité

toutes les impressions, comme mémoire. L'esprit est une facilité de saisir tous les objets : c'est la chaleur de l'ame ; c'est la ressource dans les occurrences les plus inattendues ; c'est enfin une arme offensive & défensive. Le jugement, qui vient en second lieu, est le complément de l'esprit : celui-ci a frayé plusieurs routes ; celui-là les examine, & marque celle qui mérite la préférence. La mémoire est comme la trésoriere de l'entendement ; chargée de veiller à la garde de son dépôt général, elle conserve ce qui a affecté les organes de la vûe, de l'ouïe, du tact ; les sons, les couleurs ; toutes les causes occasionnelles des sensations. La science est aussi nécessaire à un prince, pour regner, que l'ame l'est au corps, pour vivre, suivant Platon qui pense, de plus, que les états ne seront heureux, que quand, ou des philosophes les gouverneront, ou quand ceux qui les gouvernent, seront philosophes. Les lettres & les arts paroissent, au contraire, un poison exécrationnel & la peste des républiques à Licinius, en cela d'accord avec ce sénateur de Cumès, qui opina qu'il ne convenoit point d'accorder à Homère la récompense qu'on lui destinoit, de

peur que la ville ne se trouvât peuplée d'une foule d'Homeres, par une pareille libéralité. O têtes bizarres, véritablement dignes des oreilles de Midas ! les cris aigres des cigales & des oisons auroient, sans doute, fait votre enchantement, puisque les doux accens des rossignols & des cignes vous ennuyent.

Prudence singulière de savoir choisir, entre deux maux, le moindre. Un castor, poursuivi par des chasseurs & sur le point d'en être atteint, se coupa cette partie de son corps, à laquelle il savoit que ses ennemis en vouloient, & la leur jetta, pour sauver sa vie.

On ne sait pas vivre, si l'on ne sait pas céder. La nécessité de céder est incontestable ; les loix de la société veulent que nous cédions réciproquement. La société ne subsiste que par l'égalité & la subordination ; il est contre l'une & contre l'autre, de ne point céder. Les loix de la guerre le demandent ; aussi, souvent c'est parce qu'on a cédé, qu'on a remporté la victoire. Les Parthes, le dernier des Horaces & Fabius, prouvent cette vérité. Céder toujours, seroit une foiblesse ; ne céder jamais, est pure opiniât-

trêté : céder par crainte, est une lâcheté ; céder avec art, est une vertu.

C'est une grande sagesse , de composer la sienne des folies d'autrui. Boccalini feint, qu'à la mort d'Henri IV. roi de France, Apollon, voulant détourner les guerres qui menaçoient ce royaume, y envoya une armée de soixante mille hommes, tirée de l'Arcadie, pour y éterniser la paix ; & qu'il répondit à ceux qui lui témoignèrent leur étonnement, sur la nature de ce secours remarquable : Laissez-les aller ; la France n'a besoin que de sa propre expérience, pour la garantir. L'âne ne l'est jamais au point de vouloir repasser par un endroit où il se souvient d'avoir été maltraité. Les malheurs passés sont encore présents dans l'esprit des François, que ce souvenir empêchera, à l'avenir, de s'exposer à de nouveaux périls. Hommes, profitez de la salutaire leçon que l'âne vous donne ; & au lieu de rougir du maître que je vous propose, rougissez de ce que vous ne savez pas l'imiter. Plusieurs Arcadies ne suffiroient point, pour fournir de ces maîtres à toutes les parties de la terre qui en auroient besoin.

On peut espérer de sortir de la plus triste situation. La mobilité de la fortune entretient l'esperance dans le cœur du malheureux.

Aidez-vous, afin que le ciel vous aide. Nous avons une bouche pour implorer du secours ; & des mains , pour nous en donner nous-mêmes.

Profitez de l'occasion qui se présente, si vous ne voulez pas la chercher long temps en vain. Quoi, vous avez le pié sur une roue, dit Ausone à l'Occasion ? Oui, lui répond - elle ; & la chose est ainsi, parce que je suis volage. Vous vous couvrez le visage avec vos cheveux ? Je le fais, parce que je ne veux pas qu'on me reconnoisse. Mais, d'où vient la nudité que j'apperçois sur la partie postérieure de votre tête ? Elle vient de ce que je serois fâché de fournir un moyen de me retenir, lorsque je suis avec rapidité.

La rigueur peut moins que la douceur. C'est au commandement, sur tout, que la bonté doit présider. Un roi, qui est le pere de ses sujets, comme un pere est le roi de ses enfans, devient, quand il a de la clémence, un dieu charmant, qui, laissant reposer continuellement

son terrible tonnerre, obtient tout, amour, encens, sacrifice; parce que sa condescendance lui captive les cœurs, que la sévérité éloigne toujours.

On ne sauroit vous suivre, si vous ne marchez pas devant. Les sujets sont l'ombre du prince, qui, étant le plus grand par sa dignité, est obligé d'être aussi, & de paroître le meilleur par sa conduite.

L'union est invincible. La seule inspection du temple de Vénus la chauve nous le dit hautement. Au siège d'Aquilée, les femmes, avec les tresses de leurs cheveux, armerent les arcs de leurs époux; la puissante union de ces filets déliés, suppléant à leur débilité.

L'avarice ne sait ni jouir ni laisser jouir de ses richesses. Toutes les passions sont déraisonnables; mais la plus déraisonnable de toutes, c'est l'avarice; elle est la déraison même. Toutes les autres colorent au moins leurs démarches par quelque motif: ou c'est l'intérêt qui les remue, ou le plaisir qui les excite, ou l'usage qui les entraîne. L'avarice accumule brutalement, pour accumuler; elle veut entasser, parce qu'elle le veut. Brûlée d'une soif qui la consume, sans com-

passion, sans humanité, sans jugement, il est impossible qu'elle soit heureuse, parce qu'il est impossible qu'elle soit contente. Elle cesseroit d'être dès le moment qu'elle cesseroit ou de souhaiter avec fureur la possession de ce qu'elle n'a point, ou de craindre avec excès la perte de ce qu'elle possède. Ce qu'elle a n'est ni pour elle, ni pour les autres; il n'est point pour elle, puisqu'elle n'y touche point; il n'est point pour les autres, puisqu'elle est prête à tout souffrir, plutôt que de s'en laisser dépouiller.

Modération des taxes. Le repos public dépend des armes, les armes de la solde, & la solde des impositions; l'argent est le nerf de la guerre, & même celui de la paix. La gloire qui vous distingue, dit Plin à Trajan, c'est que souvent un simple citoyen triomphe des prétentions du fisci, dont la cause n'est jamais mauvaise, que quand on est gouverné par un bon prince. Darius avoit coutume de demander, si le tribut imposé surpassoit les forces de son peuple; quand on lui répondoit qu'on le trouvoit réglé par la modération, il le réduisoit encore à la moitié; & c'est probablement de cette moitié, qu'Hé-

fiode disoit , qu'elle étoit plus grande que l'entier dans sa totalité ; plus grande , c'est-à-dire plus avantageuse.

Tout est possible aux dons. Ils gagnent les hommes & les dieux. Pyrrhus demanda un jour à Cynéas ce qu'il pensoit de Rome. Je dois vous dire , Seigneur , lui répondit-il , que tous les habitans de cette ville sont autant de rois : je n'en ai pas trouvé un seul , dont la main ait voulu s'ouvrir pour recevoir un présent.

Veillez vous-même à vos propres intérêts. L'œil du maître voit toujours plus clair que des yeux étrangers. La main qui porte le sceptre , est aussi la main la plus propre pour tenir les rênes du gouvernement. Les anciens ont attribué des chars à plusieurs divinités ; chaque divinité menoit elle-même son char.

Soyez contre l'adulation , ou vous donnerez dans ses pièges. La reine Stratonice , femme de Séleucus , étoit chauve. Un poète , affamé sans doute , ne l'en loua pas moins magnifiquement sur sa blonde chevelure , & n'en fut pas moins payé. Cette adulation grossière , qui est plutôt une imposture , n'est pas dangereuse : elle ne sauroit plaire qu'à un

amour - propre aussi grossier qu'elle. Il en est une plus à craindre , parce qu'elle est plus délicate ; celle-ci s'énonce quelquefois par des paroles , quelquefois par des actions ; & c'est dans ce dernier cas qu'elle est la plus redoutable. Quevedo remarque , avec sa sagacité ordinaire , que , pour perdre César , la malice & la noire trahison , après avoir épuisé leurs détestables ressources , ne trouverent point de moyen plus infailible , que celui d'étendre les honneurs & les droits de sa souveraineté , en divinisant son nom & ses titres. Elles mirent sur la tête de sa statue un diadème , bien dangereux pour sa personne. La couronne , qu'on voyoit sur le portrait , étoit la plus grave accusation contre l'original. On inscrivit sur les monumens , qui le représentoient , ces paroles , *César roi* , afin que le peuple , indigné en les lisant , le déclarât publiquement tyran , & non dictateur. Il n'y avoit que la haine la plus sangui-
naire , qui pût imaginer une couronne , pour en faire tomber une autre ; décerner des honneurs , qui flétrissent l'honneur ; communiquer une immortalité , qui empoisonnât la vie ; rendre une adoration , qui produisit le mépris ; & don-

ner

ner des applaudissemens , qui fissent naître la haine.

Celui qui veut vivre après sa mort , doit mourir de son vivant.

O puesque ni lo rey ni lo excellente,
Exime del morir mas que lo humano
Y en su occaso halla el sabio su oriente;
Ensayese à morir el soberano,
Por lo sabio olvidando lo eminente,
Y hara el mas alto ser del ser mas vano.

PUISQUE mourir est une nécessité pour les hommes rois , ainsi que pour ceux qui ne le sont pas , de quelque excellence qu'ils soient doués , & que le sage tire son éclat de son éclipse même ; que la sagesse , faisant oublier au souverain l'éminence de ses privilèges , le porte à s'essayer avec la mort : il sera ainsi , de l'être le plus vain , l'être le plus précieux.

TEL est l'ouvrage du P. Garau , que nous avons , peut-être , rendu avec trop de concision , dans la crainte d'être prolixes. Nous sentons qu'il manque à notre analyse cette unité qu'on aime tant , & avec tant de raison ; mais nous avons été forcés de nous modérer sur l'original ,

d'après lequel nous avons travaillé. Nous ne pouvons faire à notre auteur que deux légers reproches, dont le premier est rarement mérité par la plupart des écrivains d'aujourd'hui ; celui d'avoir prodigué l'érudition, & celui d'avoir admis, sans discussion sur des témoignages, quelques traits qui sont relatifs à l'histoire naturelle. Une de nos plaintes les plus ordinaires, sur les écrits que nous lisons, c'est qu'ils ne contiennent rien ; nous aurions quelque droit de nous plaindre de ce que celui-ci contient trop de choses. Quand il y en a trop, aucune n'est à son aise ; & il arrive souvent, que plusieurs de celles qui sont assez développées, le sont aux dépens de quelques autres circonvoisines, à qui elles ont nui. Pour ce qui concerne l'histoire naturelle, c'est une matière où il faut moins croire que voir ; moins admettre les autorités, que les vérifier : par la conjecture, on croit aller aux causes ; on va sûrement aux faits par l'observation. Un qualificateur du saint office dit, en parlant des quarante maximes : Je les ai lûes une fois par obéissance, souvent par plaisir, & toujours avec fruit. Pour nous, le hasard nous les a fait parcourir d'abord ; l'espérance de préparer

une lecture utile & amusante nous les a fait extraire ensuite; & le suffrage du public est tout ce que nous souhaitons. J'y ai trouvé, dit un autre qualificateur, un esprit étincelant, un jugement lumineux, une érudition immense, un style aisé, pur, nerveux & persuasif: c'est aussi l'idée que nous en avons. Mais, afin que le lecteur juge par lui-même, & qu'il réforme notre jugement, s'il le trouve faux, nous allons insérer quelques morceaux de l'original, accompagnés de leur traduction. Ils forment sept tableaux différens; celui de l'insatiabilité du cœur humain; celui de la beauté; celui de la frivolité; celui de la clémence; celui de la fureur; celui de la jeunesse vengée, & celui de la mort qui ravage tout. On se prive de sa tranquillité, pour la chercher; le but où l'on se propose d'arriver, est le plaisir; & pour y parvenir, on commence par y renoncer: on est ingénieux à se tourmenter soi-même; c'est qu'il y a toujours du vuide dans le cœur de l'homme, que rien ne peut remplir.

*Tableau de l'insatiabilité du cœur
humain.*

QUERRIA Pyrrò passar à Italia , para dilatar su corona ; y poniendo en consulta la jornada , sela desuadia Cineas desta suerte. Valientes , dize , son , Señor , los Romanos ; grande y sobre animosas naciones su imperio : mas si nos le rinde el cielo , qual será el fruto de nuestra victoria ? Cosa llana , responde Pyrrò : vencidos una vez los Romanos no avia nacion tan altiva que se corra de ceder à nuestro valor. Y assi cogemos luego toda la Italia , cuya grandeza y riqueza son tantas. Callò algun tanto Cineas ; pero y al fin dize : Vencida la Italia , que hemos de hazer ? Sicilia , dixò el rey , nos està dando la mano , rica isla , numerosa , y facil por las guerras civiles en q̄ està ardiendo. Creible estodo esso , instò Cineas : però alcançada Italia , tendrá fin nuestra guerra. De nos la victoria Dios , acudiò Pyrrò , que ella será la prueba para mayores empresas. No està alli la Africa ? No està Cartago , à quien fugitivo de Sicilia Agatocles à penas no la rindiò ?

Y con esto ya se ve que de quantos se nos atreven nadie podrá resistir. Claro està, dize Cineas: sera facil de recobrar à Macedonia, y empuñar el cetro de la Grecia. Pero despues de rendido todo, que hemos de hazer? Passar alegré, dize, la vida en ociosidad y regalos. Mas aqui la conclusion de Cineas, y que te estorva aora, o gran rey, el gozar tranquila la vida? Paraque es bueno esponer à tantos riesgos tu vida? Dar y sufrir tantos males, para alcançar con peligro lo que puedes, si quieres, desde luego gozar ya con seguridad.

» Pyrrhus veut passer en Italie, pour
 » agrandir sa couronne: Cyneas à qui il
 » communique son projet l'en dissuade
 » ainsi. Les Romains, lui dit-il, Sei-
 » gneur, sont puissans: leur vaste em-
 » pire s'étend sur des contrées belliqueu-
 » ses; mais si le ciel les range sous vos
 » loix, quel sera le fruit de votre vic-
 » toire? Tel indubitablement, répond
 » Pyrrhus, que les Romains une fois
 » abbatus, il ne coutera plus rien à no-
 » tre valeur, pour soumettre les autres
 » nations de ce climat les plus intrépi-
 » des; ainsi nous n'aurons qu'à nous pré-

» tenter pour réduire toute l'Italie , dont
» la grandeur & les richesses sont im-
» menfes. Après un moment de fílence ,
» Cyneas reprend la parole , & dit : Mais ,
» Seigneur , quand l'Italie fera fous vo-
» tre obéiffance , que ferons nous ? La
» Sicile prête à fe rendre , dit le Roi ,
» nous appelle ; cette ifle qui contient
» tant d'habitans & tant de tréfors ; &
» que nous allons conquérir d'autant plus
» facilement , que fon fein eft déjà em-
» brafé par le feu des guerres civiles. Il
» y a lieu de fe flatter de tous ces suc-
» cès , pourfuit Cyneas ; mais devenu le
» dominateur de la Sicile , bornerez-
» vous , feigneur , le cours de vos ex-
» ploits , en terminant la guerre ? Que le
» Ciel rende feulemẽt nos armes vic-
» torieufes , ajoute Pyrrhus : le triomphe
» fera pour nous un motif de tenter de
» plus hautes entreprifes. L'Afrique n'eft-
» elle pas là devant nous ? Tes yeux
» ne découvrent-ils point Carthage , cet-
» te ville qu'Agathocle , fuyant la Sici-
» le , penfa emporter ? Ne vois tu pas ,
» en même tems , que , de tous ceux qui
» oferont fe mefurer avec nous , aucun
» ne pourra nous réfifter ? J'en fuis con-
» vaincu , dit Cyneas ; il fera aifé de re-

» couvrir la Macédoine , & de monter
 » sur le thrône de la Grece ; mais quand
 » nous aurons tout subjugué , à quoi nous
 » déterminerons-nous ? A couler , dit-il ,
 » nos jours dans la joie , dans le repos ,
 » & dans les plaisirs. Eh , quel obstacle ,
 » reprit Cyneas , vous empêche dès à
 » présent , ô , grand roi , de mener une
 » vie tranquille ? Pourquoi chercher à
 » braver la mort ? Pourquoi causer &
 » souffrir des maux infinis , dans l'espé-
 » rance de parvenir par des moyens
 » dangereux , à un bonheur qu'il ne tient
 » qu'à vous de goûter , à cette heure
 » même , sans courir le moindre risque ,
 » & même dans la plus parfaite sécu-
 » rité ?

Parmi les Perses , un borgne ne pou-
 voit pas être roi ; parmi les Romains ,
 une difformité , quelle qu'elle fût , com-
 me un signe de mauvaise augure , ex-
 cluoit du Sacerdoce ; parmi les Juifs , un
 aveugle , un boiteux , un bossu , un hom-
 me qui auroit eû le nés ou écrasé ,
 ou de travers , ou trop gros , étoient
 inhabiles au saint ministère : *Nec acce-*
det ad ministerium ejus si cæcus fuerit , si
claudus , si gibbus , si parvo , vel grandi , vel

torvo naso. Lev. C. 21. La beauté n'est pas la compagne inséparable du mérite ; elle en est le lustre quand ils se trouvent ensemble.

Tableau de la Beauté.

O quanto es mas bien quista en un cuerpo bello la virtud ? Persuade facilmente lo hermoso , porque nadie quiere turbar la serenidad de su rostro , ni entristecer lo que ama. Confirma el entendimiento , dize el gran Saavedra , y aprueba la voluntad lo que agrada a los ojos. Este es el mas incontestable poder. Esta ventaja eleva a las otras prendas la gallardia , que el valor compra a sudores y peligros la vitoria ; à la sabiduria le cuesta razones y discursos : solo lo gallardo , sin hablar , convence , y solo con mirar triunfa. Lo que los demas con las armas , hazia con los ojos Olon en sus contrarios. No ay tirano que no aya vencido muchas vezes la gracia. Aun entre barbaros tiene sus altares esta majestad , ni puede persuadirse que puedan hazer hazañas gloriosas los que no nacieron con ella. Y Dios , quando quiere blasonar de Señor ,

y fundar corte como rey , faca por gala la hermosura ; desde que se vistió de hermoso , parece tiene palacio. . .

» O que la vertu , qui a pour habi-
 » tation un beau corps , en a bien plus
 » d'attraits ! La beauté persuade aisé-
 » ment , parceque personne ne veut
 » troubler la sérénité de son air , ni
 » attrister ce qu'il aime. Ce qui charme
 » les yeux entraîne l'adhésion de l'en-
 » tendement , dit le grand Saavédra ,
 » & le consentement de la volonté ; le
 » pouvoir du beau , est le pouvoir le
 » plus irrésistible. Les agrémens de la
 » figure ont de l'avantage sur les autres
 » qualités ; la valeur ne va à la victoire ,
 » que par une route semée de travaux
 » & de périls ; la sagesse n'y arrive qu'à
 » force de raisonner & de discourir :
 » les appas seuls convainquent sans par-
 » ler ; ils ont triomphé , dès qu'ils sont
 » apperçus. Les princes tournent ordi-
 » nairement leurs armes contre leurs
 » ennemis , Olon eut les siens , & ses
 » armes furent ses regards. Il n'est point
 » de tyran qui n'ait fléchi plus d'une
 » fois devant la beauté , a qui on élève
 » des autels , même parmi des nations

» barbares , chez qui la difformité natu-
 » relle passe pour une incapacité de se
 » signaler par des actions glorieuses.
 » Dieu lui-même , quand il veut s'an-
 » noncer comme le maître suprême ,
 » & s'environner d'une cour digne du roi
 » des rois , réduit l'éclat infini de sa
 » pompe à la seule beauté : il s'en revêt ,
 » ainsi que d'un habit étincelant ; & il
 » déclare qu'il est assis sur son throne.

EPAMINONDAS n'avoit pour son usage
 qu'un seul habit ; & lorsqu'il s'agissoit
 d'empêcher les progrès de sa destruction
 en réparant ses breches , il savoit ne
 point se montrer. Cet exemple confon-
 droit nos héros d'à présent , chargés de
 colifichets ; si on raisonnoit , quand on est
 frivole.

Tableau de la frivolité.

QUE ay que esperar de valor , de so-
 lidez , de constancia , en ciertos narcisil-
 los peynados , aderezados almolde , y
 hechos todos una vana rueda de pabon ,
 que ya en su donayre obstentan su vani-
 dad. Como han de ser varones fuertes
 los que professan con obstentacion el ser

mugeres , apertam profitentur muliebritatem. Qual destes avrá , dize Seneca , que no quiera mas que se alborore la republica , que no que se desalíne un cabello ? Que no se precie mas de bien asseado y peynado , que de ser bien reputado ? De los leones advirtiò Eliano , que los que tienen mas crespá la guedexa son mas cobardes y flacos.

» QUELLE valeur , quelle solidité ,
 » quelle constance peut-on se promettre
 » de ces petits narcisses , peignés avec
 » tant d'art , arrangés avec tant d'élé-
 » gance , qu'on diroit qu'ils s'échappent
 » du moule , & environnés , ou pour
 » mieux dire composés du frappant ap-
 » pareil , que déploye un paon , lorsqu'il
 » étale la variété de ses couleurs ? Leur
 » parure ne sert qu'à manifester leur va-
 » nité. Ils font profession , que dis-je !
 » ils font gloire d'être des femmes.
 » Comment seroient-ils des hommes
 » forts ? Qui d'entr'eux , dit Sénèque ,
 » n'aimeroit pas mieux voir le boule-
 » versement de toute la république ,
 » que le dérangement d'un seul de ses
 » cheveux ? Qui ne fait pas plus de cas
 » des charmes de sa physionomie & de

» la régularité de sa coëffure , que de
» l'intégrité de sa réputation? Ceux d'en-
» tre les lions qui ont la criniere la plus
» crépée , sont , comme l'observe Elien ,
» les plus lâches & les plus foibles de
» toute l'espece.

Les loix que Dieu donna parmi les foudres & les éclairs , se briserent au pié de la montagne ; celles que Moyse écrivit , sans faire éclater le tonnerre , subsistent. Les ouvrages que la violence élève tombent bien-tôt ; ceux que la douceur établit se conservent.

Tableau de la Clémence.

Assi vive tan bien la magestad mas segura à fuerça de la mansedumbre que la haze amada , que del mismo poder que la haze temida. No ay esquadrones mas fieles , ni mas finas guardas que el amor. Este es la mas inaccessible sortaleza , el mas inexpugnable alcaçar , mas incontestable defenfa , no necessitar de dofensa. Que mayor infelicidad que averse de guardar dentro de su reyno ? Si ha de defenderse de los suyos , quien le defenderà de los agenos ? Esta es la hereditaria grandeza de nuestros augus-

tos reyes ; que cuentan tantas defensas quantos vassallos , tantos escudos quantos coraçones , tantas guardias quantos topan , porque tiene tantas aras su clemencia , quantos coraçones abriga su poder. No es en ellos defensa la guarda si no ceremonia del decoro. Sea en los otros defensa y teman hostilidades los que las hazen temer , que nuestros reyes que llenan el nombre de padres cobran finezas de hijos , y por ellos haran muralla su pecho à los botes de mil lanças.

» Ce qui établit la sûreté du souverain , c'est moins le pouvoir qui le rend
 » redoutable , que la clémence qui le
 » fait aimer. Il n'y a point d'escadron
 » aussi fidele , ni de garde aussi vigi-
 » lante que l'amour. Il vaut la forteresse
 » la plus inaccessible : le rempart le plus
 » impénétrable , & la plus invincible de
 » toutes les défenses , c'est de n'avoir
 » pas besoin d'être défendu. Quel mal-
 » heur ne le cede pas à celui d'avoir à
 » trembler dans le centre de ses états ?
 » Qui garantira contre les entreprises de
 » ses voisins , celui qui doit être attentif à
 » se garantir contre ses sujets ? La gran-

» leur héréditaire de nos augustes rois ,
» c'est de compter autant de défenseurs
» que de vassaux , autant de boucliers ,
» que de cœurs , autant de gardes que
» de citoyens ; parce que les cœurs de
» tous les citoyens qu'ils protègent par
» leur autorité , sont autant d'autels où
» la tendresse & la gratitude sacrifient
» à leur clémence. Leur garde n'est pas
» une barrière pour les couvrir des in-
» sultes ; c'est un appareil pour décorer
» leur dignité. Que cet appareil serve
» auprès des autres thrones , à en écar-
» ter les allarmes ! Nos rois , qui nous ho-
» norent d'un amour paternel , éprou-
» vent de notre côté un retour filial : &
» le fer ne peut atteindre à leurs corps ,
» qu'après avoir percé tous nos cœurs.

Empêchez un phrénétique de plonger
le poignard dans son sein , il vous re-
garde comme le plus cruel de ses enne-
mis.

Tableau de la fureur.

CONTEMPLÉSE en el espejo un poco
la rabia ; mire que de horrores , que
de furias , que de incendios , que de
amenazas y sañas recogió en la esfera

breve de su cara. Los ojos, bolcanes vivos, chispean sangrientos rayos: las cejas disparan ceños en cogidas, y despiden horrores arqueadas: encapotada la frente amaga con tempestades infaustas, y en la inquieta borrasca de sus arrugas manifiesta el alboroto de los pensamientos de adentro: el rostro, esfera de iras, parece un mar de llamas en las avenidas de sus encendidos colores: los labios téblando amedrentan, los dientes se afilan a navajas, y las narices, aunque ensanchadas à la furia, no le bastan al ahogo del resuello: bufidos espantosos son sus respiraciones aceleradas, y la cabeça con repetidos movimientos de toda esta conjuracion de furores, que diluvios no arroja de amenazas? La mano inquieta en temblores se asirà de la punta de una espada, y descompuestos los pies ò bien hiriendo la tierra, ò bien desmesurando los passos hallaran precipicios en llano.

» QUE la rage se contemple, un mo-
 » ment, dans un miroir, pour considé-
 » rer combien elle rassemble d'horreurs,
 » de transports, d'incendies, de rava-
 » ges, & de meurtres sur la sphere li-

» mitée de sa figure ! Ses yeux , volcans
» embrâlés , lancent des éclairs fan-
» glans : ses sourcils , resserrés & dé-
» ployés d'un instant à l'autre , im-
» priment la terreur par leur agitation
» convulsive. Son front , replié sur lui-
» même , annonce l'orage le plus formi-
» dable , & trace dans l'inquiette con-
» fusion de ses affreuses rides , une image
» de l'horrible désordre , qui regne dans
» son ame troublée : sa bouche , le siege
» de la colere la plus effroyable , & le
» centre des plus brûlantes couleurs qui
» l'allument , montre un Océan de flam-
» mes : ses levres tremblantes font fré-
» mir , & ses narines quoique prodi-
» gieusement ouvertes , ne le sont pas
» encore assez pour laisser exhaler les
» mouvemens tumultueux qui la suffo-
» quent. Sa respiration précipitée est un
» souffle bruyant qui intimide : & sa tête
» ébranlée par les fréquens assauts
» que lui livre la barbare conjuration
» de ces fougueux sentimens , quel dé-
» luge de menaces ne répand-elle point
» autour d'elle ? Sa main mal assurée que
» conduit aveuglément l'impatiente soif
» de la vengeance , s'arme du premier
» fer qu'elle rencontre ; & ses piés

» chancelans , ou en heurtant contre la
 » terre , ou en perdant l'équilibre par
 » des pas dérégles , trouvent des abî-
 » mes où il n'y en a point.

HERMOGENE enfant parut un vieil-
 lard ; Hermogene vieux parut un en-
 fant. A quinze ans il étonna les plus
 savans par la sagesse de ses discours ; à
 un âge avancé il ennuya tout le mon-
 de par sa stupidité.

Tableau de la jeunesse vengée.

PORQUE pues se ha de despreciar la
 la mocedad , si solo son indices de la
 edad no de la prudencia las canas. Pe-
 ro si à mas años mas prudencia , mas
 avria de tener un duro roble que mu-
 chos hombres. Pero no se han de ala-
 bar las canas del tiempo sino de las cos-
 tumbres. Si tanta prudencia assegura-
 ran en sus acciones , como prometian
 sus barbas , nunca se huviera arrojado
 à tanto daño el cabrito. A esta ficcion ,
 pienso , aludieron aquellos Venecianos ,
 que no queriendo les oir , por verles mo-
 gos y desbarbados Federico , recibidos
 en fin , aunque no para tratar las ma-
 terias de estado , le dixeron : Si la repu-

blica de Venecia , Señor , juzgara que solo se halla en las barbas canas la prudencia , os huviera embiado sin duda por embaxador un cabrito.

» POURQUOI donc mépriser la jeunesse , si les cheveux blancs fournissent seulement la preuve de l'âge , & non celle de la sagesse ? Quand on a un plus grand nombre d'années , a-t-on tous jours plus de prudence ? Un chêne dur en a donc plus à lui seul , que plusieurs hommes ensemble ? Mais on doit louer la maturité que donne le temps , moins que celle que produisent les mœurs. La chevre de la fable ne se seroit point précipitée dans un si grand malheur , si elle eût agi avec autant de prudence , qu'elle étaloit de blancher sur son menton. Je crois que c'est à cette fiction , que faisoient allusion ces Vénitiens , à qui Frédéric ne voulut pas d'abord donner audience pour les avoir vus jeunes , sans barbe encore ; & qui , admis dans la suite , moins pour traiter des matieres d'état , que pour le haranguer , lui dirent : Seigneur , si la république de Venise eût pensé , que la prudence est exclusi-

» vement le partage des barbes blan-
 » ches , elle n'auroit pas manqué de
 » choisir un chevreau , pour l'envoyer
 » auprès de vous , avec la qualité de son
 » ambassadeur.

Tous les noms qui entrent dans l'urne
 de la vie , en sortent dès que le sort les
 appelle.

Tableau de la mort , qui ravage tout.

Todo nos acuerda la muerte , y solo
 nos acordamos de la vida. Adonde se
 encubra el pensamiento , que no en-
 cuentre con sus estragos ? El cielo tie-
 ne su noche que lo desluz : los astros ,
 su día que los ofusca : la luna , su men-
 guante q̄ la desaparece : el sol , su oca-
 so que le eclipsa : y sus tinieblas la luz que
 la sepultan. El verde bosque se seca ; el
 florido jardín se ayerma ; la matizada
 primavera se agosta ; las parleras aves
 enmudecen ; desfallecen los brutos ;
 y el año , q̄ por invierno comienza , es-
 se mismo por invierno fenece : todo lo
 que impieça , acaba ; todo loque nace ,
 muere.

» Tout nous retrace la mort : mais

» tout occupés de la vie, nous n'y pré-
» nons pas garde. Quel endroit ima-
» giner, où l'on ne rencontre pas ses ves-
» tiges, & l'empreinte de ses ravages ?
» Il est pour le ciel aussi une nuit qui
» le prive de sa lumière : le jour est pré-
» cisément ce qui offusque les astres : la
» lune éprouve un déclin qui la fait dis-
» paroître ; le soleil amène la fin du
» jour qui l'éclipse ; & la lumière elle-
» même se perd dans le sein des téné-
» bres qui l'enveloppent. La sécheresse
» ravit aux bosquets leur verdure ; les
» fleurs, ternies & caduques, désertent
» les jardins ; l'émail du printemps est dé-
» gradé par les chaleurs qui le suivent ;
» une morne taciturnité étouffe le rama-
» ge des oiseaux : les bêtes les plus fé-
» roces tombent en défaillance ; & l'an-
» née, qui commence par l'hiver, finit
» aussi par la même saison. Tout ce qui
» commence, finit ; tout ce qui com-
» mence par naître, finit par mourir.



In lode dell'arte Comica ; discorso
del sign. Dottor Giovanni Bian-
chi , nobile e medico primario
della cita di Rimino.

*Discours apologétique de la Comédie ;
par le Docteur Giovanni Bianchi ;
petit in-4°. 3 feuilles. A Venise ,
chez Pasquali.*

IL y a long tems que je suis étonné
& scandalisé, de voir plusieurs nations
de l'Europe, mal d'accord avec elles-mê-
mes , aller gaiement aux spectacles ,
quoique persuadées qu'elles pêchent en y
allant ; avoir les comédiens à leurs ta-
bles , & les chasser de leurs temples ;
leur applaudir , & les mépriser. L'attrait
du plaisir nous entraîne : mais le préju-
gé nous reste. On en reviendrait peut-
être , si , ce que je ne crois pas impossi-
ble , l'Eglise venoit à lever un jour l'ana-
thème flétrissant qu'elle a lancé contre

eux : car cet anathème est une excuse au préjugé. Il nous est difficile de considérer des hommes, que notre Religion proscriit. Mais pourquoi les a-t-elle pros- crits dans l'origine ? C'est pour l'indécen- ce de leur jeu , la licence de leurs pie- ces , & la dépravation de leurs mœurs. Le malheur a été , que pendant un temps la punition a servi à perpétuer le crime. Car les comédiens exclus par l'excom- munication de l'assemblée des fideles , & privés de l'estime publique , ont crû n'avoir plus rien à perdre , & n'ont en effet rien ménagé. On les auroit sans doute plutôt contenus par la crainte de l'infamie , que par l'infamie même. Ce que les censures de l'Eglise n'ont pas opéré , la politesse du siècle l'a amené. Le théâtre , du moins en France , s'est purgé d'obscénités & d'équivoques sales. On en est venu jusqu'à y prêcher la ver- tu : & même à présent on n'y fait plus guere autre chose. J'oserois presque as- surer qu'il n'y a pas de cercle compo- sé de ce que nous appellons les honnê- tes gens & la bonne compagnie , où il n'échappe beaucoup plus de faillies li- bres , qu'il n'y en a dans aucunes de nos pieces modernes. Le moment est donc

venu, où l'Eglise pourroit se relâcher, & se relâchera peut-être de la sévérité de ses loix, par rapport aux comédiens. Il en résulteroit bien des avantages : d'abord, un péché de moins par la suppression de la défense ; en second lieu, de meilleures troupes, parce que, n'y ayant plus de note infamante à craindre, l'état de comédien deviendroit aussi honnête qu'un autre, & seroit une ressource agréable pour les enfans de famille nés sans fortune & avec du talent. Qu'on ne dise pas que les mœurs des comédiens, & plus encore des comédiennes, s'opposent à l'indulgence que je demande pour eux. Car, premierement, leurs mœurs s'épureroient sans doute, si on leur rendoit l'estime publique : ces gens-là auroient alors, comme d'autres, leur honneur à garder. Secondement, quelque dissolue qu'on suppose leur vie, s'ils péchent, ce n'est que dans le particulier ; & ces péchés-là ne sont pas punis dans d'autres par l'excommunication. Ce que je dis en faveur des comédiens, n'a pas pour but de critiquer la conduite de l'Eglise à leur sujet. Je me présente au contraire devant elle, comme leur avocat : en plaidant la cause, j'honore les juges, & at-

tends leur arrêt avec une soumission respectueuse. Mais peut-être ai-je déjà pré-ludé trop long-temps. Il est moins question ici de ce que je pense, que du discours prononcé par le docteur de Rimini.

L'AUTEUR de ce discours l'a prononcé en 1752, le dernier vendredi du carnaval, jour où se tint, dans sa maison, une assemblée solennelle de l'académie de *Lincci*. Il y eut, ce carnaval, à Rimini, deux troupes de comédiens, qui donnerent occasion à toute sorte de critiques. Pour les dédommager, en quelque façon, des jugemens passionnés & injustes qu'on en porta, M. Bianchi fit voir, dans ce discours, que l'art qu'exercent les comédiens, bien loin d'être aussi bas que les ignorans le prétendent, est très-noble, & très-digne de l'estime que les plus grands hommes lui ont accordée en tout temps, & qu'ils lui accordent encore. Il remonte à la premiere origine de la comédie, en faisant voir qu'on l'a regardée comme très-utile en Grece, & surtout à Athenes. Il expose différentes particularités, qui concernent la forme qu'elle avoit dans ce pays. Des Grecs, il passe aux Romains; & après avoir fait voir quelle étoit leur comédie,

die, il montre que les habiles acteurs étoient en grande considération parmi eux. Notre Auteur ne dissimule point que les loix Romaines semblent être peu favorables aux comédiens, & que quelques loix ecclésiastiques leur refussent même les sacremens & la sépulture en terre sainte; mais il fait observer que ces loix ne regardoient, originai-
 rement, que des farceurs, des gladiateurs, & d'autres bateleurs semblables. M. Bianchi remarque ensuite, qu'il y a encore aujourd'hui d'habiles comédiens, qui sont estimés & considérés; & il loue beaucoup les Anglois, qui, à leur égard, sont exemts des préjugés ordinaires, & chez lesquels un habile comédien jouit d'une aussi grande considération, qu'un philosophe du premier ordre. Notre auteur demande enfin, pourquoi les mêmes pieces jouées sur les théâtres publics par des comédiens, & dans les maisons par des religieux, par des cavaliers & par des dames, deshonnorent ceux-là, & ne deshonnorent point ceux-ci. Apparemment, dit-il, que ce n'est pas de la représentation de ces pieces, que dépend le deshonneur. Seroit-ce, parce que les uns jouent par pur amusement,

& que d'autres jouent pour de l'argent? Mais il faudroit donc flétrir les medecins, qui sont payés de leurs visites; les avocats, qui reçoivent des salaires; les juges mêmes, qui exigent des épices. Qu'on suppose, si l'on veut, qu'il y auroit plus de noblesse à jouer gratis: mais au moins n'y a-t-il pas d'infamie à se faire payer.

J'AJOUTEROIS volontiers, de mon chef, une autre question. Pourquoi les poètes ou les beaux esprits qui font des pieces pour le théâtre, sont ils en possession de l'estime publique, tandis qu'on la refuse a de bons acteurs, dont le jeu fait valoir ces pieces, & qui en sentent & en font sentir les beautés? Ces pieces fussent-elles des poisons; ce sont les auteurs qui ont préparé le breuvage: l'acteur ne fait que présenter la coupe. M. Bianchi ne croit pas que ce fût par injure, que l'antiquité appellât les Grecs la nation comique *gens comica*: on vouloit dire, (& on comptoit les louer en le disant) que c'étoit le peuple du monde qui s'entendoit le mieux au théâtre. M. Bianchi finit par faire l'éloge des habitans de Siennese, qui parlent l'Italien le plus pur.

& qui ont fondé une Académie qui ne se propose d'autre but , que la conservation de l'art dramatique.

AVIS AUX AMATEURS.

LA collection des cartes géographiques de la Silesie , désirée si long-tems , a enfin parû il y a environ un an ; & les héritiers de Homann , à Nuremberg , ont trouvé moyen de surmonter tous les obstacles , qui s'étoient réunis , pour arrêter la publication de cet Atlas. On y trouve en vingt feuilles la carte générale de la Silesie ; la Silesie inférieure , la Silesie supérieure , le diocèse de l'Evêché de Breslau , & les Principautés de Grotkau , d'Oels , de Troppau , de Jaegerndorf , de Lagau , de Munsterberg , de Schweidnitz , de Jauer , de Glogau , d'Oppeln , de Ratibor , de Breslau , de Liegnitz , de Brieg , de Wohlau & de Teschen. Ce fut par ordre de Charles VI. dernier Empereur de la maison de Habsbourg , & aux dépens des états de la Silesie , que M. Wieland , Capitaine dans le corps des Ingenieurs de Sa Majesté Impériale , prit les dimensions des

lieux ; & qu'après sa mort elles furent vérifiées & achevées par M. de Schubart, Lieutenant dans le même Corps. M. Mayer , à présent professeur d'Astronomie dans l'Université de Gottingue , connu par une nouvelle Selenographie qui se trouve dans le premier volume des mémoires de la Société cosmographique de Nuremberg , écrits en Allemand , & par plusieurs observations insérées dans ces mémoires , & dans ceux de l'académie de Gottingue , a fait les desseins de ces cartes, selon les regles des mathématiques. Dans la distribution des cartes , on s'est réglé sur ce qui a été disposé à l'égard de la Silesie , dans la paix de Dresde , & l'on n'a pas négligé de marquer les situations naturelles de ce pays ; de sorte que l'Atlas dont nous parlons , & que l'on doit regarder comme une preuve très - convainquante de l'application de la société cosmographique de Nuremberg , peut servir à faire connoître la Silesie à differens égards. On pourra s'en servir d'autant plus commodément , qu'on voit sur la plûpart de ces cartes , avec une liste des endroits qui y sont marqués , une instruction pour les trouver facilement,

Handwritten musical notation on five staves, featuring dots and symbols, likely representing a musical score or tablature. The notation is written in a cursive, historical style on aged, yellowed paper. The first staff begins with a clef-like symbol. The notation consists of various symbols including dots, vertical lines, and horizontal strokes, arranged in a way that suggests a sequence of notes or chords. The paper shows signs of wear, including creases and discoloration.



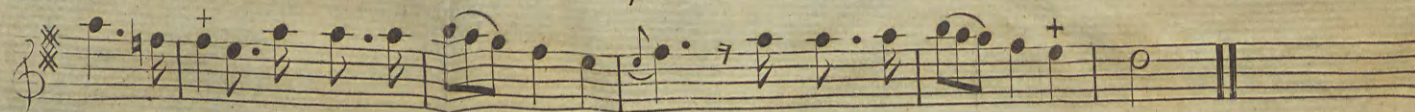
Ecco quel fier instante! Nice mia, addi -- o! come vi --



-- vrò, ben mi-o, così lontan da te? così lontan da te? Io vivrò



Sempre in pene; io non a vrò piu bene: E tu, chi sa se mai, ti



Soverai, ti Sove - ra - i dime; ti So vera - i di me?

CANZONETTA

Del Signor Pietro

METASTASIO.

1.

Fcco quel fier instante !
Nice mia, Nice , addio !
Come vivrò , ben mio ,
Così lontan da te ?
Io vivrò sempre in pene ;
Io non aurò piu bene :
E tu , chi fa se mai ,
Ti soverrai di me ?

2

SOFFRI che in traccia , almeno ,
Di mia perduta pace ,
Venga il pensier seguace
Sull' orme del tuo pie.
Sempre , nel tuo camino ,
Sempre m'aurai vicino :
E tu , chi fa se mai
Ti soverrai di me ?

K ij

3

Io, fra romitè sponde
Mesto volgendo i passi,
Andrò chiedendo a i sassi
La nimfa mia dou' è.
Dall' una all' altra aurora,
Ti andrò cercando ogn' ora:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di me?

4

Io rivedrò sovente
Le amene spiagge, o Nice,
Dove vivea felice,
Quando vivea con te.
A me faran tormento
Cento memorie e cento:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di?

5

Ecco, io dirò, quel fonte,
Dove avampò di sdegno,
E poi di pace in segno
La bella man mi die.
Là si vivea di speme;
Qui si languia insieme:
E tu, chi sa se mai,
Ti soverrai di me?

6

QUANTI vedrai , giungendo
Al nuovo tuo soggiorno ,
Quanti venirti intorno
Offrirti amor e fe.
Ah ! dio , chi fa fra tanti
Teneri omaggi e pianti ,
Ah ! dio , chi fa se mai
Ti soverrai di me ?

7

PENSA quel dolce strale
Cara , mi lasci in seno ;
Pensa che ami Fileno ,
Senza sperar merce.
Pensa , mia vita , a questo
Barbaro addio funesto :
Pensa chi fa se mai
Ti soverrai di me ?



TRADUCTION.

1.

IL est donc arrivé ce fatal moment ? adieu, ma chere Nicete, adieu. Comment vivrai-je loin de toi qui faisois tout mon bonheur ? Je passerai mes jours dans l'affliction, il n'y aura plus de félicité pour moi : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir ?

2.

PERMETS que, du moins, pour prix de ma tranquillité perdue, je puisse suivre par la pensée la trace de tes pas. Je t'accompagnerai durant tout ton voyage : & toi, qui sait si tu conserveras mon souvenir ?

3.

TRISTE & désespéré, j'irai me perdre dans les lieux les plus solitaires, & j'exigerai des rochers même qu'ils m'indiquent la contrée qui possède mon aima-

ble Nymphé. Je te chercherai sans cesse le jour & la nuit : & toi , qui fait si tu conserveras mon souvenir ?

4.

Je visiterai souvent les charmantes plages, où je coulois des jours heureux , parce que je vivois avec toi. Mille momens délicieux se retraceront dans mon esprit , pour déchirer mon cœur : & toi , qui fait si tu conserveras mon souvenir ?

5.

Voilà, dirai-je, cette fontaine, où éclata d'abord contre moi sa dédaigneuse colere , & où en signe de paix elle me donna ensuite sa main : là nous vivions d'espérance ; ici une langueur commune nous accabloit : & toi , qui fait si tu conserveras mon souvenir ?

6.

COMBIEN de bergers verras-tu aborder à ton nouveau séjour ? Combien viendront t'offrir leur amour & leur foi ! O Dieux ! qui fait , si par tant d'hommages & tant de pleurs , qui fait si tu conserveras encore mon souvenir ?

7.

Rappelle-toi, mon aimable Nymphé,
le doux trait dont tu as blessé mon cœur :
n'oublie point que Philene garde son
amour pour toi, quoiqu'il ait perdu toute
espérance : pense à cet adieu barbare
& funeste : mais qui fait si tu conserveras
encore mon souvenir ?



*Suite du Rambler, dont nous avons donné
les trois premiers nombres à la fin du
volume d'Avril.*

DANS le quatrième N°. qui a pour épigraphe, (car chaque ordinaire a le sien) *Simul & jucunda & idonea dicere vita.* Hor. le Rambler parle du Roman ; & se met en frais d'en apprendre les regles à ses compatriotes. Il pose pour première, qu'il doit suivre à peu près celles de la comédie ; que les événemens y doivent naître d'une manière aisée ; qu'il doit tenir la curiosité en suspens , sans le secours du merveilleux ; qu'on en doit exclure les machines & les expédiens si usés dans les Romans du siècle passé ; qu'il en faut bannir surtout ces insolens géans , qui venoient enlever une dame , sur le point de la célébration de ses nœces , & conséquemment les preux chevaliers qui l'arrachotent à ses ravisseurs. Il n'approuve même pas qu'on fasse errer ces personnages dans des deserts , ni qu'on les loge dans des châteaux imaginaires.

» Je me souviens , dit - il , d'une re-
» marque de Scaliger sur Pontanus , qui

» est que tous ses écrits sont remplis
» des mêmes images ; & que si on lui
» ôtoit ses lis & ses roses , ses satyres &
» ses dryades , il ne lui resteroit plus
» rien de poétique. Vous feriez le même
» tort à tous les Romans du siècle passé ,
» si vous les dépouilliez d'un hermite ,
» d'un bois , d'une bataille ou d'un nau-
» frage.

» On ne soutient pas à présent tout un
» livre avec de pareilles frivolités. La
» tâche des écrivains d'aujourd'hui est
» toute autre. Il leur faut , outre la litté-
» rature qui s'apprend dans les livres ,
» la connoissance du monde qui ne s'ap-
» prend que parmi les hommes. Il ne
» faut pas qu'ils bronchent d'un pas :
» on ne leur passe rien. Ils ont à tracer
» des portraits , dont chacun connoît les
» originaux , & peut juger par lui-même
» s'ils en ont omis ou altéré quelques
» traits. Pour prononcer sur les autres
» ouvrages , il faut des lecteurs intelli-
» gens : le premier venu peut juger ceux-
» ci. On se souvient qu'un cordonnier
» critiqua pertinemment la chaussure de
» la Vénus d'Apelles.

Voilà un plan de Roman raisonnable :

mais ce plan exclut-il les Romans à machines ? La fiction, qui fait la richesse du poëme épique, n'osera-t-elle se produire dans le Roman ; & n'est ce pas le dénaturer, que de la lui ravir ?

UNE seconde condition que le Rambler exige du Roman, c'est qu'il tende à inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. J'approuve celle-ci de toute mon ame, & j'exhorte les Romanciers de mon siècle à ne s'en jamais écarter. Employer ses veilles à corrompre des milliers de lecteurs, est un rôle affreux. Il veut qu'on évite de mettre sur la scène ces illustres scelerats, qui à de grands forfaits ont joint de grands talens ; parce que des lecteurs sans discernement, en s'intéressant à de pareils personnages, perdent l'horreur qu'inspirent leurs vices. » La mémoire de ces hommes dangereux mérite aussi peu, dit-il, d'être conservée, que l'art d'assassiner sans douleur.

DE peur qu'on ne se croie obligé, par les loix de la vraisemblance, à donner aux héros de Romans, autant de mauvaises qualités que de bonnes, il combat le système de certains philosophes parmi

lesquels il met Swift , qui supposent qu'à chaque vertu est annexé un vice correspondant , & que c'est sortir de la nature , que de peindre l'une sans l'autre ; que les hommes , par exemple , sont d'autant plus vindicatifs qu'ils sont plus reconnoissans. » Quand ces deux sentimens , dit-il , tiendroient au même principe , s'en suivroit - il que la raison les approuve tous deux également ? Mais , ajoute-t-il , il n'est rien moins qu'évident , que l'un suppose toujours l'autre dans une proportion égale. Car l'orgueil , qui produit le ressentiment , est précisément ce qui s'oppose à la reconnoissance , par la répugnance qu'il nous donne à reconnoître dans autrui cette sorte de supériorité , qu'emporte la bienfaisance. Le moyen que quelqu'un soit reconnoissant , qui ne sauroit se persuader qu'on lui puisse faire une grâce ?

L'AUTEUR a bien raison de combattre ce système , de la correspondance nécessaire d'un vice à une vertu ; parce que faisant ainsi de l'homme une machine brute mue par la nécessité , on détruiroit les fondemens de la morale. Il est pourtant vrai qu'à chaque vertu touche un

vice voisin, dans lequel il seroit aisé de tomber, si l'on n'avoit un grand soin de se tenir en garde : mais il est en même-temps vrai qu'on peut s'en garantir.

IL finit par une réflexion qu'il recommande aux Romanciers d'inculquer à leurs lecteurs, & sur laquelle on ne sauroit trop appuyer dans un siècle où l'esprit tient lieu de tout autre mérite, & où la fureur d'en montrer, à quelque prix que ce soit, occupe le premier rang après la manie des richesses : » Que la vertu est » la plus grande preuve d'un jugement » supérieur, & l'unique fondement solide de la grandeur ; que le vice est le » propre d'un esprit borné ; qu'il vient » d'un défaut de justesse, & qu'il mene à » l'ignominie,

Le nombre 5. est peu de chose. Il a pour épigraphe.

*Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbor ;
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus. Hor.*

CE qui annonce qu'on y parlera du printemps : mais l'auteur y vient par le chemin le plus long. Il rit des hommes qui ont la folie de remettre sans cesse

à un autre temps les mesures pour se rendre heureux , & raconte qu'il en a connu un , qui avoit choisi le printemps le plus proche , pour le terme de ses délais. Ses affaires étoient-elles en désordre ; il devoit les mettre en règle au printemps. Avoit-il un régime à suivre pour sa santé ; c'étoit le printemps qu'il devoit le commencer. Avoit-il quelque emplette à faire ; c'étoit aussi pour le printemps. Le printemps venoit , & rien de ce qu'il avoit projeté ne s'effectuoit : mais il se consolait par l'espérance que le printemps d'après lui seroit plus favorable. D'ailleurs , pour ne pas désespérer trop vite , il attendoit , à croire le printemps fini , qu'il le fût depuis six semaines : tant qu'il lui en restoit encore un jour , même suivant sa manière de compter , il en parloit comme d'un temps à venir ; & le lendemain du jour qu'il consentoit à le croire fini , il recommençoit à l'attendre.

À propos de cet homme-là , le Rambler se jette dans la description des délices du printemps , & fait querelle à ceux qui ne s'en amusent pas : mais les goûts sont libres : & quand il arriveroit à

quelqu'un , comme il vient de m'arriver à moi-même , de ne pas m'amuser de safection sur le printems , il ne faudroit pas, pour cela, l'en estimer moins galant-homme.

DANS le N^o. 6. qui a pour épigraphe ces trois vers d'Horace.

*Strenua nos exercet inertia ; navibus atque ,
Quadrigis petimus bene vivere : quod petis , hic est ;
Est Ulubris , animus si te non deficit aequus.*

LE Rambler commence par faire une sortie contre les Stoïciens , à propos de ce qu'ils ne vouloient pas que le sage dépendît pour son bonheur de ses entours. Il traite cette doctrine de sagesse extravagante , *sapientia insaniens* , & conseille cependant tout de suite de s'approcher de ce systême autant qu'il est possible. Il le conseille sur-tout à ceux qui vivent dans un état libre , que rien ne gêne ni ne commande ; parce que pour l'ordinaire ces gens-là, ne sachant que faire de leur temps , ont besoin de plus de ressources pour supporter le fardeau de la vie. » J'ai vû , dit-il , toute » une maison tomber dans un accès ter-

» rible de mélancolie , parce qu'un mé-
» diateur projeté avoit manqué , faute
» d'acteurs. En vain avoit-on envoyé des
» pages dans tous les environs, jusqu'à un
» mille de distance, pour trouver un qua-
» trieme qui manquoit; tous ces messages
» n'avoient servi de rien ; & il avoit fallu
» se résigner , quoi qu'avec bien de la
» consternation à la dure extrémité de
» ne faire que converser pendant la soi-
» rée. On en étoit là , lorsque le bon-
» heur voulut qu'il arrivât une visite de
» hasard , qui fit le même plaisir que
» des munitions de bouche , qui arri-
» veroient dans une ville assiégée, pressée
» de se rendre par la famine. »

IL remarque ensuite que l'expédient des mélancoliques , pour combattre leur humeur noire , est de vouloir changer de lieu ou de situation : mais il remarque aussi que cet expédient ne leur réussit pas d'ordinaire. Ils font des projets de quitter le monde , qui les dégoute & qui les ennuie : mais ils pourroient être de temps en temps avec eux-mêmes , sans quitter le monde. Ils croient trouver le bonheur dans la solitude : mais la solitude n'est agréable , qu'à titre d'in-

termède aux occupations , & il faut s'y être préparé par le tracas des affaires pour la goûter , comme il faut être en appétit pour trouver du plaisir à table. Un malade à beau changer de posture ou d'air ; tant qu'il traîne son mal avec lui , il n'en est pas mieux. Que le mélancolique regle ses désirs & ses passions ; le bonheur qu'il est tenté d'aller chercher au bout du monde , il le trouvera sous sa main.



BELUSTIGUNGEN des Verstandes und Witzes.

PIECES tirées du premier volume de la suite des Amusemens de l'Esprit & de l'Entendement, imprimée à Leipzig, aux dépens d'un Libraire de Breme.

Ode à Pindare.

QUE les sons de ta lyre étoient éclatans ! Ton chant fut même encore plein de feu, lorsqu'il célébra l'eau foible. De l'eau, de l'eau insipide, tu fais l'ame des mondes, l'origine de tous les êtres. Mais le jus du raisin pressé, la source de la vie, le vin, qui dans le philosophe prescrit le cours aux étoiles ; le vin, qui fredonne dans le petit maître ; le vin, qui remporte la victoire dans le guerrier ; le vin, qui rime dans le poète, & qui anime sa verve ; le vin, qui fait rire l'affligé, qui rend la vie aux mourans, qui apprend aux filles à aimer, & à souffrir

les doux baisers ; le vin , par qui les hommes vivent ; le vin , cette source de la vie , le plus grand des poètes pourra-t-il faire qu'il soit inférieur à l'eau fade ? O Pindare , quelle ingratitude ! Ne fut-ce pas le vin , qui te donna cette chaleur que tu employâs à chanter magnifiquement l'eau ?

Le choix d'une Maîtresse.

Qui choisit une maîtresse , cache difficilement son penchant. L'avare toujours craintif & méfiant , demande d'abord : fait-elle calculer , fait-elle , surtout , bien ménager ? Le dissipateur demande : quand mourra ce gras chanoine , dont-elle est niece , qui a tant amassé , si peu joui ? L'orgueilleux gentillâtre , qui rapporte toutes ses idées à son arbre généalogique , s'informe combien elle compte d'Excellences parmi ses proches ; & si son pere peut par un clin d'œil faire disgracier des comtes ? Le devot sourcilleux , qui gémit pieusement sur la corruption du monde , demande , si elle lit son Cubach ? * Si le matin pendant sa toilette elle donnera son cœur à Dieu ? Le sectateur de Leibnitz , si elle saura bâtir artistement des corps avec des

* Livre de prières mal fait & plat.

monades ? Le rimeur , si à ses graces naturelles elle sera curieuse de joindre le glorieux ornement des lauriers poétiques ? L'antiquaire , si ses traits sont à la Romaine ? Le jaloux , si elle vivra retirée ; si , sous prétexte de visiter des tantes , elle n'ira pas trouver des cousins ? Le petit maître doré , si elle fait estimer le mérite d'une veste brodée ? Pour moi , voici ce que je demande : son œil bleu fait-il lancer des regards tendres ? Sa bouche vermeille fait-elle s'ouvrir avec grace ? Teindra-t-elle à propos ses joues d'une innocente rougeur ? Possède-t-elle l'art de badiner avec agrément ? Sait-elle ferrer la main , flater les joues , se laisser attrapper avec une faible résistance , après s'être échappée malignement ; m'enlever avec ruse le verre que je porte à la bouche , & m'en rendre un autre plus plein , si je l'en gronde en riant ? Me boudier en apparence , pour se reconcilier bientôt après ? Sur-tout , fait-elle aimer & le dire ? Voila , je crois , toutes circonstances , qu'il m'importe bien plus de savoir.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le JOURNAL
E T R A N G E R, pour le mois de
Juin, 1754.

D ISSERTATION sur l'origine & l'ancienneté de la monnoie Venitienne, par Zanetti. Page 1	
-----Sur le pourpre des anciens, par Templemann.	24
Amusement physique sur les insectes, par A. J. Roessel.	34
Relation sur les pirates du Volga, & de la mer Caspienne.	50
Discours de D. Tiburce d' Aguirra, sur la peinture, la sculpture & l'archi- tecture.	65
Essai sur la longitude.	101
-----Sur la latitude moyenne.	112
Occupations des ames, après la sépa-	

<i>ration de leurs corps , songe satiri-</i> <i>que de Rabner.</i>	126
<i>La philosophie politique & morale en</i> <i>40. maximes , par le P. Garau.</i>	157
<i>Eloge de la comédie , par le D.</i> <i>Bianchi.</i>	213
<i>Avis sur un Atlas.</i>	219
<i>Canzonetta del signor Metastasio, avec</i> <i>la musique gravée.</i>	221
<i>Traduction du Vaudeville Italien.</i>	224
<i>Suite du Rambler.</i>	227
<i>Pieces tirées du premier Volume des</i> <i>amusemens de l'esprit & de l'enten-</i> <i>dement.</i>	236

APPROBATION.

J'A Y lû , par ordre de Monsei-
gneur le Chancelier, le JOURNAL
E T R A N G E R du présent mois.
A Paris , ce 7 Juin , 1754.

LA VIROTTE.

5937-12
K S I E G O Z B I Ó R
M A R C I N A Z A M O Y S K I E G O

5967-KZ

